

AU PAYS DU SOLEIL

PAR PIERRE CLAUDE



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Le PETIT ÉCHO de la MOD

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par num.

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, et

Le n^o : 0 fr. 40. Ab^t d'un an : 18 fr. 50 avec prime gratuite; six mois : 1

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleur

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuis

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T.S.F.,

Le n^o : 0 fr. 50. Ab^t d'un an : 20 fr. avec prime gratuite; six mois : 1

La MODE et la MAISON

Modes, Ouvrages, Tricots, Ameublement,

Nouvelles, Chroniques variées, Recettes, etc.

20 pages dont 6 en couleurs. 4 pages de rom

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. avec prime gratuite
six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque m

Le n^o : 0 fr. 60. Ab^t d'un an : 14 fr. avec prime gratuite; six mois :

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleur

Le n^o : 0 fr. 25. Ab^t d'un an : 12 fr. avec prime gratuite; six moi

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en c

Le n^o : 0 fr. 25. Ab^t d'un an : 12 fr. avec prime gratuite; six mois :

GUIGNOL, Cinéma de la Jeune

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et g

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs; six mois : 23 fra

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 5

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
"STELLA"

- Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.*
Maria ALBANËSI : 334. *Sally et son Mari.*
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
Marc AULES : 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.* — 356. *La Victorieuse.*
P. et J. d'AURIMONT : 367. *Les Cœurs en exil.*
Temple BAILEY : 352. *Le Fanal dans la nuit.*
F. de BAILLEHACHE : 340. *La Fiancée infidèle.*
Silva BELLONI : 357. *Le Chemin sans fleurs...*
Lya BERGER : 374. *L'Aveu qui sauve.*
H. BEZANÇON : 354. *Le Roman de Florette.*
G. de BOISSEBLE : 364. *Mademoiselle de la Tour-Maudite.*
Marthe BOUSQUET : 373. *L'Idylle sous l'orage.*
José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.* — 359. *Après la tourmente.*
Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
André BRUYÈRE : 306. *Sous la bourrasque.*
Lucienne CHANTAL : 376. *Le Jardin des rêves.*
J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
M. de CRISENOY : 310. *La Conscience de Gilberte.* — 353. *Sous l'Aiguillon !*
Eric de CYS : 543. *Lunes rousses.*
Line DEBERRE : 372. *Loulette et son Mari.*
DOMINIQUE : 365. *Le Secret de Gilles.*
Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
H.-A. DOURLIAC : 280. *Je ne veux pas aimer !*
A. de l'EPARS : 366. *Le Retour au bercail.*
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimer ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtris par la vie !* — 200. *Un an d'épreuve.*
Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.*
Marie GARIEL : 362. *Trop loin de moi.*
Claire GÉNIAUX : 375. *Paladins modernes.*
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.* — 348. *La Maison de Joëlle.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Lita GUÉRIN : 351. *L'une et... les autres.*
Ian HAY : 330. *Sa part de bonheur.*
M.-A. HULLET : 289. *Les Cendres du cœur.*
W. HOWELLS : 355. *Volonté de femme.*
Jean JÉGO : 329. *L'Amoureux de Frida.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel devoir.*
P. KORAB : 358. *Tête folle, Cœur profond.*
L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 346. *La Blessure cachée.*
MAGD-ABRIL : 363. *Jeunesse !*
MARIA-CLAUDIA : 349. *Triomphera-t-elle ?*
Hélène MATHERS : 369. *Petite dame verte.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Edouard MICHAUD : 378. *Le Chevalier vengeur.*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.* — 350. *Vers l'avenir.* — 379. *Derrière le masque.*
Anne MOUANS : 281. *Plus haut !* — 337. *Gisèle exilée.* — 361. *Pour la vie.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
Guy de NOVEL : 345. *Maître Nicole et son amour.* — 370. *Cœur égaré.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Mme Charles PÉRONNET : 371. *L'Offrande.*
Marguerite PERROY : 285. *L'Impossible Amitié.*
M. PRIGEL : 368. *Marié malgré lui.*
Alics PUJO : 2. *Pour lui !*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la Comtesse*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Pierre de SAXEL : 284. *Belle-Mère à tout faire.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Drolit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle victoire.*
Germaine VERDAT. — 377. *Les Jours nouveaux.*
Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 344. *Le Manoir de la Reine.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

PIERRE CLAUDE

AU PAYS
DU SOLEIL



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Au pays du Soleil

I

— Pst ! Eh ! Boisrenaud, m'entendez-vous, à la fin ? Que faites-vous, planté comme un poteau télégraphique sur le bord du chemin ?

— Tiens ! c'est vous, Gattières ? Si je m'attendais à vous voir ici !

Les deux hommes se serraient la main, amusés de la rencontre sur ce plateau presque désert, à proximité de la petite ville provençale de Vence.

Au-dessous d'eux, la grande route de Nice à Grasse fuyait, sinueuse et quelque peu poussiéreuse, à travers le feuillage gris des oliviers, le long des aloès épineux qui dressaient leurs pointes acérées dans l'air chaud, imprégné de parfums et peuplé de crissemments de cigales.

Des palmiers dattiers agitaient leurs branches flexibles sous un souffle plus fort venu du large, là-bas, près de Cagnes-sur-Mer. Des villas de tous styles, aux tons ocrés, rose vif ou couleur d'argile, se tassaient sur les pentes, au gré de leur fantaisie, avides d'accaparer le plus de soleil, cette précieuse denrée méridionale qui se vend si cher aux étrangers, et surtout aux malades de toutes nationalités venant de plus en plus nombreux chercher ici une guérison problématique.

Puis, brusquement, l'horizon se relevait, opposant aux regards une barrière de montagnes couronnées de rochers fantastiques : les grands « baous » provençaux qui s'en vont, par-delà Nice, rejoindre l'Italie assez proche. « Baous des Blancs », « baous des Noirs », noms suggestifs pour les amoureux d'un passé légendaire, alors que des couvents de pénitents dressaient leurs nids d'aigle en des hauteurs inaccessibles, bien loin des hommes et plus près de Dieu.

Mais l'élégant et mondain Paul de Gattières, fidèle habitué des tirs aux pigeons de Monte-Carlo, ainsi que des matches de tennis et de golf de la Riviera, n'était point un contemplatif. Secouant mécaniquement la main du peintre Marc Boisrenaud, dont les yeux, à la fois pensifs et moqueurs, se perdaient toujours sous les oliviers, il répéta sa question :

— Enfin, me direz-vous...

— Ce que je regarde?... Oh! bien volontiers. Voyez, c'est l'heure où les autocars s'ébranlent de Nice ou de Grasse et se croisent en tous sens, dans une fantasmagorie vertigineuse, sans trop s'arrêter aux conseils des plaques indicatrices signalant les tournants dangereux. Du reste, c'est assez difficile de ralentir quand on a son maximum de vitesse... Et je réfléchissais que, après tout, ce sont pour les mêmes raisons que les tournants de la vie passent inaperçus et qu'il y a tant de culbutes!

Paul de Gattières avait écouté l'explication avec une stupéfaction visible. Mais, très vite, il reprit son ton de badinage mondain et une exclamation ironique interrompit Boisrenaud dans sa digression philosophique :

— Eh bien! vrai, mon cher Marc, vous me semblez aujourd'hui assez « pompier »!

Le peintre se mit à rire et, tournant enfin vers son compagnon un étroit visage spirituel qui, dédai-

gnant la mode acquise, s'ornait au menton d'une courte barbe frisottante, s'écria gaiement :

— Excusez-moi, cela m'arrive quelquefois, mais je retombe assez vite dans le domaine pratique. D'ailleurs, mon marchand de tableaux se chargerait de me le rappeler si je l'oubliais, puisque j'ai eu la sottise de conclure un marché avec ce vieux pingre d'Ambérard. Le résultat, c'est que me voici à Vence pour quelques semaines, occupé à brosser des toiles ! Mais il faut vivre, et comme je n'ai pas eu l'avantage de naître avec un gousset bien garni comme le vôtre...

— Bah ! votre talent vous donne presque la richesse.

— Heu ! Mettons une honnête aisance, suffisante pour un vieux garçon tel que moi.

Paul de Gattières considéra un instant la physionomie expressive du peintre, son long corps robuste et élégant, aux gestes d'une souplesse aisée, et répliqua d'un ton tout à la fois railleur et amical :

— Vieux garçon ! Eh ! mon cher Marc, vous n'en avez pas l'allure, et, si j'en crois la chronique et mes observations personnelles, les succès féminins ne vous font pas défaut !

Boisrenaud protesta gaiement, et les deux hommes reprirent leur promenade, de leur allure nonchalante de flâneurs, croisant sur la route bordée de rosiers sauvages de jeunes paysannes, les épaules chargées d'une moisson embaumée d'œillets de toutes nuances destinés au marché du lendemain. Le soir tombait, une brise délicieuse semblait bienfaisante aux promeneurs, après la chaleur du jour, et la conversation ralentissait dans ce bien-être du jour finissant.

Paul de Gattières, rompant le silence, s'écria soudain, d'une voix haute qui fit tressaillir le peintre plongé dans une sorte de rêverie :

— Avec votre intéressante causerie, mon cher, voici que j'oubliais mon petit souci de tantôt, et il me faut le reprendre.

— De quoi s'agit-il? demanda Boisrenaud.

— Il s'agit d'une visite qui m'ennuie assez, mais que je ne puis remettre. J'ai ici même, à Vence, mes cousins de Carros, et ils sont passablement formalistes. S'ils savaient que j'ai tant tardé!

— Vos cousins sont âgés?

— Oui; ils vivent avec leur petite-fille Romée; tenez, Boisrenaud, une jeune personne aux idées d'un autre âge, comme vous, mais diablement belle, quoique ce genre ne m'emballé pas.

— Vraiment? dit le peintre, intéressé.

— Oui : belle, froide, trop blanche, trop blonde à mon gré, et d'une fierté! Pourtant, Romée, faute de dot, est encore fille, malgré son charme très réel, et...

Une exclamation de son compagnon l'interrompit, et tous deux eurent un mouvement spontané, comme pour prévenir la rencontre de deux autos qu'un tournant brusque dérobait l'une à l'autre. Ils ne purent empêcher le choc inévitable, quoique léger, des deux voitures, dont l'une, une puissante limousine, aurait, sans la présence d'esprit de sa conductrice, infailliblement renversé une petite auto grise, rendue plus modeste encore par ce voisinage.

Paul de Gattières se dirigea, très empressé, vers la propriétaire de la limousine, dans laquelle il crut reconnaître une élégante hivernante de Nice; mais celle-ci, d'un salut bref et hautain, déclina ses services et remit en marche la superbe voiture qui s'éloigna avec un fracas retentissant.

Légèrement vexé, il s'approcha de l'auto grise, la seule qui eût réellement souffert du frôlement accentué des deux voitures.

Les occupants en étaient descendus : un homme âgé, de petite taille, d'aspect plutôt chétif, mais très lesté encore, qui, aux côtés de son chauffeur, cherchait à reconnaître le dégât, puis deux silhouettes féminines qui s'étaient éloignées de quelques pas.

— Ce n'est rien, Mizoulet, constata enfin le vieux

monsieur : une simple éraflure qui se réparera à la maison.

— Ah ! par exemple, c'est donc vous, mon oncle ? s'exclama le clubman qui s'avança plus rapidement en entendant la voix. Vous qui faites du soixante à l'heure et vous exposez ainsi aux accidents !

Le comte de Carros releva la tête et montra un fin visage à l'expression douce et bienveillante, prolongé d'une petite barbiche grisonnante et éclairé par deux yeux pénétrants.

— Oui, tu vois, pour une fois que j'ai voulu regagner le temps perdu, cela ne nous a pas réussi. Mais, toi, depuis combien de temps es-tu à Vence ? Pourquoi n'es-tu pas venu à la maison ?

— Vous m'excuserez auprès de ma tante. Je ne suis que de passage ici avec sir Percival Murray, que vous connaissez déjà. Mais, mon oncle, permettez-moi de vous présenter un ami, rencontré d'une manière tout à fait fortuite, et qui devient Vençois pour quelques semaines : Marc Boisrenaud.

— Le peintre de notre littoral ? s'écria vivement le comte de Carros, intéressé, en se portant vers l'artiste qui, un peu à l'écart, détaillait discrètement les silhouettes féminines. Ah ! Monsieur, continuait-il, permettez-moi de vous adresser, avec toute mon admiration, la plus sincère reconnaissance d'un vieux Provençal amoureux de son pays, pour en avoir compris la beauté faite de contrastes : cette exubérance de végétation et d'aridité pierreuse, les couleurs déconcertantes et la patine grisâtre de nos feuillages. Et notre ciel, et la mer si bleue bordée de rochers rouges !

Marc Boisrenaud s'inclina, à la fois touché de cette ardeur qu'il sentait sincère et contrarié de la publicité attachée à son nom, publicité qu'en toute sincérité il jugeait exagérée.

Les jeunes filles s'étaient insensiblement rapprochées.

— Si la compagnie d'un vieil antiquaire comme

moi ne vous semblait pas trop ennuyeuse, je serais ravi de vous revoir pendant votre séjour à Vence, reprit M. de Carros, visiblement enchanté de la rencontre. Romée, Marie-Thérèse : M. Boisrenaud, un de nos meilleurs peintres paysagistes, dont vous connaissez bien le nom.

— Et aussi quelques œuvres, répondit la première, d'une voix aux belles notes profondes. Dernièrement, Monsieur, nous avons longuement admiré à Nice une de vos toiles, exposée dans l'avenue de la Victoire : *Un coucher de soleil sur le Mont-boron*.

— Qui a été acquise pour la forte somme par la richissime Mrs. Jarrisson, appuya lourdement Paul de Gattières.

Marc Boisrenaud eut un sourire crispé, non que la réflexion maladroite de son compagnon le blessât trop profondément — l'artiste ayant déclaré plusieurs fois, avec une franchise un peu brutale, que l'Art sous toutes ses formes pouvait paraître sacré aux yeux d'un public d'élite, mais qu'il n'en restait pas moins, pour l'auteur, un moyen de gagner de la gloire ou du pain, — mais il détestait ces sortes d'exhibitions.

A ce sentiment, peut-être s'ajoutait-il, aujourd'hui, un secret dépit devant son impuissance à trouver une de ces faciles reparties qui ordinairement ne lui faisaient jamais défaut, bien qu'il ne possédât pas la naturelle aisance du mondain consommé qu'était son compagnon.

Il parvint cependant à balbutier une phrase un peu sèche et profita d'une remarque du chauffeur, qui de nouveau attirait l'attention du comte de Carros et de sa petite-fille, pour examiner plus attentivement cette dernière.

Elle penchait un peu la tête, offrant aux regards un profil d'une régularité presque trop parfaite. Quelques boucles d'une soyeuse chevelure d'un blond roux, aux chauds reflets, voltigeaient sur le

front d'un modelé de statue, où tranchait l'arc léger de fins sourcils brunis.

Lorsque la jeune fille se redressa, Marc Boisrenaud fut presque ébloui par son teint laiteux que les morsures de la brise de mer et du soleil n'avaient pu altérer et que rehaussait une bouche fière et pensive aux lèvres de pourpre. Mais la séduction de ce fin visage résidait surtout dans deux longs yeux d'Orientale, des yeux d'un noir velouté, pointillés de lumière, hautains et mélancoliques, qu'un éclair presque passionné semblait parfois traverser, comme lorsqu'elle avait fait allusion à l'œuvre de l'artiste.

« Sapristi ! elle est en effet bien belle, pensa-t-il, sincère, et la réputation d'une telle splendeur doit être fameusement lourde à supporter. Il est vrai qu'elle ne doit pas faire partie d'un milieu où cette question reste primordiale entre toutes », songea-t-il encore en se rappelant les paroles du clubman et en considérant la toilette simple de la jeune fille : un manteau mi-long de drap beige, qui n'en était évidemment pas à sa première saison.

Elle s'adressait en ce moment à son cousin :

— Eh bien ! Paul, ne reconnaissez-vous ma cousine à moi, Marie-Thérèse Montubert ?

— La petite Rithé ! laissa échapper le clubman, très surpris, qui détaillait avec complaisance les traits piquants et irréguliers de l'autre jeune fille : un visage d'une belle matité rose, éclairé par un regard lumineux et gai sous la frange des longs cils châtons drôlement frisés, comme les cheveux de soie brune qui dépassaient le petit feutre souple aux allures cavalières.

Celle-ci se mit à rire et tendit sa main gantée de suède clair.

— Mais oui, la petite Rithé d'il y a six ans, répondit-elle. Et je me demande si votre étonnement cache une déception ou un compliment ? continua-t-elle avec une coquetterie non déguisée.

— Oh ! Mademoiselle, veuillez y retrouver surtout l'expression de mon admiration bien sincère ! protesta-t-il sur le même ton. J'en veux à Romée qui ne m'a pas annoncé votre arrivée.

— Vous aurez le temps de lui improviser un madrigal, si vous le désirez, interrompit cette dernière avec une légère impatience, tout en remontant dans l'auto. Marie-Thérèse est ici pour trois ou quatre mois, au minimum. Partons-nous, grand-père ? Mizoulet a terminé, je crois.

Le comte de Carros acquiesça, non sans avoir encore insisté auprès du peintre pour la promesse d'une visite prochaine. Auprès de lui, Romée appuyait l'invitation d'un calme sourire. Alors, il promit et s'inclina avec un remerciement courtois.

La voiture s'ébranlait lentement. Lorsqu'elle eut disparu au coude de la route, Paul de Gattières interpella son compagnon :

— Eh bien ! Marc, qu'en dites-vous ?

— Je ne juge jamais une femme à première vue, répondit l'artiste en affectant un ton circonspect qui amusa le clubman.

— Incorrigible ! jeta-t-il.

A ce moment une voix sortit de derrière les oliviers qui bordaient la route, et sir Percival Murray, un flegmatique Anglais long et mince, en quelques pas rejoignit les deux amis.

— La petite miss aux yeux qui rient est très *exciting* ! s'écria-t-il avec conviction. Il faudra présenter moi à elle une autre fois...

— Doucement, sir Percival, ne vous emballez pas ! La parente de ma cousine n'a pas un sou, je crois.

L'Anglais eut un geste indifférent.

— Oh ! moi, j'avais beaucoup de *livres* pour compenser ! Mais ce n'était pas encore pour le mariage, c'était pour l'admiration...

Paul de Gattières s'esclaffa :

— Ah ! parfait ! Je calomniais votre prudence.

— *Yes*, il faut « précautionner » toujours les affaires et le cœur !

A son tour, Marc Boisrenaud eut un rire gai et considéra curieusement le nouveau venu dont les yeux bleus, à l'expression douce et rêveuse, dans une figure poupine, contrastaient si singulièrement avec la mâchoire supérieure proéminente et presque brutale.

— Vous ne perdez jamais le nord, sir Percival ! lança-t-il railleusement.

— *No*, répondit l'Anglais, qui parlait très mal notre langue mais en comprenait fort bien les expressions plus ou moins fleuries.

Les trois hommes s'égayèrent un instant avant de se séparer, le peintre pour regagner Vence, les deux autres filant sur Nice dans l'auto particulière de sir Percival Murray, qui les attendait sous les arbres.

Marc Boisrenaud les regarda partir avec une soudaine impression de dépaysement.

Si sérieux que fût son caractère, si laborieuse que fût sa vie d'artiste sans grandes ressources personnelles, il n'en subissait pas moins la griserie fiévreuse et toute spéciale qui se dégage de la cosmopolite Riviera. Et, tout en cheminant de son allure souple et cadencée, il ne put s'empêcher de se moquer de son « vague à l'âme » qui, ce soir, lui faisait presque regretter la cohue de l'avenue de la Victoire ou l'élégant défilé mondain de la promenade des Anglais.

« Gattières aurait une belle revanche s'il se doutait de cela ! » songea-t-il.

Et, par une association d'idées assez naturelle, il évoqua de nouveau la personnalité du comte de Carros, la beauté de M^{lle} de Bramafan et le charme piquant de l'autre jeune fille.

— Les reverrai-je ? se demanda-t-il, un peu indécis. Bah ! c'est une question à examiner. Ce milieu peut être intéressant et il m'aidera à supporter mon exil au pays des « baous ».

II

La petite voiture grise du comte de Carros montait lentement la côte, dans une apothéose de lumière qui drapait les monts d'un manteau flamboyant.

Les bois d'oliviers se firent plus nombreux, les champs d'orangers se rapprochèrent. De chaque jardin, étayé en terrasse, s'élançait le jet puissant de palmiers vigoureux; une plantation de roses-thé apparut.

— Oh! Romée, s'écria Marie-Thérèse, à demi soulevée et les yeux brillants, il me semble que c'est un rêve! Dire que j'ai quitté le Forez sous la neige!

Romée de Bramafan sourit à une vision.

— Toute cette blancheur est pourtant bien belle; je l'ai vue une fois...

— Mais elle est triste, et moi j'aime la joie. Je suis Méridionale d'instinct, bien plus que la chère maman qui tout de suite, paraît-il, s'est acclimatée à notre froid pays. Je voudrais pouvoir vivre ici!

— Il faudra bien jouir de votre séjour parmi nous, ma chère enfant, dit le comte de Carros, avec son urbanité courtoise. Romée veillera à cela.

L'auto arrivait enfin aux portes de la vieille ville aux remparts dont l'origine remonte à l'invasion sarrasine qui a laissé partout son empreinte ineffaçable.

Marie-Thérèse regardait avec curiosité. Soudain, l'ombre s'étendit et le gris du feuillage sembla gagner toutes choses et assombrir le ciel. Un grand souffle humide baisa les visages, et la mer, vue de cette hauteur, apparut houleuse, cernée d'un cordon d'écume aux multiples brisures.

— Oh! voici la nuit! s'écria la jeune fille avec

regret. Le soleil était pourtant si beau il n'y a qu'un instant !

— Ah ! le soleil est le grand magicien de chez nous, répondit le comte de Carros en souriant.

— Et sans lui le Midi n'aurait aucun prestige, ajouta Romée en plaisantant, mais les yeux distraits. Tâche d'y voir un emblème, petite fille : ne tends pas les bras vers tout ce qui brille.

Marie-Thérèse Montubert eut un rire insouciant.

— Même sans soleil, il y a toujours des parfums et des fleurs. Je ne crois pas beaucoup aux présages et je préfère avoir confiance en ma jeunesse. Mais, aujourd'hui, mon cœur est surtout rempli de la grande reconnaissance que j'éprouve pour vous tous qui m'accueillez si bien, conclut-elle gentiment.

M. de Carros et sa petite-fille lui sourirent affectueusement. Laissant de côté la vieille ville close aux curieuses portes voûtées, l'auto traversait les quartiers neufs, bordés d'hôtels modernes et de luxueux *tea-rooms* ; puis, prenant à droite la route de Saint-Jeannet, qui d'un côté longe la montagne et de l'autre domine la vallée de la Lubiane, s'arrêta, après cinq minutes, devant une haute grille à pilastres précédant une cour rectangulaire.

On apercevait, au fond de la cour, une vieille maison provençale aux murs roussis, basse et longue de façade, avec de curieuses portes et fenêtres abritées chacune par un petit porche de pierre, et une grosse tour carrée qui la rehaussait d'un côté.

— Nous arrivons au port. Voici l'hôtel de Carros, s'écria le comte en descendant lestement de voiture pour offrir la main à ses jeunes compagnes.

Marie-Thérèse s'arrêta quelques instants en jetant autour d'elle un regard de connaissance ; mais sa cousine, qui avait gravi les quelques marches d'un perron bas et vitré, se retourna sur le seuil de l'antique porte à dessins cloutés qui venait de s'ouvrir.

— Eh bien ! Rithé, viens-tu saluer bonne-maman ?
En deux bonds, la jeune fille escalada le perron.

— Oh ! Romée, chuchota-t-elle, la comtesse de Carros est-elle toujours aussi intimidante ? Je me souviens de la crainte respectueuse qu'elle m'inspirait jadis !

Romée de Bramafan sourit et, passant son bras autour des épaules de sa cousine, l'entraîna au fond du rez-de-chaussée, où se croisaient plusieurs couloirs.

Devant elles une portière de tapisserie venait de se soulever sous une main brune et sèche. Une mince petite femme, au visage parcheminé étroitement encadré d'un fichu de soie noire formant un bandeau sur le front, apparut dans le vestibule aux larges dalles vernissées.

— Entrez, Damigelles ! s'écria-t-elle, familière. Notre dame vous espère depuis un bout de temps. Eh ! té, voilà donc la *chatouno* (1) !

Marie-Thérèse esquissa un sourire rapide à l'adresse de la vieille Jacobé et, le cœur un peu battant, suivit docilement sa cousine dans la grande pièce solennelle où elles étaient attendues.

C'était le lieu préféré de la comtesse de Carros : un antique salon éclairé par quatre fenêtres donnant sur la cour d'entrée. Quelques vastes bergères, recouvertes d'un lampas un peu fané, entouraient la cheminée où flambait un feu de souches d'olivier.

La pièce, très large et très haute, renfermait quelques authentiques merveilles : tableaux de maîtres, meubles d'Aubusson, et ce cadre sobre, cette atmosphère à la fois simple et pleine de majesté seyait à la vieille dame au type altier et volontaire qui accueillit les jeunes filles d'un sourire et tendit à Rithé une main légèrement condescendante.

— Soyez la bienvenue, mon enfant, dit-elle. J'espère que vous passerez de bons jours avec nous et

(1) Fillette.

que votre santé très éprouvée, m'a dit Romée, se raffermira sous notre bienfaisant climat.

La jeune fille, intimidée et rougissante, reprenant peu à peu son assurance juvénile, s'écria avec chaleur :

— Oh ! je suis si heureuse, Madame, que vous vouliez bien m'accueillir ! Je sens que je vais redevenir forte ; et puis, vous savez, je n'ai jamais été très malade, conclut-elle en confidence.

— Il n'y paraît guère, en effet, avoua la vieille dame qui, pendant une rapide seconde, regarda avec sévérité le teint de fleur rose levé vers elle.

Marie-Thérèse parut éprouver le besoin d'excuser sa belle vitalité.

— La vérité, c'est que maman a été effrayée en songeant au pauvre papa. Comme lui, il y a six ans, au commencement de l'hiver, j'ai pris une forte grippe. Mais lui, le pauvre aimé, n'a pu guérir, tandis que ma grippe à moi ne m'a laissé qu'un peu de matité du poumon que le Midi fera, paraît-il, disparaître. Et maman a été si vraiment reconnaissante, si profondément touchée de votre invitation, Madame... Naturellement, je n'aurais pu m'offrir un séjour à l'hôtel.

Un froncement de sourcils et un pli légèrement dédaigneux de la lèvre inférieure avertirent la jeune fille que sa phrase était malheureuse aux yeux de la comtesse de Carros.

Elle faillit perdre un instant contenance, mais Romée de Bramafan vint à son secours de sa belle voix tranquille :

— Le train avait beaucoup de retard, et nous vous avons fait attendre, bonne-maman. Mais je crois que vos visiteurs ont été nombreux ? demanda-t-elle en désignant les sièges éparpillés.

— Naturellement, comme d'habitude... A quoi pensez-vous donc, Romée ? Je ne sache pas qu'une de nos relations ait jamais oublié de venir nous rendre les devoirs auxquels a droit notre maison !

La vieille dame se flattait de descendre des fameux marquis de Villeneuve, des hauts et puissants barons de Malvan du Broc, qui avaient été les véritables suzerains de la contrée, et n'admettait pas que ce prestige eût pu s'affaiblir. Que la fortune eût également suivi une marche descendante, la comtesse de Carros l'ignorait superbement, et personne ne se fût avisé de le lui rappeler.

Romée n'insista pas, et Marie-Thérèse, désireuse de transmettre une bonne fois les remerciements des siens, afin de n'y plus revenir, reprit en cherchant un peu ses mots :

— Maman m'a bien chargée de vous dire qu'elle n'oubliera jamais l'immense service que...

— Bien, mon enfant, interrompit la grande dame avec impatience, mais n'employons pas de termes exagérés pour une chose très naturelle. Après tout, vous êtes la cousine germaine de Romée, et votre mère fut la meilleure amie de ma fille. J'aimais beaucoup cette jolie Isabelle de Bramafan qui, de son côté, considérait l'hôtel de Carros comme sa deuxième demeure; mais le célibat lui pesait, et à vingt-huit ans elle se mésallia.

Marie-Thérèse Montubert fronça un peu les sourcils, puis retrouva un sourire légèrement sceptique.

— Les mésalliances, à notre époque ne sont plus aussi exclusives, dit-elle.

Romée de Bramafan se leva.

— Je vous demande la permission d'installer ma cousine dans sa chambre, bonne-maman, dit-elle. Je crois que le dîner ne tardera pas à être annoncé.

— Certainement, il est temps de vous retirer, répondit la vieille dame un peu froidement.

Les deux jeunes filles ne se firent pas répéter l'invitation et s'éloignèrent rapidement.

Dans le grand vestibule, Romée désigna d'un geste plusieurs portes :

— Tu n'as pas le temps de refaire connaissance

avec la demeure; ce sera pour plus tard. De ce côté, je me suis installé un petit boudoir particulier, voisin de la bibliothèque et du cabinet de travail de grand-père.

— Oh! je me souviens que cette façade est la plus agréable. On aperçoit la mer, n'est-ce pas? Est-ce que ma chambre ouvre aussi de ce côté?

— Certainement. J'ai pensé que tu le préférerais. Montons vite chez toi : je vois qu'Azélie tourne autour de la cloche.

— Et je ne voudrais pas faire attendre M^{me} de Carros! s'écria Marie-Thérèse, en gravissant allégrement, derrière sa cousine, un large escalier aux marches usées et à la rampe de bois luisant... Ta grand'mère m'intimide, je t'assure!... Oh! quelle chambre agréable! s'exclama-t-elle en voyant Romée s'arrêter sur le seuil d'une pièce assez vaste où pénétraient librement le grand air du soir, imprégné de senteurs marines, et les parfums du jardin.

— Elle te plaira?

— Certainement! Je la reconnais bien aussi. C'est la chambre des Saintes-Maries, continua la jeune fille, ravie, en désignant la tapisserie où d'innombrables Marie-Madeleine et Salomé, portées par un frêle esquif, s'avançaient sur les flots d'une mer agitée, avant d'aborder les côtes de Provence.

— Chez nous, rien ne change, observa Romée avec un demi-sourire un peu lointain, en lançant un coup d'œil vigilant vers l'étroit lit à bateau, recouvert d'une belle soierie à grands ramages. Le cadre est vieillot, mais jadis tu aimais ces chaises basses dont le dossier en forme de lyre t'amusait.

— Et les touffes de lavande dans ce pot de grès vieux bleu! et le petit cierge enrubanné d'argent que l'on fait bénir à la Chandeleur! et ces coussins merveilleux, œuvres de tes jolis doigts! s'écria Marie-Thérèse, toujours exubérante. Oh! Romée, accorde-moi cinq minutes; asseyons-nous là.

Elle entraîna sa cousine vers un petit divan et, lui prenant les mains, s'écria avec chaleur :

— Vous me recevez comme l'enfant de la maison... Au moins, toi, Romée, accepte ce que j'ai de meilleur dans le cœur, puisque ta grand'mère ne veut pas entendre parler de remerciements.

Une expression amusée glissa dans les yeux de l'autre jeune fille.

— Peut-être les exprimes-tu d'une façon qui la choque. Certaines questions d'argent, situations mesquines ou embarrassées, inspirent une profonde aversion à bonne-maman. Il faut excuser ses petites faiblesses, Rithé, car elle est, d'autre part, si bonne, si généreuse !

— Sois sans crainte, je sais tout ce que je dois à la comtesse de Carros. En un mot, conclut Marie-Thérèse Montubert avec philosophie, elle admet la pauvreté mais ne veut pas qu'on en parle. Elle a bien raison. D'ailleurs, je n'ai pas l'habitude de crier cela sur les toits.

— Cela ne t'ennuie pas trop de te plier à un travail assujettissant ?

Marie-Thérèse fit une grimace éloquente.

— Le travail en lui-même, je l'aime. Mais c'est l'insipide régularité des heures et des sorties qui me pèse. Enfin, ne réveillons pas le chat qui dort ! C'est loin, pour le moment ! Toi, au moins, tu ne connais pas cela, Romée : tu es riche.

Le beau visage de Romée de Bramafan s'assombrit et une légère contraction ferma nerveusement ses lèvres de pourpre.

— Riche ! Tu crois cela ? répéta-t-elle d'un ton singulier qui fit bondir sa cousine.

— Quoi ! Comment ! Tu ne vas pas me dire que tu es devenue pauvre ? s'écria-t-elle avec un effroi si réel que Romée ne put s'empêcher de sourire.

— Nous n'avons fait aucune perte d'argent, rassure-toi, mais tu sais bien que les ressources n'ont plus la même valeur. Par conséquent, telle fortune

qui ne s'est pas accrue selon les besoins se trouve amoindrie. Tu comprends?

— Certes, la baisse du franc ! Il n'est pas un écolier qui ne s'en occupe, ainsi que de la hausse du dollar et de la livre anglaise. Ah ! nous ne craignons pas de parler argent à la maison ! N'importe, tu m'as fait une belle peur, Romée !

Romée de Bramafan passa une main caressante sur les fins cheveux frisés.

— Quelle bonne petite amie tu es, Rithé ! Alors, tu ne voudrais pas me voir dans une situation trop difficile ?

— Quelle bêtise ! Non, certainement. D'abord, il est toujours plus agréable d'avoir des parents riches, avoua-t-elle franchement. Et puis... Mais, mon Dieu, reprit-elle avec consternation, ma présence va peut-être, va sûrement...

— ... Va certainement nous donner beaucoup de joie, interrompit affectueusement l'autre jeune fille. Ne pense pas à autre chose, ma petite. Les Carros pourront, je l'espère, exercer toujours l'hospitalité qui leur est chère.

Marie-Thérèse Montubert eut un grand soupir de soulagement.

— Tant mieux ! s'écria-t-elle, sincère, car je n'aime pas beaucoup les pensées tristes ou simplement embarrassantes. Mais on sonne : il faut descendre, et moi qui ne suis pas prête !

En un clin d'œil, elle eut rafraîchi son visage, passé une blouse de soie claire, et se retrouva, riieuse, animée, dans l'antique salle à manger où le comte de Carros l'accueillit avec cette courtoisie bienveillante dont il ne se départait jamais.

Le vieillard était beaucoup moins intimidant que sa femme, et la jeune fille se mit à bavarder gaiement, passant en revue les vieilles crédences garnies de ferrures brillantes, les hautes consoles fuselées supportant de grandes potiches ventrues de cuivre rouge.

L'entrée de la comtesse, qui avait retrouvé son amabilité condescendante, la rendit plus circonspecte pendant un instant, mais son naturel spontané et confiant reprit vite le dessus.

L'attitude légèrement gourmée des convives fondit peu à peu au contact de cette gaieté sans pose, peut-être trop audacieuse, et Marie-Thérèse Montubert eut vraiment les honneurs de la soirée.

Quoique jugeant un peu sévèrement cet échantillon de jeune fille très moderne, la comtesse de Carros se surprit même à dire :

— Je suis heureuse de vous avoir parmi nous, mon enfant. Romée, qui ne prend aucun plaisir dans nos réunions mondaines et qui est très désœuvrée, trouvera un grand avantage dans votre compagnie.

Par-dessus la table, M. de Carros envoya un regard presque suppliant à sa petite-fille qui souriait.

— Romée désœuvrée ! essaya-t-il de protester. Mais vous oubliez que je n'ai pas de meilleur secrétaire.

— Oui, oui, je sais, admit péremptoirement la vieille dame : elle met quelquefois de l'ordre dans vos grimoires et discute avec votre vieil ami, l'abbé Anthelme ; mais qu'est cela ! Romée rêve beaucoup trop, il faut agir.

Le sourire de la jeune fille s'accrut et elle enveloppa sa grand'mère d'un regard d'affectueuse indulgence.

— Je tâcherai, bonne-maman, dit-elle simplement.

En raison de la fatigue que devait ressentir Marie-Thérèse, les jeunes filles se virent dispenser d'assister à la soirée qui réunissait toujours quelques intimes à l'hôtel de Carros.

La comtesse retint un instant sa petite-fille qui lui offrait respectueusement son front.

— Cette petite Rithé est devenue très agréable, chuchota-t-elle, mais pas autant que vous, mon bel ange. Pourtant, sa vivacité me plaît ; il faut vous

secouer, il faut être jeune et gaie. Rien ne vous empêche d'être gaie, je suppose, Romée?

Et la vieille dame dardait son regard avec une sévérité un peu anxieuse.

— Absolument rien, bonne-maman, répondit la jeune fille en retenant un sourire fugitif.

Romée de Bramafan accompagna sa cousine dans sa chambre et lui fit quelques recommandations.

— Il est bien entendu que tu ne vas pas rêver aux étoiles devant la fenêtre ouverte, dit-elle.

— Pourquoi? On parle de la splendeur des nuits du Midi! A seize ans, je ne savais pas en jouir, mais maintenant...

— Maintenant, tu te coucheras tout aussi sagement, car nos nuits du Midi sont fraîches pendant l'hiver. Le mois prochain, ce sera différent.

— Romée, tu cherches à faire mentir la réputation de ce bienheureux pays! s'écria Marie-Thérèse avec pétulance. Je ne puis te croire.

Elles rirent toutes les deux, Romée de Bramafan avec un peu de détachement; puis, au moment de se retirer, elle revint sur ses pas.

— J'oubliais de te dire que nous partageons le cabinet de toilette; mais tu seras très libre, car je t'accapare de bon matin, à six heures environ.

— Grands dieux! que peux-tu faire à ce moment? Vas-tu chanter Matines avec le vieil abbé dont parlait ta grand'mère?

Romée ne put s'empêcher de rire.

— Quelle personne irrespectueuse tu fais! L'abbé Anthelme est un savant, professeur au séminaire du Malvan. Je t'expliquerai demain ce qui me concerne, si tu veux venir me retrouver vers l'olivaie et renouer connaissance avec Marie Dévote.

— C'est vrai, je n'ai pas vu ta nourrice! Et Véran?

— Demain, demain. Ne t'agite pas outre mesure. Bonne nuit, Rithé.

La porte se referma, et, se sentant subitement

très lasse, Marie-Thérèse ne songea pas davantage aux paroles de sa cousine.

Une station de quelques minutes à la fenêtre ouverte lui ayant arraché un frisson, elle se convainquit que celle-ci avait raison et gagna frileusement son lit.

Enfin, elle était en Provence, dans cette vieille maison où sa mère avait souvent vécu. Après le mariage de son frère, le père de Romée, Isabelle de Bramafan y prolongea ses séjours jusqu'au moment où la rencontre du jeune fonctionnaire qu'elle devait épouser, envers et contre tous, refroidit considérablement ses relations familiales, sans aller cependant jusqu'à la rupture.

Nommé receveur d'enregistrement dans la Loire, André Montubert emmena sa femme qui ne revint jamais dans son pays natal. Puis le jeune couple Bramafan était mort, leur enfant confiée aux soins exclusifs de ses grands-parents. Pourtant, Romée avait fait un séjour de quelques mois dans le Forez, où habitaient alors les Montubert. Les relations furent reprises. Et lorsque André Montubert mourut, jeune encore, sa fille aînée, Marie-Thérèse, terrassée par une forte crise d'anémie, reçut à son tour l'hospitalité du comte et de la comtesse de Carros.

Très frappée par la mort de son père, l'adolescente n'avait pas joui de son séjour à Vence. Cette fois, ce serait différent. Ce Midi ensoleillé lui apparaissait plein de prestige. Certainement, elle en rapporterait quelque chose d'heureux, malgré les ombres vagues qui tentaient de ternir ce tableau brillant.

Mais qu'y avait-il eu, en somme? Le soleil qui pouvait disparaître; du feu dans le salon, ce qui était absurde! La fière Romée qui avait fait une allusion pénible! Enfin la nuit était froide!

Il est vrai qu'il y avait eu une compensation dans

la rencontre de ce Paul de Gattières si élégant, si mondain.

Il viendrait certainement à l'hôtel de Carros; il amènerait ce peintre qui était une notoriété. Et Marie-Thérèse n'avait jamais approché quelqu'un qui touchât, même de très loin, à la célébrité, en un mot, qui sortît de l'ordinaire.

Décidément, le Midi lui devait quelque chose. Elle s'endormit sur cette assurance et fit des rêves merveilleux.

III

— Une belle demoiselle de chez nous et une vraie fille de Provence, malgré son teint de narcisse et ses cheveux d'or, Monsieur le peintre, renseigna obligeamment la patronne de la *Vieille Ligurienne*, un curieux petit magasin d'antiquités où Marc Boisrenaud venait de s'arrêter pour reprendre haleine.

Un grand vent aux rafales furieuses, soudaines, échevelées, s'était élevé au milieu de la nuit et continuait à balayer de façons les plus comiques les promeneurs assez audacieux pour braver une telle impétuosité.

Deux personnes, pourtant, résistaient bravement à cet assaut, et Marc les avait déjà reconnues. La marchande se crut obligée d'ajouter :

— Ah! ce n'est pas M^{lle} de Bramafan ni notre Monsieur qui se laisseront arrêter par ce coquin de *mistraou* qui va démolir nos oranges! Monsieur le peintre peut me croire : on ne trouve plus de gens comme eux. Ce sont de vrais nobles qui ne chicanent jamais pour l'argent!... Et quand je pense à tous ces Anglais si riches qui discutent pour dix sous, oui, Monsieur, dix sous...

Marc Boisrenaud n'écoutait plus, s'étant appro-

ché de la porte qu'il ouvrit lui-même en s'inclinant courtoisement devant les arrivants.

— Vous ici, Monsieur? s'écria le comte de Carros d'un air surpris, en apercevant le peintre. Dois-je voir en vous un concurrent, un rival sérieux pour toutes ces belles vieilles choses?

La main désignait l'amas d'objets confus entassés dans des profondeurs inquiétantes.

Marc le rassura en souriant, indiquant le motif de son arrêt à la *Vieille Ligurienne*.

— Ah! le mistral vous a fait peur, à vous aussi, comme à notre jeune visiteuse! Il est certain que ses bourrades manquent d'aménité, mais, ma petite-fille et moi, nous y sommes habitués, et puis j'avais affaire ici...

Il s'avança vers un recoin sombre et connu de lui où la marchande le suivit d'un air empressé.

— Venez voir ce que je vous ai réservé, Monsieur le comte.

M^{lle} de Bramafan, restée seule avec le peintre, échangea quelques mots avec lui. Coiffée d'un béret de drap blanc, elle lui parut plus jeune, moins distante, avec son visage fouetté par les rudes atteintes de ce vent qui ne s'apaisait pas.

La jeune fille lui renouvela l'invitation de la veille, et, comme il ne voulait pas imposer sa présence, il s'éloigna avant que le comte de Carros eût conclu son marché, non sans avoir pourtant entendu le chiffre élevé auquel se montait l'achat.

Il s'en étonna un instant, se rappelant les confidences de Paul de Gattières sur le peu de fortune des Carros, puis il n'y songea pas davantage.

Dehors, l'ouragan redoublait de fureur; on eût dit que toutes les anciennes hordes de Safrasins revenaient pousser leurs clameurs sauvages au fond des vieilles petites rues obscures.

Pourtant, la ville n'était pas triste. Le ciel, vigoureusement balayé, apparaissait d'un bleu encore plus intense que de coutume, presque aveuglant.

De plus en plus, l'artiste se sentait pris par la magie de ce pays. D'imperceptibles liens lui semblaient l'enserrer, et involontairement sa pensée s'égarait vers la belle jeune fille qui, sans se douter de l'intérêt dont elle était l'objet, cheminait près de son grand-père, le soutenant lorsqu'une rafale trop brusque le faisait presque trébucher.

Gaîment, quoique à grand-peine, le comte de Carros et sa petite-fille parvinrent au château où les attendait Marie-Thérèse qui ne pouvait plus contenir son impatience. Le matin, un peu effrayée par la violence de ce mistral, elle avait décliné l'invitation de sa cousine en prétextant la lettre destinée à rassurer sa mère sur sa bonne arrivée. Mais sa correspondance n'avancait guère; ne pouvant sortir, elle guettait les arrivants, blottie dans l'embrasure d'une des grandes fenêtres du salon, et elle se précipita à leur rencontre.

— J'ai bien regretté de n'avoir pas été plus brave, Romée ! s'écria-t-elle quand sa cousine entra, légèrement décoiffée sous le béret de drap blanc, mais les joues rosées et une petite flamme animée dans ses longs yeux noirs.

— M. Boisrenaud ne l'a pas été beaucoup plus que toi, répondit celle-ci en souriant. Nous l'avons rencontré, assez déconfit, dans un vieux petit magasin où il s'était réfugié.

— Ah ! vous avez vu M. Boisrenaud ?

Les yeux de Marie-Thérèse se fermèrent à demi.

— Je suppose qu'il va grossir le nombre de tes admirateurs, Romée, reprit-elle après un instant.

M^{lle} de Bramafan se mit à rire très franchement.

— Ce nombre n'existe que dans ton imagination, ma pauvre Rithé, et je crains que notre cercle habituel ne te paraisse bien sérieux.

— Mais la comtesse de Carros reçoit beaucoup, il me semble ?

— Oh ! certainement, continua Romée, indulgente, mais je t'ai déjà dit que chez nous rien ne

changeait. Et vraiment on le croirait aussi quand il s'agit des personnes. Depuis mon enfance je rencontre les mêmes visages connus, amis ou relations de mes grands-parents.

— Et tes amies à toi, car tu en as, je suppose?

— Oui, quelques-unes, prises par la vie ou par la mort,... mariées au loin.

Marie-Thérèse eut une exclamation mécontente.

— Romée, tu me fais bouillir d'impatience, avec ton air détaché! Comment ne t'es-tu pas momifiée, dans un entourage aussi respectable! Alors, vraiment, personne ne te fait la cour?

Les lèvres de Romée eurent une courbe un peu dédaigneuse.

— Je comprends que ce mot et cette chose puissent intéresser ta belle jeunesse, ma petite Rithé, d'autant plus que tu dois être une jeune personne très adulée; mais, ici, je crois qu'il faudra simplement te borner à consolider ta santé, ce qui est déjà une grande chose.

Marie-Thérèse Montubert secoua la tête d'un air peu convaincu.

— Nous verrons bien. Dis-moi, Romée, que faisons-nous? Puis-je t'accompagner vers l'olivaie?

Romée de Bramafan s'approcha de la fenêtre et considéra attentivement le ciel bleu, les arbres qui semblaient pris de vertige, les pétales des fleurs violemment arrachés.

— Non; attendons demain. Le calme sera revenu, car le mistral ne reste jamais très longtemps chez nous. Et maintenant, allons déballer tes malles.

« Fasse le Ciel que M. Boisrenaud s'ennuie assez pour qu'il éprouve le besoin de venir chercher une distraction à l'hôtel de Carros! » pensa Marie-Thérèse avec ferveur.

Mais ce souhait peu avouable ne fut pas exaucé, et cette journée — la première de son arrivée — eût paru à la jeune fille d'un fâcheux présage, si son heureux naturel n'eût repris le dessus.

Pourtant, elle remit à un autre jour la lettre qu'elle se proposait d'écrire à sa mère, craignant de se laisser influencer par une impression un peu mélancolique.

Mais son humeur malicieuse se donna libre cours dans une partie de jacquet que la comtesse de Carros s'obstina à lui faire jouer. Elle la perdit, d'ailleurs, avec des combinaisons plus ou moins saugrenues, déclara la vieille dame. Celle-ci voulut même y voir une disposition d'esprit assez fâcheuse pour l'application de choses plus pratiques.

— Tâchez de ne pas embrouiller vos chances quand il s'agira pour vous d'orienter votre vie, conseilla-t-elle d'un ton dogmatique.

Marie-Thérèse Montubert rit en sourdine et un éclair malin dansa dans ses yeux gris. N'avait-elle pas l'habitude de n'en faire qu'à sa tête? Cela, d'ailleurs, lui avait toujours réussi.

IV

Sept heures sonnaient à l'horloge du vestibule quand M^{lle} de Bramafan pénétra dans la retraite intime qu'elle s'était aménagée, ouverte sur un horizon merveilleux, au-delà d'une longue terrasse étendue sur toute la façade.

— Apporte mon déjeuner ici, Azélie, commanda-t-elle à la petite servante qui tournait autour d'elle, une bonne rustaude, brune comme les grillons qui se glissent sous les arbousiers, et dont les seize ans connaissaient toutes les gaucheries de l'âge ingrat.

Azélie disparut et revint presque aussitôt, apportant un plateau soigneusement préparé.

— Tu deviens très adroite, mon enfant, remarqua M^{lle} de Bramafan. Ta tante Jacobé doit être contente de toi, et j'espère que tu ne regrettes plus ton village de Gillettes?

La petite rustaude soupira très fort :

— Oh ! que si, *Damigella* ! Des fois, mes regrets partiront quand j'aurai fait de la connaissance ; mais, à Gillettes, ça vaut mieux : toutes les filles connaissent les garçons, et on a mieux de chance de trouver un *novio* (fiancé).

— Que dis-tu ? s'écria M^{lle} de Bramafan, stupéfaite, qui, tout en buvant son café au lait, avait attiré un livre de comptes dont elle faisait les additions.

Azélie sembla, pendant une seconde, regretter la franchise de sa déclaration.

Très rouge, elle se balançait sur un pied, baissant les yeux, et expliqua :

— On est sage, bien sûr, *Damigella* ; on va au patronage du dimanche. Mais on pense au mariage tout jeunettement, chez nous.

Puis, avec un regard en dessous :

— C'est pas comme chez les maîtres et les nobles...

— Assez, ma fille, interrompit tranquillement sa maîtresse, avec une indulgence dédaigneuse. En attendant de songer au mariage, pense à ton ouvrage : cela vaudra beaucoup mieux ; et n'oublie pas de porter le déjeuner, à neuf heures, dans la chambre des Saintes-Maries, si ma cousine ne sonne pas avant.

Écarlate, Azélie disparut comme un tourbillon.

Restée seule, M^{lle} de Bramafan respira une ou deux fois un peu péniblement. Un éclair troublait la profondeur veloutée de son regard et, malgré tout son calme hautain, une rougeur brûlante était montée à son visage laiteux, devant l'insinuation impertinente qui avait semblé la souffleter.

Elle savait bien que, non seulement dans son monde, mais chez d'autres plus humbles, on parlait du célibat de la dernière des Bramafan.

Et puis après ? Le rôle de vieille fille comportait-il une tare humiliante ?

Non, mais il existe évidemment une manière de l'accepter.

Et Romée de Bramafan n'était pas encore très sûre d'avoir trouvé cette manière.

Elle y songea un instant, avec une expression un peu lointaine, puis la rougeur de son visage disparut, et, d'une main ferme, elle mit au net sa dernière addition.

La jeune fille se préparait à sortir lorsqu'un léger bruit, dans la pièce voisine qui était la bibliothèque, attira son attention.

Elle ouvrit la porte de communication et eut la surprise de se trouver en présence du comte de Carros.

— Comment, grand-père, déjà debout? s'écria-t-elle en s'avancant pour recevoir un affectueux baiser du matin. Et au travail! continua-t-elle en désignant les feuillets étalés sur un pupitre. Pourquoi cela, bon-papa? Votre secrétaire vous a-t-elle déplu?

Un gai sourire entr'ouvrait maintenant ses lèvres fières.

— J'ai pensé que votre cousine vous absorberait un peu et que je devrais vous laisser quelque liberté, mon enfant dévouée, répondit le vieillard.

— Et permettez-moi de vous dire que vous avez mal pensé, interrompit-elle affectueusement. Vous connaissez bien le pacte qui est conclu entre nous? Vous récoltez les matériaux, mais je les assemble. Je vous assure que la présence de Marie-Thérèse ne gênera en rien notre collaboration.

Utilisant le fruit de ses patientes recherches et de ses découvertes, M. de Carros avait entrepris d'écrire une importante reconstitution d'histoire de ce coin de Provence dont il était un admirateur fervent.

Une correspondance active le reliait également à de nombreuses personnalités du monde lettré et scientifique, et sa petite-fille, à sa manière détachée

et consciencieuse, était son auxiliaire la plus dévouée et la plus docile.

Une indécision se lut sur le visage du comte, quoiqu'on pût le deviner assez disposé à se laisser tenter.

— Croyez-vous, Romée?... Mais vous avez si peu de loisirs, bien que votre grand'mère...

La jeune fille eut un geste léger qui balayait l'objection.

— Laissons bonne-maman à son heureuse cécité, dit-elle presque gaîment. Mais permettez-moi de vous quitter pour rejoindre Marie Dévote qui doit se lamenter. Je suis très en retard, ce matin...

— Alors, je vous laisse tout ceci, s'écria le comte de Carros, visiblement soulagé. L'abbé Anthelme, qui était absent depuis quelques jours, m'a écrit, et je suis obligé de lui répondre très longuement. Mon vieil ami me fait une communication intéressante, continua-t-il avec un peu d'hésitation.

— Sur l'emplacement réel du temple de Mars ou de Cybèle? demanda-t-elle, un peu indifférente, en posant une capeline de paille sur ses cheveux dorés.

M. de Carros toussa légèrement.

— Non,... pas précisément... Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps, mon enfant, continua-t-il en revenant à sa courtoisie un peu cérémonieuse.

La jeune fille prit congé de lui avec un sourire et, par une des nombreuses portes-fenêtres du rez-de-chaussée, sortit sur la terrasse plantée de grenadiers et, de là, gagna le jardin : un jardin merveilleux qui renfermait les plus beaux palmiers de Vence et d'épais buissons de larges roses pourpres, cernés de longues bordures de saxifrages roses. Une nuée d'abeilles butinaient sur les sassis et les narcisses. Les mimosas, chargés à plier sous leurs houppes blondes, étaient en ce moment les rois du jardin; et, au-delà d'une haie de bambous frissonnants qui formaient une longue voûte d'ombre

fraîche, la mer lointaine apparut soudain, délicatement bleue et pailletée d'or.

Tant de beauté et de senteurs amenaient une petite fièvre d'attente heureuse sur le visage sérieux de Romée. Elle descendit plus légèrement vers la vallée de la Lubiane et traversa un champ de citronniers et de mandariniers en plein rapport.

Dans l'olivaie qui vint ensuite, elle trouva Véran, l'époux de Marie Dévote, qui, d'une main paresseuse, glanait les dernières olives tombées dans la mousse, car les ouvrières italiennes engagées pour la récolte avaient, cette année, fait une mauvaise besogne.

Véran, un vieux bonhomme en bras de chemise, une courte pipe vissée au coin de sa bouche édentée, la salua d'un :

— *Hé! adieu, Damigella! Escouta lou canto di merlé!* (1)

Un oiseau, en effet, sifflait éperdument sous les ramures.

La jeune fille sourit et, laissant le brave homme à son heureux demi-farniente, se hâta au-devant d'une vieille femme qui, levant les bras en signe de détresse, s'agitait, volubile.

— Eh! Damigelle, le soleil va manger nos fleurs, *péchaire!*

Sa main désignait un amas fleuri et bigarré de couleurs éclatantes, déposé sous les arcades d'une petite bastide (2) aux murs de pisé rose, qui, de ce côté, fermait la propriété des comtes de Carros.

A gauche de la bastide, le terrain se relevait, couvert de roses-thé, de giroflées et d'anémones, jusqu'à la route de Saint-Jeannet; puis, celle-ci traversée, les plantations reprenaient jusqu'au pied du « baou » des Blancs.

— Nous allons faire double besogne, ma vieille

(1) Salut, Demoiselle, écoutez le chant du merle.

(2) Pavillon rustique.

nounou, répondit tranquillement la jeune fille. Ne t'inquiète pas.

Lorsque, deux heures plus tard, Marie-Thérèse Montubert apparut, elle aussi, à la sortie du bois d'oliviers, exubérante, grisée de soleil et d'air chaud, elle s'arrêta, pétrifiée.

Grands dieux ! était-ce bien l'aristocratique Romée de Bramafan, en sarrau de toile blanche, des espadrilles aux pieds, qui, sans abandonner son grand air, se mouvait, très à l'aise, au milieu d'innombrables corbeilles de toutes grandeurs dans lesquelles elle couchait soigneusement des fleurs ?

Un monceau de mimosas s'entassait sous les arcades ; des œillets safranés, ponceaux ou blanc de neige, des jonquilles d'or, une avalanche de violettes débordaient un peu partout. Et de toute la rustique maisonnette s'exhalait, avec un parfum capiteux, un vague relent d'éther et d'aromates provenant des citrons, oranges et mandarines entassés dans les profondeurs du rez-de-chaussée.

— Mon Dieu ! Romée, que fais-tu ?

La jeune fille se retourna, et, devant l'émoi sincère de sa cousine, un sourire assez gai détendit la courbe sérieuse de ses lèvres.

— Tu le vois, Rithé, je prépare mes expéditions. Mais ne veux-tu pas renouer connaissance avec ma nourrice ?

Marie Dévote surgissait derrière une arcade. La jeune fille reconnut aussitôt le vieux visage tanné par le soleil et plissé de rides innombrables réunies autour des yeux brillants où flambait toujours une expression malicieuse.

— Oh ! Marie Dévote, c'est ainsi que je vous revoyais ! s'écria-t-elle spontanément. Vous n'avez pas changé ! Et j'ai vu aussi Véran qui m'a fredonné la *Pastorelle* que j'aimais tant jadis. Embrassez-moi, voulez-vous ?

— *Té*, bien sûr, ma jolie *chatouno* ! s'écria la

brave vieille, épanouie; et bien des bons jours que je vous souhaite parmi nous!...

Mais la jeune fille avait hâte d'être renseignée, et elle bondit vers sa cousine.

— Enfin, Romée, explique-moi. C'est si extraordinaire de te voir ici, au milieu de toutes ces choses, et tes doigts sont piqués...

Romée de Bramafan acheva de disposer délicatement quelques branches de mimosas au fond d'une corbeille et jeta sur ses mains un coup d'œil distrait.

— C'est vrai, concéda-t-elle.

Puis, d'un geste, désignant les plantations au-dessus de la bastide :

— Il est assez difficile, malgré les gants, de sortir sans égratignure de toutes ces épines, expliqua-t-elle.

Marie-Thérèse la regarda d'un air confondu.

— Mais, Romée, veux-tu me dire que tu grimpes là-haut cueillir ces fleurs? demanda-t-elle, hésitante. Autrefois, il y avait un fermier qui habitait la bastide, et nous venions ici simplement pour boire du lait de chèvre.

Romée de Bramafan eut un nouveau sourire, des yeux plutôt que des lèvres.

— *Lous cabrees* ou leurs descendantes existent toujours; Marie Dévote s'en occupe. Vois : elles cabriolent sur les pentes. Mais le fermier est parti; c'est moi qui le remplace, avec le concours de mes deux vieux.

Des larmes impulsives jaillirent des yeux de Marie-Thérèse.

— C'est si affreux...

— Mais non; je t'ai dit que nous n'avions fait aucune perte d'argent. Néanmoins, avec les exigences de la vie chère, il eût fallu supprimer beaucoup de choses qui font partie de l'ambiance où mes grands-parents ont toujours vécu, qui sont, en quelque sorte, l'essence même de leur vie. Ils n'au-

raient pu le supporter... Les recherches de grand-père sont coûteuses, et si bonne-maman se voyait obligée de renoncer à l'hospitalité si large qui est en honneur à Carros, je ne sais ce qu'elle deviendrait.

« Et d'ailleurs, continua la jeune fille avec un sourire furtif, moi aussi j'aime cet oubli des choses trop pratiques. »

Marie-Thérèse soupira.

— Alors, Romée, tu te sacrifies ! La comtesse de Carros le sait-elle ?

— Je ne me suis jamais cachée...

— Et moi qui plaisantais ton lever matinal ! Es-tu bien occupée ?

— Très occupée, répéta-t-elle. D'abord la cueillette des fleurs, leur emballage, les étiquettes des corbeilles, noter les commandes et les envois. Et quand nous avons fini avec les fleurs, il faut recommencer avec les citrons et les olives...

Désolée, Marie-Thérèse soupira encore, mais prête à admirer la stoïque résignation de sa cousine.

— En somme, tu vis au grand air, dans les parfums, dans cette joie des choses qui vous imprègne. Et tu dois être contente de toi ? insinua-t-elle.

Cette fois, un frémissement passa sur le visage aristocratique, et, devant l'émotion des beaux traits crispés, Marie-Thérèse regretta sa malencontreuse supposition.

— Etre fière de moi ! répéta Romée avec une véhémence inattendue. Mais mes ancêtres regarderaient avec mépris cette descendante qui s'occupe de commerce, qui vend — tu entends, Rithé, — qui vend ce qu'eux distribuaient sans compter à leurs amis ou à leurs pauvres, et qui ne craint pas de recevoir un argent mercenaire, continua-t-elle, d'un ton d'inexprimable dédain, en regardant ses longues mains effilées avec une sorte de répulsion.

Devant cette tirade passionnée, qui révélait une nature si différente de la calme et grave Proven-

çale qu'elle connaissait, Marie-Thérèse Montubert resta d'abord interdite. Puis un retour de son bon sens pratique de jeune fille très moderne la ressaisit.

— Mon Dieu, Romée, il ne faut pas mépriser trop complètement ce pauvre argent, bien qu'il ne soit que du vulgaire papier ! On a besoin de lui pour un tas de choses, même pour faire la charité... Et je me demande si tu ne serais pas très... orgueilleuse ? continua-t-elle en hésitant.

Romée de Bramafan se détourna et regarda le visage suppliant de sa cousine.

— Je le crains, répondit-elle fort sérieusement.

Puis, retrouvant son calme et un sourire plein de courage, elle se leva à regret.

— Allons retrouver bonne-maman qui s'étonnera une fois de plus de n'avoir pas reçu mon bonjour du matin, dit-elle.

Toujours désorientée, Marie-Thérèse la suivit docilement.

— J'oubliais de te dire qu'il arrivait une vieille dame au moment où je venais te rejoindre.

— La baronne de Castellars, sans doute ; bonne-maman l'attendait à son retour de Cannes. Elle habite plus haut dans la montagne.

« Nous déjeunons ou dinons rarement seuls », ajouta-t-elle.

« C'est pour cela qu'il vous faut tant d'argent », pensa philosophiquement la jeune fille. Mais, se rappelant qu'elle bénéficiait aussi de cette hospitalité si large, elle ressentit un réel remords.

Soudain, d'étourdissantes exclamations retentirent derrière la bastide.

— *Bou diou ! Ah ! Damigello, ... lous cabrees ! ...*

Les chèvres de Marie Dévote avaient envahi la plantation de roses-thé, et la vieille femme, grim pant lestement, traversait la route en se lançant à la poursuite des délinquantes avec une agilité insoupçonnée.

Amusées, les jeunes filles se rapprochèrent de la barrière servant de clôture, pour suivre le résultat de la poursuite. Mais elles n'étaient pas seules. Arrêté près d'un groupe de pins parasols, un promeneur paraissait se divertir énormément en écoutant les exclamations sonores qui tombaient de la cime du « baou ».

En apercevant M^{lle} de Bramafan et sa cousine, il se découvrit vivement, puis se remit en marche.

— Mais c'est encore M. Boisrenaud ! s'écria Marie-Thérèse dont le visage s'éclaira soudain. Je ne pense pas te scandaliser trop fort en te disant que je compte beaucoup sur sa présence et sur celle de ton cousin pour créer un peu de diversion autour de nous ?

Romée la regarda d'un air mi-sévère, mi-indulgent.

— Ne sois pas frivole ni imprudente, Rithé. Tu ne perdras pas beaucoup à l'absence de Paul. Quant à M. Boisrenaud, grand-père a entendu dire beaucoup de bien sur lui ; pourtant, si ton imagination devait trop s'exalter à son sujet, je regretterais cette invitation.

Marie-Thérèse Montubert eut une moue vexée.

— Je n'ai pas l'intention de me jeter à sa tête, dit-elle avec un peu d'aigreur. Mais toi, Romée, la fierté des Bramafan a, je suppose, toujours mis une bride à tes actes et à tes pensées ! Ce n'est pas toi qui te laisseras emporter par ton imagination...

Romée eut un regard indéfinissable en jetant les yeux autour d'elle. Personne ne pouvait savoir combien elle avait construit de rêves et éparpillé d'espoirs dans ce beau cadre riant où il semblait si facile d'être heureux.

Mais les rêves n'avaient point eu de lendemain ; un à un, les espoirs s'étaient effeuillés, et, murée dans sa réserve un peu orgueilleuse et ses révoltes silencieuses, Romée de Bramafan n'avait pas su

regarder autour d'elle pour se faire un peu de bonheur et d'intérêt avec ce qui lui restait.

Elle retint une riposte; son âme généreuse n'était accessible à aucun sentiment mesquin, et elle prit effectivement le bras de sa cousine.

— Je ne voulais pas te blesser, ma petite Rithé, dit-elle doucement. J'ai toute confiance en ta dignité de jeune fille raisonnable et bien élevée; mais je voulais simplement dire qu'il n'est pas très convenable de nous entretenir aussi longuement d'un inconnu pour lequel nous n'existons presque pas encore.

Marie-Thérèse éclata de rire.

— Oh! sainte Convenance, combien vous êtes ennuyeuse! s'écria-t-elle avec conviction.

Puis, prenant son chapeau, elle le lança en l'air et le rattrapa adroitement en concluant :

— Je t'en prie, Romée, laissons derrière nous les soucis. Après tout, la vie est belle, nous sommes jeunes et le ciel est si bleu!

Les yeux gris, étincelant de bonne humeur sans cesse renouvelée, se perdirent un instant dans l'espace.

Sa cousine eut un vague sourire, un peu distant, et les deux jeunes filles remontèrent vers l'hôtel de Carros où les attendait la comtesse pour les présenter à sa vieille amie, la baronne de Castellars, qui devait rester quelques jours à Vence.

V

La nouvelle rencontre des jeunes filles décida cette fois Marc Boisrenaud à se présenter à l'hôtel de Carros, bien qu'il eût un instant hésité à tenir sa promesse.

Très jaloux de son indépendance et de sa liberté,

le peintre évitait soigneusement de se créer des obligations mondaines, bien qu'il fût assez répandu dans quelques salons très brillants et très cotés de la Riviera, pendant ses séjours annuels. Mais il ne les fréquentait qu'au gré de sa fantaisie, toujours sûr d'être bien accueilli, grâce à son talent définitivement établi qui le plaçait dans la flatteuse catégorie des hommes en vue.

Dans la circonstance, si la visite projetée lui inspirait un certain ennui, il eût pu avouer avec sincérité que cet ennui se doublait surtout d'une dose égale de curiosité. Mais, quoi qu'il en fût de ses pensées, Marc Boisrenaud se présenta le lendemain, un peu avant quatre heures, à l'hôtel de Carros.

Azélie, qui vint lui ouvrir, ne parut pas comprendre le désir qu'il exprimait de voir le comte en particulier, car elle l'introduisit dans le salon de réception.

Un peu surpris, le peintre se vit soudain au milieu d'une nombreuse assistance où sa présence sembla causer un certain émoi, car son nom se chuchota de bouche en bouche.

— Un grand artiste, médaillé plusieurs fois, et qui gagne un argent fou !

Marc Boisrenaud eut un léger sourire amusé, puis ses yeux s'attachèrent avec intérêt sur M^{lle} de Bramafan qui venait à lui.

En dépouillant sa blouse de toile, la jeune fille laissait aussi son personnage d'emprunt au fond de l'olivaie. En simple robe de crépon blanc, une mince chaîne d'or autour du cou, elle éblouissait, dans ce salon un peu sombre, et Boisrenaud, de son œil d'artiste, admira sa grâce fière.

— Je suis heureuse de constater que vous vous êtes souvenu de votre promesse, Monsieur, dit-elle simplement, avec un sourire de ses yeux veloutés.

« Permettez-moi de vous présenter à grand-mère. »

Il s'excusa courtoisement d'arriver à l'improviste

dans une réception où il n'avait pas été invité, ayant simplement voulu profiter de l'aimable proposition du comte de Carros.

— Oh ! bonne-maman ne vous pardonnerait pas une retraite précipitée, interrompit la jeune fille, toujours souriante. Nos petites réunions n'ont d'ailleurs rien de cérémonieux, et je vous conduirai dans quelques instants à grand-père qui ne s'arrache qu'avec peine à la bibliothèque.

La comtesse de Carros, qui siégeait au coin de la cheminée et qui avait eu le temps de se renseigner sur la qualité du nouveau venu, l'accueillit très aimablement en lui tendant la main.

— Votre nom nous est familier, Monsieur, et j'espère que votre visite se renouvellera. Je suis chez moi tous les jours, de quatre à six, et le jeudi tout l'après-midi, dit-elle, bienveillante.

Marc Boisrenaud assura qu'il serait infiniment honoré de venir présenter ses respects à la comtesse de Carros, et la vieille dame parut charmée de sa courtoisie. Elle l'entretint quelques instants avec un peu de solennité, puis fut entourée de nouveaux visiteurs.

Isolé dans cette assemblée où il ne connaissait personne, le peintre s'amusa un instant à détailler son entourage, une réunion presque exclusivement féminine d'où se dégageait une atmosphère toute particulière de tranquille aisance, de loquacité familière et de morgue insouciant.

Dans cet antique salon, au plafond un peu bas traversé par une longue poutre de chêne sculpté, les toilettes, passablement démodées, n'inspiraient aucune idée de ridicule. Elles étaient ici à leur place, dans leur cadre plus solide que brillant, qui n'excluait pas une dignité hautaine, parfaitement consciente de ses avantages et dédaigneuse de mille superfluités.

Le peintre fut intéressé par ce cadre nouveau

pour lui; puis, encore une fois, il vit M^{lle} de Bramafan à ses côtés.

— La baronne de Castellars, une amie de bonne-maman, serait très heureuse si vous vouliez lui être présenté, lui dit la jeune fille avec un peu d'hésitation. Voudriez-vous, Monsieur, vous prêter encore à cette formalité?

Il se leva avec empressement, dissimulant une légère contrariété, mais fut aussitôt conquis par l'originalité de la vieille dame qui l'interpella sans façon.

Très grande, très sèche, le regard vif dans un visage presque olivâtre, une voix de basse sortant d'une bouche légèrement moustachue, la baronne de Castellars n'avait certes rien de banal.

— Je suppose que les compliments d'une vieille femme doivent vous être parfaitement insipides, Monsieur, s'écria-t-elle. Aussi ne vous en ferai-je point, d'autant plus que je m'en tirerais très mal, car je n'entends goutte à la peinture!

Boisrenaud sourit franchement.

— Madame, répondit-il spirituellement, permettez-moi pourtant de m'estimer très heureux devant une sincérité que je n'avais jamais eu la bonne fortune de rencontrer.

La vieille dame eut un rire sonore.

— Je pensais que nous pourrions nous entendre, bien que nos points de vue doivent un peu différer. Mais vous avez des convictions, je suppose?

— Mon Dieu, quelques-unes...

— Et du sens pratique? Pas beaucoup, peut-être. Pourtant, il est sans doute aussi lucratif de mettre des couleurs sur une toile que du fumier dans un sillon!

— Madame!...

Interloqué, cette fois, le peintre retenait à grand-peine une violente envie de rire devant cet aperçu assez singulier.

— Voyez-vous, cher Monsieur, continua sa peu

banale interlocutrice, les terres de notre Provence n'ont jamais valu quatre sous et, avec la main-d'œuvre exorbitante de l'heure actuelle, elles valent encore moins chaque jour. Mais elles vous tiennent le cœur et l'âme, on les aime... Comme vous votre peinture, je suppose? Enfin, j'estime les gens occupés, mais ne parlez pas des autres! Pfft!... Des bons à rien, disait le baron de Castellars.

Elle rit de nouveau, ce qui permit au peintre de l'imiter plus discrètement.

Il ne regrettait pas du tout son introduction à l'hôtel de Carros, quoique la comtesse et sa petite-fille parussent l'oublier un peu.

Mais cette dernière s'avança bientôt, enveloppée de son charme si fin et si aristocratique.

En l'apercevant, les regards caustiques de la baronne de Castellars s'adoucirent.

Oubliant l'âge de sa connaissance de fraîche date, elle se pencha vers lui en chuchotant :

— Voilà une conséquence de nos temps si difficiles, Monsieur. Mes vieux amis de Carros s'appauvrissent tous les jours, et je me suis laissé dire qu'une fille sage et sans fortune n'avait aucune chance de trouver un mari. Autrefois, du moins, la vertu et la naissance tenaient lieu de dot; mais maintenant... pfft!... Pourtant, Romée serait digne d'un fils de roi. Qu'en pensez-vous?

Boisrenaud, un peu gêné de la confidence, inclina la tête. Alors la vieille dame cligna de l'œil d'un air entendu.

— Patience : je n'ai point de proches, et tout mon modeste avoir sera pour cette petite que j'aime. Je ne le lui ferai pas même attendre trop longtemps, car, Dieu merci, je puis faire un sacrifice d'argent avant de m'en aller dans un monde meilleur...

Le peintre regarda son interlocutrice avec sympathie, mais sans répondre, car M^{lle} de Bramafan était auprès d'eux.

Elle s'adressa à la vieille dame.

— Grand-père serait très heureux de présenter M. Boisrenaud à l'abbé Anthelme qui va partir, dit-elle. Voulez-vous lui rendre la liberté, Madame?

— A regret, ma chère enfant, à regret, mais enfin je la lui rends. Allez rejoindre ces messieurs qui passent leur vie au milieu de papiers moisissés. Mais j'espère vous revoir, monsieur Boisrenaud.

A la suite de sa conductrice, Marc traversa de nouveau le grand salon, remarquant au passage le visage animé de Marie-Thérèse qui lui sourit d'un air de connaissance.

Dans le vestibule, Romée, qui avait cru voir une lueur railleuse éclairer les yeux de l'artiste, ralentit soudain le pas et le regarda bien en face.

— Nous ne recevons que de vieux amis, expliqua-t-elle avec une imperceptible hauteur. Quelques-uns, confinés dans leurs terres, ont peut-être contracté une certaine rudesse de langage et abdiqué toute prétention d'élégance; mais, dans notre milieu, tout ceci compte peu. Nous nous en tenons à l'ancienneté du nom et à l'élévation des sentiments.

— Et je suppose qu'il faut montrer patte blanche pour avoir l'honneur d'y être admis? riposta-t-il, surpris et vaguement blessé. Alors, comment vais-je concilier cela, Mademoiselle? Mon nom ne figurerait certainement pas aux Croisades... Quant à mes sentiments...

Le beau visage de la jeune fille se colora; elle eut un geste pour interrompre.

— Excusez ce que mes paroles ont pu vous sembler renfermer d'agressif, Monsieur, continua-t-elle plus doucement. Je voulais seulement réclamer pour notre cercle habituel, non pas de l'indulgence — et une sorte de flamme orgueilleuse s'alluma dans ses yeux sombres, — mais une juste compréhension de... ce que nous sommes...

Cette fois, Marc avait compris. Son visage se

détendit. La fière descendante des Bramafan n'avait pas eu l'intention de vouloir établir une distance, mais elle redoutait secrètement son opinion. Elle devinait le peintre habitué à fréquenter un monde plus raffiné, plus superficiel, sans doute, mais plus brillant que cet antique milieu de noblesse provençale et campagnarde. Et, pour rien au monde, elle n'eût voulu admettre que ce dernier pût se trouver en état d'infériorité.

Il la rassura par quelques mots dits très sérieusement.

— Veuillez avoir une meilleure opinion de moi, Mademoiselle. Je vous assure que je sais apprécier à leur valeur l'attachement fidèle aux traditions, le culte religieux gardé pour les idées et les coutumes, et ce dédain superbe de l'existence, toute de clinquant et si banale en son moule unique, qui de plus en plus nous absorbe. Non, vraiment, une indulgence de ma part serait souverainement déplacée pour cette fidélité immuable qui me semble, au contraire, très grande et très noble...

La jeune fille sourit.

— Mon cousin de Gattières appelle notre montagne : le royaume des fossiles !

— Je me permets d'être d'un avis tout à fait contraire. Mais, continua-t-il avec un peu de souriante malice, puis-je demander, en revanche, le droit de manifester clairement mon intérêt devant une personnalité qui me paraîtra tout à fait spéciale ?

Le visage de M^{lle} de Bramafan s'éclaira complètement et, sans rien perdre de sa réserve un peu hautaine, elle tendit sa main patricienne que le peintre serra respectueusement.

— Ceci n'est pas défendu, concéda-t-elle gaiement, en ouvrant la porte de la bibliothèque.

Le comte de Carros accueillit chaleureusement l'arrivant et le présenta à son compagnon, un prêtre au visage débonnaire, malgré ses yeux narquois

sous de formidables sourcils poivre et sel. Celui-ci sembla vouloir scruter l'artiste jusqu'au fond de l'âme et, séduit sans doute par l'expression ouverte et intelligente de son regard spirituel, se frotta joyeusement les mains en un geste familier.

— Paul de Gattières ne nous avait pas habitués à des surprises aussi heureuses ! constata-t-il rondement.

Le comte de Carros se contenta de sourire, mais il était évident que le clubman n'était pas ici en odeur de sainteté !

Une causerie cordiale ne tarda pas à s'établir entre les trois hommes.

— Vous ne pouvez savoir, disait le prêtre, quel mal font à nos populations méridionales tous ces oisifs, ces désœuvrés qui, de tous les coins du globe, se réunissent sur notre littoral ! Naturellement, je ne parle pas des malades...

— Pourtant, hasarda Marc, ils apportent chez vous la richesse, ou tout au moins le bien-être.

— Eh ! Monsieur, releva vivement l'abbé Anthelme, croyez-vous qu'un peu plus d'argent puisse entrer en ligne de compte avec les sentiments d'envie, de cupidité qui s'éveillent dans les âmes ? Croyez-vous que l'exemple du plaisir, et surtout de l'oisiveté si coupable, n'engendre pas de terribles tentations ? Non, vous dis-je, tous ces gens nous volent quelque chose : la paix de l'âme, la sérénité du cœur.

Le comte de Carros souriait, habitué à l'éloquence un peu fouguese de son vieil ami.

— Je ne crois pas que M. Boisrenaud veuille se livrer chez nous au moindre larcin, glissa-t-il plaisamment.

L'abbé Anthelme se mit à rire, s'excusant de sa vivacité, et la conversation, déviant de son sujet, continua amicalement.

Lorsque Marc Boisrenaud sortit un peu plus tard de l'hôtel de Carros, une légère excitation troublait

sa belle insouciance d'homme heureux qui se laisse facilement vivre et n'attend rien d'extraordinaire des événements journaliers.

La pensée de regagner directement le grand hôtel où il était descendu lui déplut, et il s'enfonça plus avant sur la route de Saint-Jeannet, sillonnée en ce moment d'équipages luxueux, mais qui donnait accès à plusieurs petits sentiers dégringolant parmi les pins et les oliviers, d'où il pourrait regagner Vence.

Et, peu à peu, une sorte de mécontentement l'envahissait. Arrêté à la cime de l'un des sentiers, il contempla pendant quelques instants l'immense panorama étagé jusqu'à la mer étincelante : une vision magique de fleurs, d'arbres exotiques, confondus avec le gris des oliviers et le noir des pinèdes, sur ce parcours de huit kilomètres. Puis la caressante douceur des flots bleus baignant les dentelures de la côte d'Antibes.

Il haussa les épaules : son irritation se changeait en mélancolie.

— Ces grands spectacles vous mettent le cœur à nu, maugréa-t-il entre ses dents ; on se surprend à désirer l'impossible.

Un groupe d'Anglaises apparut soudain, grimpant le sentier, souliers plats, kodak en bandoulière, bâton ferré à la main et caquetant à qui mieux mieux.

Marc Boisrenaud se ressaisit. Un scepticisme aimable alluma une étincelle de gaieté dans ses yeux d'un brun clair, et, descendant presque allégrement le sentier qui le conduisait vers la Lubiane, il murmura philosophiquement :

— Ma parole, j'ai failli m'enflammer pour deux beaux yeux de Sarrasine ! C'est le moment, ou jamais, de mettre la prudence de sir Murray en pratique. « Précautionnons », mon vieux Marc, « précautionnons ».

Et, à grandes enjambées, ayant franchi la rivière sur son lit de roches, il remonta la pente opposée.

VI

Les prévisions de la comtesse de Carros se réalisaient dans une certaine mesure. La présence de Marie-Thérèse Montubert arrachait peu à peu Romée à l'espèce d'amertume concentrée et fataliste dans laquelle la jeune fille se murait orgueilleusement. Le sourire de ses lèvres fières apparut plus fréquemment et d'une manière plus franche; sans atteindre à la gaieté de sa cousine, faculté à laquelle se refusait son caractère sérieux et plus mûri, elle acquit une sorte de rayonnement tranquille qui transportait d'aise la douairière.

— Cette petite Rithé nous est précieuse, très précieuse, répétait souvent la grande dame, en effleurant d'une petite tape amicale la tête brune de la jeune fille, qui ne songeait nullement à se formaliser de son ton condescendant et protecteur.

Parfaitement acclimatée, Marie-Thérèse, à sa manière spontanée et indépendante, jouissait intensément de son nouveau genre de vie. La propriété des Carros renfermait pour elle d'inexprimables délices dont elle se grisait avec ardeur, tantôt grim pant vers le « baou » des Blancs pour le plaisir de voir *lous cabrees* de Marie Dévote folâtrer sur les pentes, capricieuses, indomptées, gambadant au milieu des myrtes et des térébinthes et ajoutant une note nouvelle dans la poésie colorée de ce paysage provençal; tantôt rejoignant Vêran sous les mandariniers ou dans l'olivaie et tourmentant l'époux de Marie Dévote jusqu'à ce que le vieil homme, s'arrachant à sa douce quiétude endormie, retrouvât une interminable romance au fond de sa mémoire, dans un patois savoureux et retentissant qui effarouchait les abeilles au bord de leurs ruches, derrière les petits murs de pierres sèches.

Souvent, aussi, quelques velléités d'ardeur soudaine l'arrachaient à son lit de grand matin et la poussaient à rejoindre sa cousine, sous les arcades de la petite bastide rose. Elle offrait ses services avec la meilleure bonne volonté du monde, boudait un instant en voyant Romée les refuser invariablement, et riait de nouveau en écoutant les phrases sentencieuses de la vieille Marie Dévote qui, de ses petits yeux de pruneaux, la considérait avec une défiance narquoise, agacée, eût-on dit, par cette gaité qui contrastait si fort avec le beau calme souriant de la jeune maîtresse qu'elle idolâtrait.

— *Après lou jours de soulei vinou lou teins de soucis et de pluie que soun jamais amado pa lou chatouno...* (1), marmottait la vieille femme, dans son patois imagé.

— Mais si, Marie Dévote, protestait Marie-Thérèse : viennent le vent et le grésil, et je rirai encore ! D'ailleurs, Romée commence à subir la contagion.

De fait, Romée de Bramafan apportait à sa tâche du matin un peu moins de passivité tranquille et de détachement.

Les premières heures de l'après-midi la retrouvaient près de son grand-père, soit dans la grande bibliothèque, soit dans le cabinet de travail du comte de Carros, situé dans la tour carrée qui regardait la mer. Là, si l'espace était restreint, la vue se faisait merveilleuse, et la plume de Romée courait avec plus d'entrain sur les feuillets étalés devant elle. L'ouvrage du comte de Carros se poursuivait lentement, exigeant de minutieuses recherches qui entraînaient le vieillard très loin, pendant des après-midi entiers. Dans ce cas, il emmenait sa petite-fille qui, au besoin, pouvait remplacer Mizoulet au volant de l'auto, ainsi que leur jeune visiteuse.

(1) Après les jours de soleil viennent les temps de soucis et de pluie jamais aimés par les fillettes.

C'étaient là de bonnes heures de détente où Romée de Bramafan retrouvait un peu de vraie jeunesse, la sienne ayant connu trop d'aristocratique ennui et de calme mélancolie.

Le soir, lorsque, par hasard, les veillées familiales s'écoulaient dans l'intimité, Marie-Thérèse ouvrait bruyamment le très bon *Erard* qui avait appartenu à M^{me} de Bramafan et proposait :

— Un peu de musique, Romée, pour nous « désennuyer » !

— Mes doigts se rouillent, ma pauvre Rithé ; je leur demande trop de choses, déclarait Romée avec lassitude.

— Erreur : la gymnastique assouplit les articulations.

La jeune fille cédait alors, avec un peu d'ennui, et son jeu souple, brillant et facile, la soulevait très vite au-dessus d'elle-même pendant quelques instants.

Marie-Thérèse, priée très courtoisement, à son tour, par le comte de Carros, n'y mettait pas tant de façons, bien qu'elle se reconnût une médiocre pianoteuse.

— Mon frère affirme même, disait-elle en riant, que les deux chats de la maison prennent inévitablement le chemin du grenier lorsqu'ils me voient poser les mains sur le clavier.

— C'est un crime de lèse-galanterie fraternelle, protestait poliment M. de Carros.

— Il me reste heureusement mon cousin Pierre pour apprécier comme il convient mes polkas et mes airs de chasse, reprenait-elle avec un malin sourire.

— C'est vrai : que devient Pierre Montubert ? lui dit un jour Romée, un peu distraite. Je me souviens de ce grand garçon sérieux, mais tu ne parles jamais de lui.

Marie-Thérèse fronça un peu les sourcils, hésita une minute, puis conclut résolument :

— C'est que je n'ai rien à en dire.

Et, comme la comtesse de Carros était présente, elle n'osa retourner la question à sa cousine pour lui demander ce que devenait le mondain Paul de Gattières, qui avait pourtant promis de revenir à Vence.

Il est vrai que le Carnaval battait son plein, si l'on en jugeait d'après le journal, *L'Éclaireur de Nice*, que recevait le comte de Carros. Et le neveu de celui-ci n'était pas homme à manquer un corso, un veglione ou une redoute costumée...

Un matin, tourmentée par une violente migraine, Romée de Bramafan accepta enfin l'aide de sa cousine pour terminer plus tôt sa tâche quotidienne.

Revêtues de leur blouse de toile et chaussées de sandales, les jeunes filles coupaient avec ardeur les fragiles boutons de roses et les œillets emperlés de rosée, avant les premières ardeurs d'un soleil trop brûlant.

Leurs silhouettes se détachaient, souples et gracieuses, entre les dentelures des amandiers qui déjà se chargeaient d'une floraison de neige rose, et l'épaisse bordure des grandes cannes onduleuses qui les séparaient de la route.

Cette vue intrigua fortement un promeneur matinal qui, après avoir hésité une seconde, grimpa sans bruit derrière un mur, sur la première pente du « baou » où se trouvaient les jeunes filles.

« Ce que je fais là n'est pas très délicat, pensa Marc Boisrenaud — car c'était lui, — mais je veux en avoir le cœur net. »

La veille, à table d'hôte, quelqu'un, à mots couverts, avait fait allusion à la situation gênée des Carros. Il en avait ressenti une contrariété et un allègement bien contradictoires.

En tant qu'artiste, il eût souhaité pour cette belle Romée de Bramafan un cadre princier; et pourtant, dépendante et appauvrie, elle devenait plus accessible...

Mais il eut honte de sa curiosité et un sentiment

nouveau lui mit au cœur un léger pincement d'angoisse lorsque, séparé simplement de la jeune fille par les branches de quelques oliviers rabougris, il la vit s'arrêter un instant, son délicat visage empourpré de chaleur et une lueur un peu douloureuse dans ses longs yeux noirs qu'elle abrita de sa main effilée.

— Tu souffres toujours, Romée? demanda Marie-Thérèse. Tu devrais me croire et regagner ton lit.

— Impossible : nos expéditions sont en retard, et tu sais quelle commande importante nous a faite Mireille de Coursegoule,... lady Barrington, veux-je dire.

— Tu la connais particulièrement? demanda curieusement Rithé.

— C'était une de mes amies...

— Ah! Et maintenant?

— Maintenant, sous le couvert de Marie Dévote, je me contente de fleurir ses salons de Londres, conclut Romée de Bramafan avec un petit sourire lassé qui fit tressaillir désagréablement le peintre.

Il en avait assez entendu. Sans bruit, il se laissa de nouveau glisser sur la route, mécontent de lui, mécontent surtout de l'intérêt trop vif que lui inspirait cette séduisante Romée de Bramafan.

Tout en continuant sa promenade — une excursion qu'il avait projetée de faire ce matin-là aux Templiers, les ruines imposantes et solitaires qui se dressent presque à la cime de la montagne, — le jeune homme se demanda s'il ne serait pas plus sage de partir. Oui, partir, s'installer au besoin dans la petite ville voisine de Saint-Paul, presque une sœur jumelle du vieux Vence, avec la même ceinture de remparts effrités. Le cœur dégagé d'une subtile entrave et le cerveau plus lucide, il pourrait faire de la meilleure besogne.

Après tout, M^{lle} de Bramafan n'était pas la seule qui dût songer à se créer des nouvelles ressources, dans cette période où l'équilibre général semblait

définitivement rompu. Qu'il ressentit une certaine compassion chevaleresque à son égard, la chose était possible. Mais de là à un sentiment exagéré, imprudent, il y avait de la marge.

Il n'avait qu'à se tenir sur ses gardes. Certes, son cœur n'était pas de marbre, mais il l'avait entouré d'un raisonnable tissu de scrupules et de volonté bien arrêtée qu'il n'irait pas rompre ainsi à la première occasion, tel un collégien en rupture d'école.

Insensiblement et presque malgré lui, Marc Boirenaud était devenu un familier de l'hôtel de Carros.

La douairière appréciait ses manières courtoises et déférentes à l'égard de ses vieilles amies et répétait le soir, dans l'intimité, que ce plébéen avait de la race et savait vivre.

Le comte admirait son tempérament d'artiste, son sens aigu de l'harmonie et ses aperçus toujours originaux, souvent teintés d'une solide érudition.

De son côté, Marie-Thérèse Montubert avait découvert en lui un presque compatriote de ce coin du haut Lyonnais voisin du Forez et bavardait déjà familièrement avec lui.

Seule, Romée écoutait l'opinion de chacun, mais évitait de donner la sienne.

Plongé dans ses réflexions, le peintre montait lentement, dépassé par les groupes de touristes infatigables qui, de grand matin, commencent l'ascension des crêtes.

Autour de lui, le paysage devenait plus aride, les plantations de fleurs s'égrenaient. Au milieu des myrtes et des arbousiers, l'ossature de la montagne saillait en gros blocs de roches fauves, et un grand souffle d'air salin le frappa au visage.

De cinq cents mètres de hauteur, il dominait la mer, cette mer qui, à l'ordinaire, apparaissait dans un scintillement d'or à l'heure de cette magique résurrection de chaque matin, où le soleil semble

sortir des flots azurés; mais un brouillard lumineux, aveuglant, voilait cette immensité, et, un peu désappointé, il s'accouda sur le parapet du pont qui enjambe la route et surplombe les eaux torrentielles de la Lubiane.

Il avait apporté son chevalet, ses pinceaux, tout son attirail habituel, et comptait s'emplir les yeux de beauté. Tout cela lui devenait inutile : il ne ferait rien de bon ce matin-là.

— C'était bien la peine ! maugréa-t-il presque tout haut, en donnant libre cours à sa déconvenue.

— Ah ! monsieur Boisrenaud, ne regrettez rien : l'effort n'est jamais inutile, compléta une voix derrière lui.

Il se retourna vivement et aperçut l'abbé Anthelme qui, la soutane retroussée, débouchait des rocs, au milieu d'un sentier à peine tracé.

Durant ces quinze derniers jours, les deux hommes s'étaient trouvés rapprochés plusieurs fois, et une amicale sympathie s'était établie entre eux.

Marc s'avança au-devant du prêtre avec une cordiale déférence.

— Vous ici, Monsieur l'abbé ! s'écria-t-il.

« Pourtant, autant que je puisse m'orienter, ce n'est pas précisément le chemin du Malvan ! »

L'abbé Anthelme prit le temps d'éponger vigoureusement son front et, d'un geste, désignant l'étonnante rocailleuse et broussailleuse qui derrière lui montait à pic :

— J'avais promis au comte de Carros d'étudier attentivement la grotte, située à flanc de montagne, dénommée « la grotte de Mars », et à laquelle on ne peut que difficilement parvenir.

— Vous avez fait cette escalade ? interrompit le peintre, émerveillé.

— Oh ! ceci n'est pas pour effrayer un vieux montagnard tel que moi ! dit en riant l'abbé. J'en ai vu bien d'autres, et ce matin surtout je ne regrette pas ma peine. Je crois avoir fait quelques

trouvailles importantes, sans compter la vue des stalactites et stalagmites très curieuses que j'ai pu étudier.

Marc félicita le bon vieux prêtre en souriant doucement; puis, revenant à l'idée qui le préoccupait, il questionna :

— Vous allez vous arrêter à l'hôtel de Carros, Monsieur l'abbé?

— Oh ! non, pas maintenant; l'heure ne s'y prête guère, et je dois être rentré pour mon cours de dix heures. Je suis parti du Malvan de grand matin.

— Alors, je comprends que vous puissiez encourager l'effort d'autrui, vous qui ne ménagez guère votre peine, remarqua le peintre un peu distraitement.

Le nom de Carros plissait de nouveau son front soucieux et lui ramenait une foule de pensées dont quelques-unes étaient franchement désagréables.

L'abbé Anthelme eut un petit rire narquois et jeta un regard de côté sur son compagnon.

« Charmant garçon, sans doute, mais tempérament d'artiste où l'esprit, trop surmené, a de subites lassitudes, pensait-il. Et puis souvent déconcertant, faisant songer à ces portes en apparence largement ouvertes au visiteur, mais dont le propriétaire s'obstine pourtant à défendre le seuil!... »

Tout haut, le prêtre reprit :

— Plus nous ménageons notre « guenille », plus elle devient exigeante. Mais redescendez-vous si vite?

— Je vous accompagnerai, si vous le permettez. Cette brume a changé mes projets de ce matin; la lumière n'est pas favorable, et je me sens incapable de faire du bon travail devant un horizon borné. Il me faut voir clair et loin.

L'abbé Anthelme s'arrêta encore une seconde pour reprendre haleine et approuva de la tête.

— C'est cela : voir clair et loin, répéta-t-il avec

complaisance. Pourtant, je suppose que nous ne devons pas dédaigner le premier plan. Quelquefois, c'est de l'ombre qui nous entoure que se dégage une petite lueur incertaine qui va grandissant toujours et nous donne enfin la lumière désirée, celle vers laquelle chacun aspire plus ou moins ardemment.

Le peintre se sentit visé par cette riposte de son compagnon qui, évidemment, voulait parler d'une autre lumière plus subtile, mais il ne s'en formalisa pas.

Comme l'abbé Anthelme ne faisait jamais de longs sermons et se contentait de glisser un avertissement discret à l'occasion, les deux hommes s'engagèrent dans une causerie amicale qui les amena jusqu'au bas de l'avenue des Templiers, à l'entrée de la route de Saint-Jeannet, que le prêtre allait suivre pour regagner le séminaire du Malvan.

Lorsqu'il l'eut quitté, Marc Boisrenaud hésita une seconde, ayant envie, lui aussi, de suivre la même route qui passait devant l'hôtel de Carros et où il pourrait retrouver son petit sentier de la Lubiane, après avoir jeté un coup d'œil sous les amandiers. Mais, encore une fois, il eut honte de sa curiosité et gourmanda sévèrement ces élans intempestifs dignes, tout au plus, d'un jeune homme en rupture de collège.

Pourtant, sa décision était prise : il ne précipiterait pas les événements et resterait dans la riante petite ville abritée sur un des derniers contreforts de l'Esterel. Son souriant égoïsme et ses secrètes préférences y trouveraient leur compte.

En rentrant à l'hôtel, il trouva son courrier et monta dans sa chambre pour en prendre connaissance en toute tranquillité. Sur une des enveloppes il avait reconnu l'écriture de sa mère, et une lueur de joie sincère restait dans ses yeux bruns.

— Voyons d'abord ce que dit la chère maman, murmura-t-il en s'installant près de la fenêtre qui

ouvrait sur la place du Grand-Jardin et, au-delà, regardait l'ancien château des Evêques, dont les pierres, taillées en diamant, attirent toujours une nuée de touristes à chaque arrivée des autocars.

La lettre de M^{me} Boisrenaud était très longue, et, en la lisant lentement, un pli imperceptible rapprochait les sourcils de l'artiste. Il en reprit la lecture au milieu et répéta même des phrases à mi-voix, comme pour les mieux comprendre.

Je suis heureuse que tu te plaises à Vence, mon cher fils, et très satisfaite aussi que tu sois bien accueilli dans ces grandes familles ; mais ce n'est que justice... Dieu merci, ton instruction ne laisse rien à désirer ; tu possèdes ce vernis raffiné qui fait défaut à ta vieille maman ; tu as du talent et tu gagnes suffisamment d'argent ! Tout cela, il me semble, te donne le droit de marcher de pair avec n'importe qui.

L'avenir te sourit, mon enfant, et tu dois bien remercier la Providence des dons qu'elle t'a accordés. Mais, au milieu de toutes ces satisfactions, songes-tu qu'il te reste un grand devoir à accomplir ? Celui de fonder un foyer chrétien et de perpétuer notre race. Tu as retardé ce moment presque jusqu'aux dernières limites, et je voudrais tant bercer mes petits-enfants avant de mourir. Seulement, je me demande si l'on peut réfléchir au sens grave de la vie, dans ces pays singuliers où il y a toujours du soleil, de la verdure et des fleurs ?

Dans mon idée de vieille femme, je crois que Dieu a créé les frimas pour une bonne raison : l'âme se recueille davantage quand tout se recueille autour d'elle, et des longues méditations au coin du feu sortent parfois de fortes résolutions...

Si je te dis ceci, mon cher Marc, c'est que ta dernière lettre m'a paru un peu bizarre, bien que je sois habituée à accepter les rêvasseries de ton cerveau d'artiste sans les discuter. Tu me parles de princesse, de vieux remparts au clair de lune et de Sarrasins, d'un tas de choses qui font ouvrir de grands yeux à ma petite amie Madeleine ; tu sais, la petite Madeleine Montcoudiol qui, selon toi, ressemble à une sainte de vitrail ? Je lui lis certains passages de tes

lettres qu'elle ne se lasse jamais d'entendre. C'est une bonne petite qui ne me délaisse pas, je t'assure... Elle s'instruit toujours, et je la soupçonne de vouloir se meubler l'esprit en prévision de ton retour, pour parler de choses intéressantes avec toi...

Ici, M^{me} Boisrenaud passait définitivement à un autre sujet, et son fils replia la lettre d'un air très sombre et impatienté.

« Vraiment, on eût dit qu'aujourd'hui c'était une gageure pour attenter à ma liberté ! » songeait-il.

Qu'avait-il pu écrire d'un peu obscur ? Dans quels termes avait-il donc parlé de M^{lle} de Bramafan et de l'hôtel de Carros, pour que sa mère jugeât bon de répondre par les louanges d'une jeune voisine à l'esprit timoré, autant qu'il s'en souvint, qui cherchait à s'empêtrer d'un ridicule bagage scientifique ?

S'il avait pu, à l'occasion, dans ses discussions avec Paul de Gattières, cribler d'épigrammes impitoyables la tenue et le genre de certains spécimens de femmes trop modernes, en glorifiant la mentalité paisible et sérieuse de ses compatriotes, il n'en ressentit pas moins, aujourd'hui, un profond dédain pour ces dernières qui s'incarnaient, il est vrai, dans une seule personne. Et ce fut sur l'innocente Madeleine Montcoudiol que se déversa son irritation.

— La peste soit de ces femmes qui se mêlent de vouloir discutailler ! maugréa-t-il d'un air rageur, en saisissant son chapeau pour essayer d'aller se calmer au dehors.

VII

Ce jour-là, le comte de Carros eut un geste de satisfaction en dictant à sa petite-fille le début d'un nouveau chapitre.

— Nous allons consacrer quelques lignes intéressantes à un de vos aïeux, Romée, annonça-t-il : un certain Jehan de Villeneuve, appelé à la cour du roi de France par un concours de circonstances singulières et qui, ne pouvant supporter cet exil, résilia ses brillantes fonctions pour venir retrouver sa bien-aimée Provence. En quoi il eut parfaitement raison, conclut le vieillard d'un ton convaincu.

Romée de Bramafan inclina distraitement la tête, sa pensée vagabondant au loin, bien qu'elle s'appliquât consciencieusement à sa besogne.

Un souvenir puéril lui revenait obstinément : Marie-Thérèse Montubert définissait l'avenir sous la forme d'une belle route capricieuse, ombragée de palmes flexibles qui parfois s'agitaient bruyamment en essayant de barrer le passage. Mais, gaîment, en se baissant un peu, on glissait sous les palmes.

Combien Romée la voyait différente, sa route à elle ! Une longue route plate, bordée de calmes oliviers grisâtres, trop calmes, trop gris, de cette couleur terne, sans reflet, que revêt la campagne provençale lorsque le soleil a disparu derrière les « baous ».

Aucun passant ne s'aventurait sur cette route, car les promeneurs aiment la fantaisie.

En cet instant, une pensée soudaine traversa la rêverie de la jeune fille. Elle s'avouait que, depuis quelques jours, elle associait trop facilement à ses actes l'image de ce jeune peintre que tout le monde accueillait si bien à l'hôtel de Carros. On eût dit aussi que la présence du nouveau venu réveillait plus fréquemment le sentiment de regret et de révolte qui sommeillait au fond de son cœur, devant une existence murée, incomplète, à laquelle se joignait un labeur considéré de jour en jour avec un dégoût grandissant.

Les fins sourcils de M^{lle} de Bramafan se contractèrent un peu et une rougeur de fierté lui monta au visage.

A ce moment, le comte de Carros reprenait :

— Je suis vraiment très satisfait de notre travail. Si vous deviez me quitter, Romée, je pourrais, je crois, le terminer seul.

— Vous quitter? répéta la jeune fille, profondément étonnée, en relevant la tête.

L'idée lui parut si singulière qu'elle eut un léger rire.

— Il est question, en effet, que j'accompagne Marie-Thérèse lorsqu'elle partira, répondit-elle. Mais rassurez-vous, bon-papa, mon absence sera de courte durée.

— Oui, oui, reprit le comte de Carros avec une sorte de hâte.

Il semblait regretter d'avoir abordé le sujet, et sa petite-fille n'insista pas. D'ailleurs, Mizoulet ne tarda pas à introduire Marc Boisrenaud.

Après avoir reçu la lettre de sa mère, Marc s'était encore demandé s'il voulait partir ou, tout au moins, espacer ses visites à l'hôtel de Carros? Puis, ayant reconnu que cette mesure le priverait réellement, qu'il était, d'autre part, assez difficile de résister aux avances aimables du comte, il avait pris le parti d'agir comme par le passé.

Si la rencontre de M^{lle} de Bramafan lui procurait une joie qu'il ne songeait pas à cacher, il se répétait à lui-même que cette impression était liée à l'intime allégresse dégagée par ce pays de lumière et de parfums et avait retrouvé sa liberté d'esprit.

Très souvent, comme ce jour-là où il devait paraître à une des petites réceptions intimes de la comtesse, le peintre arrivait en avance et passait un agréable moment dans la bibliothèque, où le conduisait Mizoulet avec un discret sourire d'entente.

Tout à la joie de mener à bien la tâche qui lui était chère, le comte de Carros laissa voir sa légitime fierté à son visiteur.

— Je ne regrette plus d'avoir entrepris seul cette reconstitution qui englobe plusieurs branches,

puisqu'il l'histoire voisine avec l'archéologie, confia-t-il. Un instant, j'avais songé à m'adjoindre comme secrétaire un jeune homme de bel avenir, ancien élève de l'école des Chartes; mais il préféra faire partie d'une mission qui explore en ce moment la vallée du Nil.

Marc Boisrenaud regarda le savant avec une sorte de curiosité perplexe. Cette insouciance de grand seigneur effritant sa fortune dans de coûteuses recherches lui procurait une secrète irritation, car sa propre insouciance, à lui, était loin d'être désintéressée, un lointain atavisme de travailleurs âpres au gain, calculateurs, se mêlant bizarrement à ses aspirations, son tempérament plus fantaisistes.

Il pensa que M. de Carros eût beaucoup mieux agi en s'occupant de l'avenir de sa petite-fille. Mais, après tout, que lui importait cette situation un peu spéciale à laquelle il voulait absolument rester étranger?

Ce furent sans doute ces réflexions rapides qui mirent une plus grande réserve dans les paroles qu'il échangea avec Romée, laquelle s'apprêtait à rejoindre sa grand'mère et Marie-Thérèse.

Les deux hommes ne parurent qu'un peu plus tard dans le grand salon, où se trouvait la baronne de Castellars, qui descendait volontiers de son castel montagnard en rustique équipage.

Boisrenaud l'avait revue plusieurs fois et s'amusait toujours du tour d'esprit original de la terrible vieille dame.

Ce jour-là, après l'avoir saluée, malgré ses sages résolutions, il rejoignit Romée de Bramafan qui laissait à Marie-Thérèse sa place de fille de la maison, et une conversation à mi-voix ne tarda pas à absorber les deux jeunes gens.

La vieille dame, qui les observait avec attention, profita d'un moment où, de nouveau, Marc se trouvait seul pour l'appeler auprès d'elle.

— De plus en plus, je trouve que ma jeune amie serait digne d'un prince, chuchota-t-elle; mais tous les princes ne sont pas couronnés... Je me suis laissé dire que la finance a les siens, et je suppose que le talent possède aussi quelques privilèges de ce genre! Qu'en pensez-vous?

Le peintre pensa tout d'abord qu'elle dépassait les limites de la discrétion. Ses sourcils se froncèrent et son regard devint très froid, tandis qu'il éludait assez habilement la question épineuse.

Mais, encore une fois, il se rappela les intentions généreuses de la baronne de Castellars et, malgré lui, envisagea cette pensée avec complaisance. Qui sait où le pousserait son destin? En tout cas, cette séduisante Romée, si belle, si fière et si simple, deviendrait une conquête merveilleuse si le geste d'une bonne marraine réparait les dégâts de sa dot fortement ébréchée...

« Il faut tant de choses aujourd'hui pour vivre convenablement, pensa-t-il avec une précision trop nette. Ce qui représentait jadis le superflu n'est maintenant que l'indispensable, et encore... »

Ce jour-là, pour la première fois, il songea à se demander comment cette idée serait accueillie dans le milieu très patricien et sans doute bourré de préjugés des Carros.

L'éventualité le fit un peu sourire; non par modestie exagérée, car il avait conscience de sa valeur, mais en pensant à l'ambiance, si différente de la sienne, qui avait pétri le cœur et l'âme de M^{lle} de Bramafan.

Sans doute une telle supposition n'avait jamais dû effleurer cette dernière. Il la voyait presque journellement et se souvint combien l'attitude de la jeune fille restait naturelle, quelle grâce accueillante et un peu distante gardait toujours le sourire de ses lèvres fières.

Et cette constatation laissa Marc Boisrenaud légèrement rêveur.

VIII

Il pleuvait depuis deux jours : une pluie lourde, opiniâtre, que le vent chassait parfois en rafales subites contre les portes-fenêtres ruisselantes de l'hôtel de Carros.

Marie-Thérèse Montubert avait d'abord fait bon visage à cette diversion forcée qui, interrompant sa vie libre du dehors, lui permettait de mettre à jour une correspondance plus détaillée que les courts billets griffonnés entre deux promenades fantaisistes. Mais un subtil ennui ne tarda pas à se dégager pour elle des longs couloirs obscurcis et des grandes pièces solennelles où s'introduisait l'humidité du dehors.

Il y avait pourtant de bons feux de bois dans toutes les cheminées, de belles flambées d'où s'échappait une odeur résineuse et balsamique. Mizoulet, qui cumulait à l'hôtel de Carros les fonctions les plus diverses, se révélait, à l'occasion, un chauffeur incomparable, secondé par le somnolent Véran qui, chassé par la pluie, avait abandonné ses mandariniers et ses abeilles. De son côté, Marie Dévote ayant rejoint avec plaisir sa vieille amie Jacobé, de sonores éclats de rire s'échappaient du côté des cuisines où se réunissaient quelques bonnes commères.

La jeune fille étouffa un bâillement. Cette journée s'annonçait mortellement longue.

La veille, les visiteurs de l'hôtel de Carros s'étaient montrés bien clairsemés, et Marie-Thérèse avait distribué sans entrain, à quelques couples peu intéressants, l'antique tasse de chocolat, toujours en usage chez la comtesse, accompagnée de fougassettes et de gâteaux d'anis.

A cette heure, Romée était auprès de son grand-

père, écrivant sous la dictée du comte des choses singulièrement fastidieuses, sans abandonner ce beau calme trompeur qui la caractérisait.

« Je donnerais beaucoup pour que Romée fût heureuse », pensa-t-elle sincèrement, en appuyant son front contre les vitres d'une fenêtre.

Mais comment imaginer un bonheur quelconque, pour soi ou pour les autres, devant un spectacle qui vous infusait de l'ennui jusqu'à la moelle !

Courbés à terre, les bambous luttaient désespérément, mais sans succès, contre l'ouragan qui opposait sa force à leur souplesse ; les grandes palmes des dattiers claquaient avec un bruit retentissant ; les mimosas inclinaient piteusement leur panache de houppettes blondes qui se balançaient dans le vide comme de grandes plumes défrisées, tandis que les pétales des grosses roses pourpres s'effeuillaient lourdement.

D'ailleurs, le jardin cesserait bientôt d'être visible, avec ce brouillard gris qui montait de la mer houleuse.

Une porte s'ouvrit, et la jeune fille s'aperçut qu'elle grelottait dans le grand couloir, debout devant une porte-fenêtre.

Azélie introduisait un visiteur dont la vue ranima la solitaire Marie-Thérèse, car, rose de plaisir, elle venait de reconnaître Paul de Gattières, et un peu de vie lui semblait entrer avec le jeune homme.

Involontairement, elle fit un pas en avant et se trouva devant le clubman, très surpris, qui s'arrêta.

— Mademoiselle Marie-Thérèse ! Mais que faites-vous toute seule, aussi isolée dans ce grand vestibule que l'était le petit Poucet, d'ancienne mémoire, au milieu des bois ? demanda-t-il gaîment.

— J'attendais que quelqu'un vînt me prouver que le monde existait encore et que les infortunés Vénçois n'étaient pas tous ensevelis sous ce brouillard abominable ! répondit la jeune fille avec une ardeur qui fit sourire le visiteur.

Il se pencha légèrement et chuchota avec une familiarité amicale :

— Un peu « genre éteignoir », la vie par ici, n'est-ce pas, mademoiselle Rithé ?

Elle fit une moue évasive.

Jusqu'à l'heure actuelle, cette vie lui avait paru bien supportable ; mais le clubman semblait apporter avec lui un peu de cet air grisant que l'on respire là-bas, sur la côte animée où l'on s'amuse.

— Ma cousine n'est pas ici ? continuait Paul de Gattières en examinant complaisamment le joli visage rosé qui se colorait davantage sous son regard.

— Oh ! si : Romée est dans la bibliothèque avec le comte de Carros. C'est l'heure où tous les deux s'occupent de choses si savantes que je n'y comprends pas un mot. Alors, je viens guetter les visiteurs plus accessibles qui parlent le langage de tout le monde.

Le jeune homme se mit à rire.

— Bien obligé, mademoiselle Rithé ! Mais je pense qu'il m'est permis de troubler le docte entretien de mon oncle, car je n'ai pas beaucoup de temps à lui donner ?

— Comment ! vous allez déjà repartir ? s'exclama-t-elle sans cacher sa déception.

Il eut un sourire un peu fat.

— Rassurez-vous : je reviendrai, et nous tâcherons de secouer l'ennui, promit-il à mi-voix. Je crois que nous nous entendrons très bien tous les deux !

Marie-Thérèse se mit à rire pour cacher son embarras et rougit légèrement. Le jeune homme la laissa, après avoir mis familièrement un doigt sur ses lèvres, en signe d'entente secrète. Alors elle gagna le petit salon de Romée, où elle retrouva une broderie commencée en un jour de dispositions laborieuses.

La jeune fille s'installa sur une chaise basse, au coin du feu, et soupira un peu.

— Je suis persuadée que l'on ne me fera pas assister à une seule fête du Carnaval! murmura-t-elle avec humeur.

Elle se complut dans une vision un peu avide de jouissances qui lui étaient restées parfaitement inconnues jusque-là. N'avait-elle pas le droit de s'amuser pendant qu'elle était jeune et belle et que l'occasion se présentait?... Cela ne ferait de mal à personne, et elle en aurait tant de plaisir! D'ailleurs, à se confiner chez soi, on vieillit plus vite, on devient morose... Si cette existence peut suffire à une Romée de Bramafan, tant pis pour elle!

L'esprit de Marie-Thérèse trottait, s'enfiévrant; sa broderie avait glissé de ses genoux. Contre les vitres, la pluie ruisselait plus doucement.

— Ma pauvre Rithé, je regrette de t'avoir laissée. Est-ce que tu dormais? demanda Romée qui entraît avec un affectueux sourire de grande sœur.

— Oui, à moitié, je crois, répondit la jeune fille, un peu gênée des pensées nouvelles qui étaient venues l'assaillir. Ton cousin Paul est parti?

— Il part à l'instant, emmenant grand-père et M. Boisrenaud qui était venu le rejoindre. Tu ne devinerais jamais le motif de sa visite?

— Dis vite! pria Marie-Thérèse, qui perdait son air boudeur.

Sa cousine la regarda avec un léger sourire d'indulgence.

— Paul est à la recherche d'une grande villa confortable pour le compte d'un riche Anglais que nous connaissons déjà: sir Percival Murray, un habitué de notre littoral. Cette année, sa sœur, qui est veuve, et sa nièce l'ont accompagné; mais la jeune fille, miss Mabel, de santé très fragile, a pris froid en sortant d'une fête de nuit, et le docteur leur conseille d'abandonner pendant quelque temps l'air congestionnant de la côte pour une installation en montagne.

— Naturellement, vous recevrez cette famille, si

la jeune Anglaise n'est pas trop malade? s'exclama Marie-Thérèse, dont la mélancolie s'enfuyait à tire-d'aile.

Romée de Bramafan sourit encore, de son délicieux sourire qui n'était jamais complètement gai.

— Oui, nous recevrons Mrs. Cayre et sa fille, car elles se recommandent aussi de lady Barrington. C'est assez souvent que Mireille nous envoie ses connaissances anglaises, et bonne-maman les accueille très bien. Pour toi, je suis heureuse de cette diversion, Rithé.

Marie-Thérèse eut un mouvement de joie qu'elle ne songea pas à cacher.

— Oh! très bien, *very well!* s'exclama-t-elle drôlement, en retrouvant ce mot d'anglais au fond de sa mémoire.

Et, sous prétexte d'aller changer de toilette pour la réception de la comtesse de Carros, car c'était aujourd'hui jeudi, jour officiel, elle sortit du petit salon, les yeux brillants, fredonnant un air d'opérette un peu osé.

Romée la vit partir avec un regard perplexe.

« Faut-il vraiment si peu de chose pour émus-tiller ces jeunes têtes? pensa-t-elle. Il est vrai qu'à son âge les événements pesaient sur nos cerveaux et sur nos cœurs en nous interdisant les rêves... Il faudra que je veille sur Marie-Thérèse, car le voisinage de Paul ne sera, je crois, pas bon pour elle... »

Elle s'approcha de la fenêtre pour considérer les méfaits de l'ouragan qui ne s'apaisait pas.

Des fruits violemment arrachés, des fleurs souillées, quelques journées perdues... Voilà tout ce qui se présentait inévitablement à son esprit.

M^{lle} de Bramafan eut un geste de lassitude découragée.

— Cette existence, ces odieux soucis d'argent m'enlissent aussi solidement que pourraient le faire des sables mouvants, murmura-t-elle. Rien ne peut

m'intéresser en dehors de cela... Comme je vieillis !...

A son tour, avec un soupir, elle alla revêtir une toilette plus cérémonieuse, sachant que la comtesse de Carros ne plaisantait pas sur les détails d'étiquette.

IX

La soirée devait ménager à Romée de Bramafan une surprise sur laquelle elle n'avait pas compté.

Cette pluie persistante lui donnant quelques loisirs forcés et n'ayant, par hasard, aucun compte plus ou moins embrouillé à mettre à jour, la jeune fille s'était retirée dans sa chambre et commençait une lettre à Mireille Barrington, cette amie de cœur dont la grâce sémillante avait, quelques années plus tôt, charmé le grave Anglais, soldat dans l'armée britannique et envoyé dans un hôpital d'Antibes à la suite d'une blessure assez grave.

A cet hôpital privé, installé par les soins d'une vieille dame richissime, Romée de Bramafan et Mireille de Coursegoule paraissaient trois fois par semaine, en qualité d'infirmières bénévoles. Le comte de Carros les amenait en auto, et c'est ainsi que l'une d'elles avait quitté sa Provence ensoleillée pour la brumeuse Angleterre.

Les yeux dans le vague, Romée cherchait un peu ses phrases. A la vérité, cette correspondance entre les deux amies devenait difficile, la vive lady Barrington ne cachant pas assez sa compassion sincère pour l'existence monotone de son ancienne compagne, et celle-ci mettant toute sa fierté à refuser la moindre marque d'apitoiement.

Tandis qu'elle fronçait légèrement les sourcils, cherchant la pensée absente qui s'obstinait à la fuir, la porte de sa chambre s'ouvrit doucement.

— Ma princesse chérie, M^{me} la comtesse vous attend chez elle, annonça Marie Dévote.

La vieille femme idolâtrait la jeune fille et, dans l'intimité, laissait déborder sa tendresse.

— Bonne-maman m'attend? répéta Romée, très étonnée. A cette heure! Je pense qu'elle n'est pas souffrante?

— Non, ma jolie, mais il faut vous dépêcher, car le dîner sonnera bientôt. Et M. le comte vous espère aussi.

— Quoi, tous les deux? Alors, la chose est d'importance, conclut la jeune fille en se levant, sans pourtant manifester trop d'émotion.

— J'ai peur que ce ne soit pour vous faire du chagrin, marmotta la vieille femme.

— Quelle idée! Tu plaisantes, nounou. Tranquillise-toi, va.

La jeune fille lui adressa un sourire encourageant et alla frapper à la porte de sa grand'mère, en toute sécurité.

Dès l'entrée, elle ne put, toutefois, s'empêcher de remarquer l'air solennel de la douairière et la contenance agitée du comte de Carros, tous les deux installés à un coin opposé de la cheminée, l'une croisant ses mains, chargées de fort belles bagues, sur ses genoux, l'autre tisonnant avec ardeur dans lâtre chargé de bûches embrasées.

— Asseyez-vous, Romée, conseilla la comtesse, en désignant un pouf de satin.

Et lorsque la jeune fille eut obéi :

— Mon enfant, commença précipitamment le comte, peut-être vous souvenez-vous que je fis un jour allusion à une confidence importante de l'abbé Anthelme?

— Parfaitement, bon-papa, répondit-elle d'une voix calme.

— Avec votre discrétion habituelle, continua courtoisement le comte, vous n'avez pas eu, ma chère enfant, l'idée de vous informer de sa nature.

Romée de Bramafan pensa qu'il y avait eu surtout dans le fait beaucoup d'indifférence de sa part, mais elle ne le dit pas.

La comtesse de Carros, à son tour, prit la parole :

— Ce jour-là, notre respectable ami servait d'ambassadeur à un de nos parents avec lequel nous n'avons jamais eu de relations. Son père fut pourtant un de mes cousins assez proche; mais une fâcheuse question d'intérêt nous divisa. Je veux parler du baron Amaury de Malvan du Broc, dont vous connaissez tout au moins l'existence.

— Celui qui a fait restaurer l'ancien château du nom et ne l'a, je crois, jamais habité? se permit d'interrompre Romée d'un ton distrait. Que peut-il nous vouloir, et pourquoi se fait-il patronner par l'abbé Anthelme?

Un monceau de bûches s'écroula à ce moment avec fracas dans la cheminée, sous la main agitée du comte.

La vieille dame lui jeta un regard mécontent et reprit en toussant un peu :

— Ma chère enfant, notre parent, désirant entrer en relations avec nous et se souvenant de la brouille de nos deux familles, a jugé bon d'employer cette mesure protocolaire dont je ne puis assez le louer.

Romée acquiesça d'un petit geste. Il n'y avait jamais de longues discussions entre elle et ses grands-parents, dont elle connaissait le formalisme.

— Et que décidez-vous? demanda-t-elle en essayant, par politesse, de s'intéresser à une question qui la touchait médiocrement.

La comtesse de Carros jeta un nouveau regard impérieux à son mari, et celui-ci reprit aussitôt la parole :

— Voici ce que nous avons jugé prudent de faire : dès que la requête me fut présentée, avant de donner une réponse, j'ai tâché de recueillir des renseignements très sérieux et très détaillés sur la

personnalité, la valeur du baron de Malvan. Les derniers me sont parvenus aujourd'hui, et je dois vous dire qu'ils sont tout à fait favorables.

Distraite cette fois de son indifférence, Romée cessa de regarder le feu et ouvrit de grands yeux.

Quoi, tant de formalités pour une entrée en relations qui seraient toujours cérémonieuses, étant donnés l'âge et le caractère de ses grands-parents ! Cette précaution lui parut vraiment exagérée.

Mais, encore une fois, elle n'exprima pas sa pensée là-dessus, se bornant à remarquer en passant :

— J'aurais pensé que le baron de Malvan, qui depuis si longtemps vit en Amérique, le pays de sa femme, avait adopté les habitudes de là-bas, où l'on va droit au but et où certaines questions de bienséance comptent pour très peu de chose !

— Le baron de Malvan du Broc n'a jamais cessé d'être un Français de bonne race, rétorqua vivement la comtesse de Carros.

Puis, d'un ton plus posé :

— Notre parent se fixe définitivement en France. Sa femme est morte depuis longtemps, son unique fille vient de se marier à New-York, et il a l'intention de se faire une nouvelle famille ici...

— Je le lui souhaite, répondit la jeune fille, de nouveau distraite. Vous allez l'accueillir, sans doute, bonne-maman ?

La question ne reçut pas de réponse immédiate.

Comme, très surprise, Romée relevait la tête, elle saisit un regard anxieux, mais aussi un regard d'entente échangé entre ses grands-parents.

Une inquiétude vague lui fit battre le cœur à coups précipités.

— Ecoutez-moi, Romée, reprit soudain la comtesse avec décision. Le baron de Malvan viendra à l'hôtel de Carros, mais tout dépend de vous.

— De moi ?

— Parfaitement, continua la vieille dame, sans vouloir remarquer le mouvement de recul de sa

petite-fille. En un mot, le baron de Malvan vous a remarquée un jour à Nice et il sollicite votre main, en comprenant, toutefois, qu'une connaissance plus approfondie doit exister entre vous. Il sera donc reçu simplement en ami en attendant.

Bouleversée, Romée de Bramafan ne retenait qu'une chose : ses grands-parents accepteraient de la marier à cet inconnu, un homme qui avait déjà vécu sa vie d'homme et de chef de famille et dont la maturité confinait sans doute à la vieillesse ! Après avoir conclu le mariage de sa fille, cet homme trouvait tout naturel d'aspirer à une nouvelle union. Et peut-être l'avait-il choisie délibérément, elle, Romée de Bramafan, en n'envisageant même pas un refus de sa part, mais une acceptation heureuse, puisque sa première jeunesse s'enfuyait déjà ?

Sa fierté blessée lui arracha une exclamation de révolte, tandis que des larmes d'humiliation tremblaient au bord de ses longs cils.

— Épouser ce vieillard ! répéta-t-elle avec stupeur, et d'un ton qui froissa la comtesse de Carros.

— A quoi pensez-vous, Romée ? interrompit celle-ci. Si ce mariage n'était pas convenable à tous les points de vue, jamais nous ne vous l'aurions proposé. Le baron de Malvan s'était marié très jeune, il est en ce moment âgé de quarante-cinq ans, et vous-même...

— Et moi j'en ai vingt-neuf, c'est vrai, reprit la jeune fille avec une amertume à laquelle elle n'avait pas habitué ses grands-parents. Mais je pensais..., j'aurais voulu...

Devant les regards stupéfaits et mécontents qui la fixaient, elle s'interrompit brusquement.

Ils ne comprendraient pas. A quoi bon leur dire qu'un changement de vie, tel qu'ils l'envisageaient dans leur fierté de race satisfaite, lui apparaissait, à elle, misérablement vide, puisqu'il ne pouvait lui donner le seul bien qu'elle ambitionnât : utiliser les

forces vives de son cœur et répondre à une tendresse aussi forte et belle que celle qu'elle pourrait donner...

Elle avait tellement conscience que sa présence n'avait été d'aucune utilité réelle aux deux vieillards qui la considéraient en silence, un peu effarés devant l'accueil fait à une proposition flatteuse.

Non, tous les deux se suffisaient très bien dans l'emploi d'habitudes très chères.

Elle était en marge de leur vie comme elle le serait probablement vis-à-vis du baron de Malvan qui avait déjà arrangé la sienne.

Mais pourquoi repousser l'éventualité de ce mariage ultra-raisonnable? A quoi bon lutter? Une fille de grande race déchue de sa splendeur ne peut se montrer trop difficile... La révolte semblait dans un morne engourdissement.

— Il est bien entendu que nous ne voulons pas vous contraindre, ma chère enfant, dit le comte de Carros avec bonté et un peu de chagrin.

Mais sa femme l'interrompit impatiemment :

— En vérité, Romée, je vous aurais crue plus raisonnable. Le baron de Malvan possède de solides principes et un grand fonds de bonté; sa fortune est immense... Il n'est pas très jeune, soit, mais la guerre a creusé tant de vides parmi les jeunes gens de notre monde dont l'âge eût été plus en rapport avec le vôtre. Vous l'avez bien vu, d'ailleurs : parmi toutes les demandes que nous avons reçues pour vous, pas une ne méritait d'être retenue. Car vous ne voulez pas déchoir, n'est-ce pas?

La jeune fille secoua faiblement la tête, une légère rougeur empourprant son visage.

La comtesse, qui l'observait, en éprouva une commotion désagréable, en même temps que lui revenait un souvenir irritant de cet après-midi.

Ce jeune peintre s'était montré bien assidu... Est-ce que Romée...?

Son regard perçant scruta plus attentivement encore le visage de sa petite-fille.

— Vous réfléchirez à cette proposition, Romée, conclut-elle avec majesté. Mais souvenez-vous de quelle maison vous descendez et ne vous laissez pas influencer par une chimère dont vous auriez à rougir !

La jeune fille ne répondit pas. Sous la main impatiente de Marie Dévote qui se tourmentait pour sa favorite, la cloche annonçant le repas résonnait à toute volée, interrompant un conciliabule qui commençait à intriguer fortement Marie-Thérèse Montubert.

Pendant le dîner, celle-ci interrogea curieusement les visages qui lui faisaient face. Mais, sauf le comte de Carros, dont le regard conservait une expression troublée, rien ne pouvait faire deviner qu'un grave sujet avait été agité.

La veillée fut écourtée, à l'intime désappointement de Marie-Thérèse dont la curiosité était ardemment excitée.

Romée resta très longtemps agenouillée sur un antique prie-Dieu, le visage enfoui dans ses mains jointes. Des larmes abondantes coulaient, pressées, entre ses doigts enlacés ; puis, insensiblement, son esprit tourmenté s'apaisa, la violence de sa révolte s'éteignit.

Dehors, l'orage se calmait aussi ; une clarté laiteuse glissait dans la chambre. La jeune fille s'approcha de la fenêtre et considéra le jardin où flottaient encore des lambeaux de brume sous les grands arbres ; mais la lumière pénétrait peu à peu les recoins d'ombre. Des branches alourdies, du moindre rameau s'écoulaient mille gouttelettes brillantes, et, redressant leur tête inclinée, chaque buisson fleuri envoyait des bouffées de parfums.

« Demain tout sera effacé, pensa la jeune fille, incertaine et lasse. La nature aura repris sa sérénité.

nité et sa confiance... Pourquoi le cœur humain se montre-t-il plus rebelle, plus impatient? »

Un coup discret résonna à la porte, et de nouveau le visage ridé de Marie Dévote s'y encadra.

La bonne nourrice apportait, sur un plateau d'argent, une tasse de vieille faïence remplie d'un breuvage parfumé.

— J'ai vu que vos yeux avaient du triste, *quérido* (chérie), et j'ai pensé que le sommeil les fuirait longtemps, dit la vieille femme. Buvez cette tisane de fleurs d'oranger, ma *chatouno*, les beaux orangers de chez nous qui vous feront dormir et mettront du soleil dans votre cœur!

Romée sourit faiblement.

— Tu as toujours confiance dans ton vieux remède, chère nounou?

Marie Dévote branla la tête d'un air sentencieux.

— Ma princesse chérie, on aura beau dire et beau faire, il y a des choses qui ne changeront jamais. Les orangers parfumés fleuriront toujours et le cœur des *chatounos* aura toujours ses joies et ses peines tant qu'il n'aura pas trouvé ce que notre Seigneur Dieu lui destine.

Le beau front de M^{lle} de Bramafan se plissa de nouveau.

Elle traversait, depuis quelques jours, une période d'intime amertume où la Providence elle-même semblait l'abandonner.

Son destin! Quel serait-il? Une intuition secrète lui disait qu'il se jouerait bientôt, et, après l'avoir tant attendu, une grande crainte maintenant l'envahissait.

Viendrait-il sous la forme du richissime baron de Malvan, choisi par ses grands-parents? Ou prendrait-il les traits d'un autre, qui n'était pas de sa race, qui n'appartenait pas complètement à son milieu, mais qu'elle suivrait pourtant avec confiance? pensait-elle avec un mélange de joie un peu douloureuse et une secrète humiliation.

Elle ne savait pourtant rien de Marc Boisrenaud : simplement qu'il était apparu dans sa vie monotone et que toute sa jeunesse concentrée s'était éveillée au contact de cet esprit alerte et très fin, de cette nature vibrante, un peu capricieuse, mais qu'elle croyait pourtant profondément droite et incapable de sentiments mesquins.

Elle regarda autour d'elle avec angoisse, comme attendant un secours muet. Mais il n'y avait que Marie Dévote qui reposait la tasse sur le plateau, en observant sa jeune maîtresse du coin de l'œil ; et la vieille femme, si dévouée fût-elle, ne pouvait rien pour la dernière des Bramafan.

Romée retrouva sa fierté native, un peu distante.

— Ma vieille nounou, répondit-elle d'une voix calme, en soulevant le rideau de la fenêtre, je crois que le ciel nous présage, avant tout, une très belle journée pour demain ; il faudra en profiter. Je me demande dans quel état nous allons retrouver nos pauvres fleurs et tous nos fruits arrachés ? Allons reprendre des forces en attendant ; ta tisane a fait merveille et je sens que je dormirai bien. Bonne nuit, nounou !

— *Péchaire !* marmottait la brave femme en se retirant, vendre des fleurs et des fruits, c'est bon pour moi, la vieille *nounicho* ; mais, pour ma princesse, il faudra bien que nos saintes Maries se décident à lui envoyer un beau *signadour* (seigneur) qui s'en viendra tout droit à notre *oustello* (hôtel).

X

Très souvent, un incident de mince importance suffit à apaiser tranquillement une situation délicate qui paraissait être arrivée à son point le plus critique.

Romée de Bramafan avait songé avec un véritable effroi aux instantes sollicitations de ses grands-parents, qui, certainement, ne lui seraient point épargnées. Elle ne pouvait, d'autre part, s'opposer à la présentation du baron de Malvan à l'hôtel de Carros, puisque ce dernier ne mentionnait ouvertement que son désir de reprendre des relations familiales.

Enfin, aux combats secrets de la jeune fille se mêlait maintenant l'appréhension de revoir le peintre Boisrenaud, qui s'était rendu maître de ses pensées. Sous le coup de la surprise violente qu'elle avait éprouvée, Romée se l'avouait sans détour et avec une secrète épouvante.

Que cet aveu eût eu lieu dans les plus intimes replis de son cœur angoissé, elle n'en éprouvait pas moins d'amers scrupules, craignant le premier regard si clairement perspicace de l'artiste qui, voyant son trouble, devinerait peut-être aussi son secret.

Peu de jours après l'entretien qui menaçait d'apporter un changement complet dans la vie de Romée de Bramafan, le comte de Carros emmena ses jeunes compagnes à Saint-Jeannet, distant seulement de quelques kilomètres.

Séduits par la beauté du jour et la rayonnante douceur d'un ciel de satin bleu, tous les trois firent le trajet à pied, le long d'une jolie route bordée d'énormes aloès dont quelques-uns s'apprêtaient à fleurir.

La promenade, un peu longue, se continua pourtant très facilement.

Au village de Saint-Jeannet, bâti en amphithéâtre au pied du « baou » du même nom et permettant aux regards de s'étendre à l'infini, de l'Esterel à l'Italie, le comte de Carros trouva les renseignements qu'il était venu chercher chez un vieil érudit de sa connaissance.

Pendant ce temps, les jeunes filles visitèrent les

petites rues moyenâgeuses, jetant des regards curieux sur les grands moulins à huile, et admirèrent la belle perspective des orangers plantés en gradins le long d'un versant immense qui rejoignait une vallée profonde.

De très haut elles dominaient la mer, bourdonnante au fond des criques et des mille découpures de la côte.

De nombreuses voiles blanches, semblables à un vol de mouettes, glissaient sur les flots bleus, moirés de teintes sombres ou de larges traînées de lumière, selon les jeux du soleil. Et, soudain, un peu plus loin, vers la haute mer, apparut une suite de longs navires.

Marie-Thérèse eut une exclamation :

— Vois, Romée, ce doit être l'escadre de la Méditerranée ! s'écria-t-elle. Ton cousin Paul m'a dit qu'elle devait regagner Villefranche pour les fêtes.

— En effet, ce doit être cela.

— As-tu assisté quelquefois au bal de l'escadre ? demanda la jeune fille avec des yeux étincelants de désir.

— Une seule fois, oui, après la fin des hostilités. Je me trouvais au cap Martin, chez des amis, la fille du vice-amiral. Mais les derniers événements étaient trop récents, et une indicible mélancolie plana sur cette fête où chacun pensait aux absents.

Marie-Thérèse Montubert eut une petite moue.

— Bah ! ces choses-là sont loin, fit-elle légèrement. On ne peut vivre avec les morts !

Romée de Bramafan garda le silence, blessée, non de la réponse rigoureusement vraie — la jeunesse repoussant toujours les idées funèbres, — mais du ton dont cette réponse était faite.

Manquerait-elle de cœur, cette jolie Rithé qui répandait si fougueusement autour d'elle sa spontanéité très franche ?

Mais celle-ci dégringolait la pente couverte

d'orangers, et M^{lle} de Bramafan la suivit plus posément.

Au retour, désirant prendre encore quelques notes sur la vieille chapelle de Sainte-Colombe, située plus bas dans les oliviers, le comte de Carros fit emprunter à ses jeunes compagnes une route encaissée, très pittoresque, mais aussi complètement déserte.

A mi-chemin, une averse abondante et subite vint malencontreusement s'abattre sur les promeneurs. En un clin d'œil, malgré l'abri précaire des oliviers, leurs vêtements furent transpercés.

Très inquiète, Romée considérait son grand-père qui ne pouvait réprimer de longs frissons et marchait péniblement. Enfin, les toits roussâtres d'un *mas* (petite ferme) apparurent sous les arbres. La fermière s'empressa auprès des arrivants, alluma un feu de branchages pour réchauffer le comte et attela une rustique carriole qui, en moins d'une demi-heure, ramena les promeneurs à l'hôtel de Carros.

Le comte eut encore la force de remercier l'obligeante *masiéro*, mais fut obligé de s'appuyer sur Mizoulet pour regagner sa chambre.

Une fièvre ardente, suivie d'une forte courbature, le retint au lit pendant huit jours. Délivrée de toute autre pensée étrangère au malade, Romée ne voulut pas quitter son grand-père et lui prodigua ses soins avec tendresse et un infatigable dévouement, éprouvant par instant la crainte vague et terrible de perdre ce paternel appui.

D'abord fortement alarmée, la comtesse avait vite repris confiance, en se reposant complètement sur sa petite-fille pour toutes les mesures à prendre. Et ce rapprochement amena entre elles quelques épanchements plus affectueux d'une part et moins cérémonieux de l'autre.

Lorsqu'il put quitter sa chambre, ce fut dans l'intimité confortable et la clarté paisible du cabinet

de travail de la tour que le comte passa de longues heures, ne retournant que peu à peu à ses chères occupations, mais réclamant quelques visiteurs pour charmer sa réclusion.

L'abbé Anthelme lui consacrait tous ses loisirs, quoique le Malvan fût éloigné de plusieurs kilomètres, et Marc Boisrenaud, qui tous les jours était venu prendre des nouvelles du malade, se trouva insensiblement engagé dans une visite journalière.

Lui aussi, après les dernières paroles qu'il avait osé adresser à M^{lle} de Bramafan, redoutait de se retrouver en sa présence. Mais il revit la jeune fille paisiblement souriante et ne sut pas deviner le timide mouvement de joie frémissante qui pâlit légèrement ses lèvres lorsqu'elle l'aperçut.

Ce furent de bonnes heures d'intimité dont, malgré toute sa résolution, le peintre subissait dangereusement le charme et se laissait pourtant aller à parler de son art, de ses aspirations, de son ambition même, se plaisant à soulever quelques critiques et de brillants paradoxes pour saisir davantage la mentalité de son entourage.

Romée de Bramafan se livrait aussi plus facilement, s'animait, discutait à l'occasion avec esprit et clairvoyance, mais sans abandonner ses principes d'une conception un peu sévère et intransigeante.

Plusieurs siècles d'une race altière et raffinée, qui comptait ses défauts et ses faiblesses, mais aussi un sens rigoureux de l'honneur, une loyauté et une générosité poussées aux dernières limites, avaient mis sur la jeune fille une ineffaçable empreinte. Et, en l'écoutant, le peintre devenait songeur, un peu dérouté par l'idéal très noble, très grand, que M^{lle} de Bramafan envisageait simplement et auquel rien ne l'avait préparé jusque-là : ni le solide bon sens un peu fruste de sa mère, ni l'élégante futilité ou le snobisme sportif des belles mondaines, avides de briller au premier rang, qu'il approchait dans quelques salons en renom.

Marc Boisrenaud s'avouait parfois que M^{lle} de Bramafan était faite d'une essence trop rare, trop désarmée pour l'âpre lutte des temps modernes; mais il n'en restait pas moins un assidu de l'hôtel de Carros, et, à l'ombre de ses gros sourcils, l'abbé Anthelme jetait un regard perplexe sur les jeunes gens engagés dans une conversation animée.

Lui, qui avait été le porte-parole du baron de Malvan, s'étonnait grandement de la tranquillité du comte de Carros qui semblait favoriser une intimité inquiétante.

« Je crains que mon vieil ami, un peu fêré du nom, ne possède là-dessus des idées bien erronées », pensait-il en reprenant la route solitaire du séminaire.

L'excellent abbé n'eût voulu prendre parti pour personne, estimant que, dans toute affaire matrimoniale, le vieux proverbe « du doigt mis entre l'arbre et l'écorce » ne pouvait être appliqué d'une manière plus judicieuse.

Si toutes ses préférences s'en allaient vers le baron de Malvan, un fils du pays qui revenait s'y fixer pour toujours et n'enlèverait pas à l'affection des siens cette Romée un peu énigmatique qu'il avait vue naître, il conservait une bonne sympathie pour la nature enthousiaste du jeune peintre, son esprit cultivé, ses manières d'homme bien élevé, tout en regrettant qu'il ne possédât pas un peu plus d'énergie morale.

A ses côtés, M^{lle} de Bramafan s'évaderait du genre de vie qui l'enserrait, trop rétréci pour contenir son âme ardente et inquiète. En serait-elle plus heureuse? Ceci était un secret.

« Ah! pensait-il, on embrouille quelquefois à plaisir ce qu'il serait si facile d'arranger tout simplement! Enfin, ayons confiance en la Providence qui, malgré nos désirs contraires, nous mène toujours au but qu'il faut atteindre selon ses vues. »

La comtesse de Carros se préoccupait aussi, assez fortement, des visites journalières du peintre. Mais,

craignant de procurer une émotion pénible au convalescent qui restait un peu affaîssé, redoutant surtout de donner un corps à ses inquiétudes en les exprimant tout haut, la vieille dame s'abstenait d'en parler, comptant sur la visite prochaine du comte de Malvan pour arranger toutes choses.

Et ce dernier vint, en effet, fort tranquillement, un jour où il n'était pas attendu.

Le comte de Carros était descendu pour la première fois sur la terrasse.

Une accablante torpeur d'après midi pesait sur le petit groupe disséminé sous les grenadiers.

La comtesse, qui maniait de longues aiguilles dans un flot de laine douce, somnolait à demi, oublieuse de surveiller sa petite-fille, engagée dans une conversation à mi-voix avec le peintre Boirenaud, autour d'une petite table rustique. A la demande de la jeune fille, ce dernier avait apporté quelques aquarelles que tous deux examinaient en échangeant leurs avis.

Des rires joyeux éclatèrent du côté de la pinède, puis se rapprochèrent.

Entre les troncs rocailleux des palmiers, plusieurs personnes apparurent : deux silhouettes vêtues de clair, Marie-Thérèse et miss Mabel Cayre, escortées de Paul de Gattières et de sir Percival Murray.

L'installation de la famille anglaise à la *villa des Cigales* étant terminée, de fréquentes relations s'étaient déjà nouées avec l'hôtel de Carros. Miss Mabel, une frêle jeune fille de vingt ans, aux doux yeux tristes dans un anguleux visage sans beauté, s'était prise d'engouement pour la joyeuse exubérance de Rithé, et son oncle Percival semblait partager les mêmes goûts, car il ne se faisait jamais prier pour venir égayer le petit groupe de ses réflexions humoristiques.

Tous les quatre avaient regagné l'ombre légère des grenadiers, lorsque la porte du vestibule donnant sur la terrasse fut soudain repoussée. A la

grande mortification de la comtesse, complètement réveillée, on entendit la voix de Marie Dévote résonner, accueillante :

— *Té*, Monsieur le baron, la voilà, toute la compagnie !

A cette introduction familière, le groupe en entier se leva machinalement, tandis que Marie-Thérèse se dissimulait derrière sir Percival Murray pour étouffer un accès de gaieté. M. de Carros, très troublé, retira précipitamment ses lunettes à monture d'or et s'avança vers le visiteur.

Romée, soudain pâlie et tremblante, s'appuyait sur la table, ne voyant qu'imparfaitement, dans son trouble, cet homme de taille moyenne, d'allure souple et jeune, due certainement à l'habitude des sports.

Courtoisement, mais en termes mesurés, le baron de Malvan s'excusa auprès de la comtesse de son entrée soudaine. C'était lui qui, sachant les maîtres de la maison installés au jardin, avait prié Marie Dévote de l'introduire auprès d'eux.

Il réclamait la faveur d'être reçu très simplement, en voisin, en ami...

On fit place au nouveau venu dont les yeux gris, au regard incisif, un peu froid, avaient effleuré le petit cercle.

Après une présentation générale, il y eut un imperceptible silence que le visiteur rompit avec la tranquille aisance qui émanait de toute sa personne.

Il évita de parler de lui, mais parut s'intéresser à tous. La santé du comte, leurs communes relations, alimentèrent d'abord la conversation. Puis celle-ci effleura divers sujets : le point de vue merveilleux que l'on avait d'ici sur la mer, le charme du grand jardin... Enfin, en quelques phrases d'un jugement sûr et délicat, le baron de Malvan loua sobrement les aquarelles éparpillées sur la table.

On l'écoutait avec intérêt, séduit par cette parole facile et pourtant concise qui exerçait une sorte de domination.

Romée de Bramafan le regardait avec un ressentiment désolé. Sous la brosse épaisse d'une chevelure à peine grisonnante, le visage, au masque un peu dur, se détendait en s'animant, et la bouche aux lèvres rasées, d'un dessin sérieux et ferme, donnait l'impression d'une volonté inébranlable.

Un soupir un peu convulsif vint aux lèvres de la jeune fille. Involontairement, son regard angoissé croisa celui du peintre, où passait une lueur de curiosité anxieuse.

Tous les deux rougirent légèrement.

Le baron de Malvan s'adressait avec une égale courtoisie à chaque membre du petit cercle, et personne ne songeait à attribuer une signification particulière à sa présence.

Paul de Gattières, qui avait entendu parler à Nice de celui que l'on nommait « l'Américain de Provence », lui témoignait presque une sorte de déférence qui allait à sa fortune. Mais Marc Boissenaud avait saisi le trouble de M^{lle} de Bramafan, l'expression satisfaite de la comtesse de Carros, et une rapide intuition lui avait fait deviner l'importance de cette présentation.

Un grand trouble l'envahit à son tour, et il ne put retenir un regard de défi dans la direction du baron de Malvan.

Ce dernier, très à l'aise et très calme, ne parut pas s'en apercevoir; mais lui aussi avait fait quelques réflexions secrètes, car plusieurs fois ses yeux s'égarèrent vers les jeunes gens avec une expression intéressée.

En somme, cette première visite, un peu redoutée de la comtesse de Carros, se passa tout à fait bien. Si la grande dame fut assez diplomate pour éviter d'en entretenir sa petite-fille, en revanche Marie-Thérèse se rapprocha pour un soir de sa cousine en lui confiant ses impressions.

— Dans ce bienheureux pays du soleil, on ne vit pas comme ailleurs, s'écriait-elle avec conviction.

Mon Dieu, comme tous ces gens si riches sont donc favorisés ! Vraiment, Romée, je ne comprends pas comment tout cela te laisse si calme !

M^{lle} de Bramafan eut un léger tressaillement.

— Non, Rithé, tu te trompes. Ah ! je t'assure que tout ne me laisse pas calme ! répondit-elle d'un ton un peu énigmatique que l'autre jeune fille ne comprit pas, mais qui la rendit curieuse.

— En effet, avoua-t-elle après un instant de réflexion, tu me fais songer très souvent à nos étangs foréziens. Pas une ride ne trouble leurs eaux profondes, mais, lorsqu'on s'amuse à faire des ricochets avec les galets qui se trouvent alentour, on voit se produire de brefs remous qui se calment aussitôt. Romée, tu ressembles à nos étangs !

Romée de Bramafan sourit sans répondre ; et Marie-Thérèse retrouva sa gaieté en mimant la singulière introduction du baron de Malvan par Marie Dévote. Elle s'interrompit toutefois, comme frappée d'une pensée subite :

— Mais, dis-moi, ce nouveau parent, très décoratif, j'en conviens, ne tombe-t-il pas un peu du ciel ? Savais-tu qu'il dût venir ?

M^{lle} de Bramafan inclina la tête.

— Certainement. Tu as dû t'apercevoir que l'on « cousine » beaucoup, dans notre Provence ?

— Ah !

Cette fois, Marie-Thérèse ne répondit pas, mais une petite lueur incrédule resta dans ses yeux rieurs.

XI

Ce jour-là, n'ayant rien de mieux à faire, Marc Boisrenaud flânait sur la place du Peyra : un embryon de place, pittoresque à souhait, étroitement encadrée d'un quadrilatère de vieilles et sombres

demeures dominées par la tour du château des Evêques, ce qui lui donne un faux air de « patio » mauresque avec, au milieu, son énorme fontaine ombragée d'une demi-douzaine d'arbres centenaires.

Déjà, il avait aperçu l'abbé Anthelme qui, obligeamment, à ses heures de loisir, servait de cicerone à sir Percival Murray. L'infatigable Anglais, ayant fait la connaissance de ce dernier à l'hôtel de Carros, en profitait consciencieusement, partageant son temps entre sa marotte de tout voir et de tout connaître et le plaisir sensible que lui apportaient ses nouvelles relations. Pour lui, Marie-Thérèse Montubert restait toujours la petite miss *exciting* qui secouait un peu son flegme de brave Anglais quadragénaire.

— Monsieur Boisrenaud !

Le peintre se retourna vivement en entendant la voix brève, aux notes bien timbrées, qu'il avait reconnue.

Le baron de Malvan, à quelques pas, s'avavançait vers lui, la main tendue, le tenant déjà sous la possession de son regard gris dominateur.

Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis la semaine précédente, où avait eu lieu leur connaissance, et Marc, au fond de lui-même, s'étonna un peu de cette avance amicale à laquelle il répondit pourtant courtoisement.

Le baron était en costume de cheval, et ses yeux gris, quittant un instant le peintre, se posèrent au fond de la place, puis revinrent vers lui.

Tous les deux échangèrent d'abord quelques remarques superficielles, puis le premier demanda à brûle-pourpoint :

— Je vous croyais reparti à Nice ?

— Pour deux ou trois jours seulement, répondit Boisrenaud évasivement.

— Et, naturellement, avec le printemps qui s'installe un peu partout, vous songez sans doute à regagner définitivement votre home ?

Cette fois, une toute petite lueur railleuse s'alluma dans les yeux du peintre. Il était maintenant fixé sur l'intérêt du baron de Malvan à son égard. Aussi reprit-il d'un ton dont il exagéra le détachement :

— Oh ! mon retour définitif n'est pas encore prévu. Notre printemps lyonnais, toujours pluvieux, est, paraît-il, détestable cette année, m'écrit ma mère.

Les deux hommes, en marchant lentement, s'avançaient vers la porte du Peyra ; le baron de Malvan, toujours impassible, jouant avec la cravache qu'il tenait à la main.

— Tout dépend des projets que je puis encore former, continua Marc, éprouvant un subit désir d'être agressif, de secouer le calme de son interlocuteur.

Il y réussit, en effet, car le visage de celui-ci se colora légèrement.

— Parfaitement, approuva-t-il de sa voix nette, après un imperceptible silence ; on reste toujours l'esclave de ses projets, même quand ils ne donnent pas ce qu'ils semblaient promettre... Enfin, je forme des vœux pour les vôtres, monsieur Boisrenaud,... des vœux très sincères, ajouta-t-il gravement.

Les deux hommes étaient arrivés en dehors des murailles.

Remarquant l'étonnement du peintre à ces dernières paroles, le baron de Malvan eut un demi-sourire et lui donna une franche poignée de main. Puis, s'approchant d'un bel alezan aux jambes frémissantes, confié aux soins d'un garçonnet, il s'élança légèrement en selle, avec une souplesse élégante que lui eût enviée plus d'un homme très jeune.

Un dernier salut de sa cravache, et Marc Boisrenaud le vit s'éloigner avant d'avoir pu rassembler ses esprits.

« Un fier original ! » songea-t-il, encore tout interdit.

Mais, soudain, un sens plus précis de la dernière allusion le frappa, et une bouffée de chaleur lui monta à la face.

Quoi ! avait-il bien compris l'intention du baron de Malvan ? Avait-il, surtout, la semaine précédente, bien deviné ses projets vis-à-vis de M^{lle} de Bramafan ? Aujourd'hui, il paraissait vouloir lui céder la place en se retirant avec le tact d'un homme bien élevé...

Mais alors, il le supposait donc, lui, irrévocablement engagé auprès de la jeune fille ?

Cette idée le frappa d'un trouble extrême, et, pendant quelques instants, Marc Boisrenaud se sentit tout étourdi, presque affolé.

Comment ! on le forçait à en arriver là, lui si épris d'indépendance, de liberté vagabonde !

Pourtant, l'insinuation faisait son chemin ; il y avait si longtemps qu'il se mentait à lui-même ! Dès les premiers jours, le charme grave et fier de la jeune fille avait agi sur lui ; mais la nature de Boisrenaud était faite d'un singulier alliage : âme impulsive, prompte aux enthousiasmes, vite dominée par un esprit raisonneur et positif. C'est à ce dernier que froidement, méthodiquement, avait obéi le peintre, durant ces longues semaines écoulées. Pourtant, aujourd'hui, le cœur prenait sa revanche, bâillonnant la froide raison d'un sentiment plus noble et plus grand.

Marc Boisrenaud se sentit ébranlé ; son trouble s'imprégnait de douceur. En une vision rapide, il crut apercevoir Romée mettant sa grâce patricienne dans l'artistique atelier qu'il s'était aménagé au premier étage d'un vieil hôtel lyonnais, sur les quais du Rhône.

Sans doute, tous les deux ne seraient pas très riches, mais, avec les libéralités promises par la baronne de Castellars, on pouvait envisager l'avenir sans trop de restrictions. D'ailleurs, si les Car-

ros étaient appauvris, cela ne voulait pas dire qu'ils fussent ruinés. De ces solides fortunes terriennes, il reste toujours quelque chose...

Quelques instants après, il aperçut le comte de Carros qui, à son tour, débouchait par la porte du Peyra. Il s'avança à sa rencontre.

Complètement remis, le vieillard lui tendit la main avec cordialité.

— Une bonne surprise, monsieur Boisrenaud ! s'exclama-t-il. Je craignais que l'ambiance de Nice ne vous eût repris dans ses filets ; nous en parlions, il y a quelques minutes à peine, avec le baron de Malvan.

— Ah ! le baron de Malvan...

— Oui ; il vient de nous quitter, et j'attends ma petite-fille qui est entrée un instant à l'église.

Encore frémissant de l'émotion qu'il venait d'éprouver, le peintre mordilla nerveusement sa moustache, et presque aussitôt il vit M^{lle} de Bramafan.

Celle-ci ne put dissimuler le rayon de joie involontaire qui traversait son regard, et Marc s'inclina très bas sur la main qu'elle lui tendait.

Romée ne témoigna pas davantage le plaisir heureux que lui apportait ce retour ; pourtant, elle dit avec un demi-sourire :

— Je vois que l'on peut s'arracher aux enchantements de *Nizza la bella*, comme la nomme plaisamment sir Percival Murray. Cela me donne bon espoir pour notre petite transfuge Marie-Thérèse.

— M^{lle} Montubert est-elle donc à Nice ?

— Oui. Mrs. Cayre, qui supporte difficilement l'existence tranquille de la *villa des Cigales*, a emmené ma cousine depuis trois jours. Et Paul est allé là-bas faire, lui aussi, une de ses fugues coutumières...

Marc devina que la jeune fille se tourmentait pour Marie-Thérèse et voulut excuser cette dernière.

— Il faut convenir que la vie trépidante de ce beau pays procure toujours, même aux plus raisonnables, une inévitable petite ivresse de début ; mais cette fumée se dissipe vite, confessa-t-il.

— L'avez-vous ressentie ? demanda-t-elle avec une curiosité souriante.

Le peintre jugea l'instant propice pour glisser une allusion sur sa situation pécuniaire.

— Certainement, répondit-il, car je ne suis pas un saint détaché des plaisirs de ce monde ! Mais j'ai été assez... mettons intelligent, pour comprendre bien vite que le genre de vie des heureux de la Riviera s'accommoderait très mal des ressources plutôt modestes que je pouvais lui sacrifier.

— Vous avez été sage, reprit la jeune fille très sérieusement. Ce genre de vie dont vous parlez, spécial à nos villes de plaisir, n'est pas normal. On ne peut y goûter qu'en passant.

Mais, comme elle paraissait trouver la sagesse de Marc parfaitement naturelle, celui-ci retint une légère grimace. Au fond, il n'était pas très sûr de ne jamais regretter, surtout à certaines heures, cette ambiance grisante des grandes cités cosmopolites du littoral...

Le soir du même jour, Mrs. Cayre, une forte jeune femme blonde, vive et gaie, ramena enfin Marie-Thérèse.

La comtesse accueillit très aimablement les arrivantes, mais éprouva peu après une violente stupeur en constatant que Marie-Thérèse avait fait couper ses cheveux.

Son indignation amusa autant la jeune fille que l'air sérieux de Romée lui fut désagréable.

La vieille dame gronda avec majesté ; mais, enfin, on ne pouvait revenir sur ce qui était fait. D'ailleurs, Marie-Thérèse échappa bientôt aux remontrances et monta à la chambre des Saintes-Maries, où sa cousine vint la rejoindre.

Rithé semblait excédée et boudeuse en se laissant

tomber sur le petit divan. Où était passée sa joyeuse pétulance sans arrière-pensée des premiers jours?

A une simple question de Romée, elle éclata.

Mrs. Cayre était une égoïste! Sans doute, elle l'avait emmenée à des thés selects, à des goûters délicats où Marie-Thérèse, éperdue et grisée, avait coudoyé le Tout-Nice élégant. Il y avait même eu dans le programme une représentation théâtrale au Casino de la Jetée. Mais il y avait eu surtout d'innombrables achats dans les magasins les plus luxueux. Mrs. Cayre avait renouvelé ses fourrures, s'était encombrée d'inutilités, jetant délibérément les bank-notes avec une insouciance de femme riche qui sait que la source n'est pas près d'en être tarie.

— Il n'y a que de l'injustice au monde! conclut enfin la jeune fille, à bout de souffle. Mon Dieu, comme je déteste la médiocrité!

Romée de Bramafan caressa doucement la brune tête dépouillée.

— Ma pauvre Rithé, moi je suis surtout bien peinée de te voir dans ces dispositions. Je ne retrouve plus ma franche petite cousine à l'esprit si alerte, si intelligemment délié!

— Oh! Romée, pas de sermon, je t'en supplie! s'écria Marie-Thérèse en mettant les deux mains sur ses oreilles. Si je puis prendre la revanche de mon existence insipide, je ne laisserai pas échapper l'occasion, sois-en certaine. Je ne suis pas une vieille fille, moi!...

M^{lle} de Bramafan n'insista pas davantage. Elle sentait que sa cousine s'étourdissait de paroles dont elle n'appréciait pas le sens. Mieux valait la laisser à ses réflexions et même à ses révoltes qui se calmeraient faute d'aliment.

XII

Le baron de Malvan paraissait rarement aux réceptions de la comtesse de Carros, mais il n'en devenait pas moins, lui aussi, un des familiers de l'hôtel, rejoignant volontiers le comte et ses intimes dans la bibliothèque, écoutant plus qu'il ne discutait lui-même et, sans abandonner son air impassible, observant Marc Boisrenaud avec une attention aiguisée, lorsque ce dernier était présent.

Les domestiques avaient vite appris à reconnaître le pas de son cheval qui s'arrêtait de lui-même vers la grille à pilastres. Et, séduit par l'air ferme, sérieux, quoique d'une affabilité de grand seigneur du visiteur, Mizoulet répétait à qui voulait l'entendre :

— Un fier homme, qui conte jamais de « galéjades » aux jeunesses, comme le fait M. Paul !

Ainsi qu'il l'avait annoncé le premier jour, le baron de Malvan se présentait en ami. Jamais un mot sur ses véritables intentions ne sortait de ses lèvres. Si la comtesse de Carros en éprouvait une certaine perplexité, Romée, elle, se rassurait en sa présence et l'accueillait de son délicieux sourire, plus épanoui maintenant sur ses lèvres fières.

Pourtant, sans que personne parût le soupçonner autour d'elle, la santé de la jeune fille laissait un peu à désirer.

La présence des Anglais à la *villa des Cigales*, celle de Paul de Gattières à son castelet, entraînaient les habitants de l'hôtel de Carros dans un tourbillon de pique-niques, d'excursions lointaines, de thés dansants en petit comité, auxquels il n'était pas toujours facile de se soustraire.

Pour compenser les heures perdues, Romée de Bramafan apportait une double activité à ses occu-

pations matinales et, très souvent, veillait jusqu'à une heure avancée de la nuit pour copier quelques pages d'histoire à son grand-père.

Un jour, en remontant de la bastide à dix heures du matin, après avoir aidé à l'expédition d'un chargement de citrons que Vêran venait de conduire à la gare avec l'aide de *Babylas*, un solide petit âne de montagne, un vertige subit saisit la jeune fille lorsqu'elle arriva sur la terrasse. Peut-être le malaise fut-il simplement le résultat d'un passage trop brusque du jardin ensoleillé à l'ombre fraîche qui régnait sous les grenadiers? Pourtant, Romée dut se laisser tomber dans un fauteuil d'osier, en appuyant son front contre un tronc rugueux.

— Êtes-vous souffrante, Mademoiselle? Dois-je appeler une servante?

Surprise, Romée releva brusquement la tête. Le baron de Malvan était devant elle, l'examinant de son œil gris inquisiteur, adouci aujourd'hui par une expression de grave bonté et d'inquiétude.

— Non, merci, répondit-elle faiblement. Ma petite défaillance est déjà passée.

Il resta une seconde silencieux, puis reprit d'un ton décidé :

— Vous vous surmenez beaucoup trop!

Elle rougit légèrement et ses longs cils voilèrent une secrète mortification. Cette intrusion dans sa vie privée la blessait; son orgueil, toujours frémissant, avait voulu s'illusionner, se bercer de l'idée que la situation qui lui était faite ne transpirait pas au dehors. Et le baron de Malvan, de venue si récente, la connaissait déjà!...

— Les circonstances m'y obligent, répondit-elle froidement.

Mais la riposte arriva très prompte, amenant une expression éperdue dans les yeux de la jeune fille :

— Non, ce n'est pas obligatoire; il existe un autre moyen de faire face aux événements.

— Un moyen..., répéta-t-elle machinalement, une

rougeur ardente couvrant maintenant ses beaux traits.

— Oui, reprit-il, catégorique, il faudrait liquider ce fardeau trop lourd pour une femme et auquel rien ne l'avait préparée. Il faut mettre les propriétés en vente.

— Vendre ? s'écria-t-elle avec stupeur.

C'était si peu les paroles qu'elle avait redouté d'entendre qu'elle fixait sur son interlocuteur des yeux effarés qui le firent sourire.

— Oui, vendre, répéta-t-il plus doucement. Naturellement, je ne parle pas de l'hôtel, ni du jardin...

— Mais mes grands-parents ne voudraient pas ! protesta-t-elle avec une sorte d'indignation, en secouant enfin sa torpeur. Et moi je ne pourrais : ces propriétés ont toujours appartenu à notre famille...

— Oui, reprit-il lentement, une songeuse mélancolie embrumant soudain ses regards. Pourtant, si votre destinée vous appelle ailleurs, il faudra abandonner tout cela et régler ces questions pour le bien-être des vôtres. Rappelez-vous alors que je suis votre meilleur ami et que je m'estimerai très heureux si je puis vous éviter tous soucis de ce côté-là.

Romée était de nouveau seule, abasourdie, se demandant si elle n'avait pas rêvé le passage du baron de Malvan sur la terrasse ?

Mais non : de nouveau elle entendit sa voix dans la bibliothèque, où le comte de Carros était venu le rejoindre.

Son malaise étant évanoui, elle regagna le jardin d'un air absorbé, éprouvant le besoin de réfléchir en paix sous les arbres.

Ainsi, Amaury de Malvan envisageait qu'elle pût aller vers un autre, ne réclamant auprès d'elle qu'un rôle d'ami, de protecteur dévoué ? Elle avait senti la sincérité désintéressée que contenait cette offre et deviné l'intime déception de cet homme

fier et grave, qu'il s'appliquait pourtant à dissimuler jalousement.

Un sentiment de gratitude s'éveilla dans le cœur de Romée en même temps que se précisait une réalité pénible.

C'est vrai qu'il faudrait quitter tout cela. Ses yeux se portèrent avec une secrète angoisse vers le paysage vaporeux où la clarté se fondait dans de l'or fluide, sur tout ce cadre familial où elle régnait sans conteste.

Pour la première fois, Romée de Bramafan songeait à se demander si vraiment elle avait raison de se trouver tant à plaindre dans sa tranquille existence?

Mais le souvenir des paroles qu'elle venait d'entendre s'effaçait peu à peu; une émotion à la fois tumultueuse et recueillie gonflait son cœur, amenait de brillantes couleurs sur son visage laiteux.

Dans la paix très douce du grand jardin ombreux, Romée s'avouait, avec un mélange de terreur et de ravissement, qu'elle abandonnerait sans regret tout son passé si Marc Boisrenaud le lui demandait.

XIII

Le mécontentement boudeur de Marie-Thérèse n'avait pas duré et elle fréquentait assidûment la *villa des Cigales*, où Romée l'accompagnait pour veiller discrètement sur la jeune émancipée, car Paul de Gattières se faisait volontiers son plus féal serviteur, tandis que sir Percival Murray, à sa manière flegmatique, était aussi un de ses fervents admirateurs.

En cet après-midi un peu accablant où les jeunes filles se présentèrent à la villa, plusieurs personnes occupaient le groupe de fauteuils rustiques dissé-

minés sur une pelouse de gazon un peu roussi, où quelques gros figuiers maintenaient une ombre légère, mais suffisamment agréable.

Mrs. Cayre se souleva dolement, affirmant que l'on respirait ici un air embrasé et qu'il devait faire meilleur à Nice, le long de la baie des Anges ou dans le jardin du Prince-Albert ; mais sa fille protesta avec vivacité.

Mabel Cayre reprenait un peu de vigueur. La montagne, qui aux heures les plus chaudes sentait bon maintenant la résine, la lavande et le thym, semblait lui infuser un sang plus vif, ainsi qu'une humeur plus jeune et plus gaie.

— Oncle Percy, s'écria-t-elle en secouant son voisin qui somnolait sur le *Times* étalé devant lui, votre conduite est indigne d'un gentleman ! N'apercevez-vous pas les jeunes ladies qui daignent braver la chaleur pour venir jusqu'à vous ?

— *Aoh! yes, yes*, je vois ! sursauta sir Percival Murray, un peu effaré.

Après avoir présenté ses excuses, il regarda Marie-Thérèse Montubert qui échangeait un geste familier de la main avec Paul de Gattières.

— Jeune miss Rithé, prononça-t-il d'un ton pénétré qui amena un sourire sur toutes les lèvres, quand je pense à vous, il y a toujours du soleil dans mon cœur !

Marie-Thérèse prit un air moqueur, bien qu'elle fit secrètement ses délices de ce marivaudage et de ces attentions qui mettaient en vedette sa joliesse élégante et lui donnaient, pensait-elle, une place importante dans le petit groupe.

— Oui, mais vous ne pensez pas toujours à moi, riposta-t-elle ; vous préférez arpenter les routes, cheminer, escalader, que sais-je ! Au fond, sir Percival, vous avez l'âme d'un globe-trotter !

— *Yes, yes!* approuva l'Anglais sans sourciller ; le matin, j'aimais beaucoup avoir des kilomètres devant les jambes...

— Et quelles jambes! murmura Paul de Gatières.

— Mais le soir, continuait sir Percival Murray, avec un regard béat, j'aimais encore mieux presser les mains à vous, miss Rithé!

Il y eut un rire général.

— Parfait, rétorqua Paul : un temps pour chaque chose. Lorsque trop de kilomètres abattus vous ont cloué dans un fauteuil...

— Alors, j'aimais me désaltérer les yeux, comme vous dites, vous, les Français, interrompit l'Anglais avec sa placidité habituelle.

La gaieté provoquée par cette déclaration était à peine apaisée que la barrière du jardin s'ouvrit encore, avec une longue sonnerie vibrante.

— Des visiteurs! s'écria Mrs. Cayre, complètement ranimée. Mabel *darling*, vous ferez apporter des rafraichissements, j'aperçois *Father* Anthelme qui a fait une longue route et doit avoir bien chaud.

— Le Père Anthelme n'est pas seul, ajouta Marie-Thérèse, qui regardait à travers les dentelures des arbres; je vois M. Boisrenaud et... oui, c'est bien lui : Romée, voici le baron de Malvan; quelle constance de sa part depuis quelques jours!

M^{lle} de Bramafan eut un petit sursaut qui la fit reculer involontairement son siège, comme si elle avait l'intention de se dérober.

Le rapprochement des deux hommes, après les paroles significatives du baron de Malvan, lui procurait un embarras qu'elle dissimulait à grand-peine.

— Nous attendions ces messieurs, dit à ce moment la voix tranquille de Mabel.

Mais l'émotion de Romée persista et une petite flamme colorait encore son visage lorsque les visiteurs apparurent sur la pelouse.

Le baron Amaury de Malvan possédait son calme accoutumé; mais les gestes, le sourire, les paroles

du peintre trahissaient une visible nervosité qui fut aussitôt remarquée.

Il fallut les explications pleines de bonhomie de l'abbé Anthelme pour ramener une paisible détente dans le petit cercle.

Le prêtre expliquait en souriant qu'il était parti du séminaire avec des projets de mendicité. Une aile du vieux bâtiment menaçant ruine, il avait pensé intéresser ses amis à son malheureux sort.

— *Aoh! yes!* tout à fait bonne, cette idée, *Father!* s'exclama sir Percival qui, sur un geste discret de sa sœur, se levait, quand l'abbé Anthelme interrompit son mouvement par un merci chaleureux.

— Non, Sir, mille grâces, mais je dois avouer que le baron de Malvan a déjà mis très généreusement la main à son gousset!

— C'est tout naturel, interrompit celui-ci d'un geste léger. Bien que ce pays, ce village surtout, où je suis pourtant né, me soient devenus étrangers, tout ce qui touche à mon nom me tient fortement au cœur.

Et ses yeux gris, au regard indéfinissable, se détournèrent de M^{lle} de Bramafan vers laquelle s'avancait Marc Boisrenaud.

— Entendu, mon cher ami; c'est donc le Grand Maître qui se chargera de régler notre dette. Mais — voyez combien je suis égoïste! — je regrette de ne pas vous avoir rencontré à la sortie du village, ce qui m'eût épargné une longue course.

— Mais nous eût ravi le plaisir de vous voir, constata gracieusement Mrs. Cayre. Percival vous reconduira en auto, Monsieur l'abbé. Ah! ces routes blanches donnent tellement la chaleur!... Apportez-vous les sirops glacés, *darling?*

Un vieux domestique et une jeune *maid* apparurent aussitôt, disposant un lunch élégant sur une petite galerie qui surplombait le jardin et où montait un peu d'air frais venant de la Lubiane dont

on entendait le clapotis jaseur sur son lit de roches.

— Dans un mois le pays sera impossible, remarqua Paul de Gattières. Les grosses chaleurs vont arriver, et vous aurez la visite d'insupportables moustiques, miss Mabel!

— Oh! nous serons parties à ce moment, assura Mrs. Cayre.

Mabel eut un air chagrin.

— Je ne crains pas les moustiques, dit-elle. Chez nous, dans le Yorkshire, ils sont assez nombreux.

— Et pourquoi dénigrer ton pays, Paul? remarqua ironiquement l'abbé Anthelme. Tu le supportais jadis, et ton épiderme ne s'en trouvait pas plus mal!

— C'est vrai, avoua le clubman, dont le caractère indolent repoussait toute discussion. Mais, Monsieur l'abbé, je n'ai point à vous rappeler que l'habitude est une seconde nature... D'ailleurs, je ne me vois plus bien vissé à perpétuité sur mon roc, admirant nos routes sinueuses dont les détours capricieux plongent mon ami Boisrenaud dans un véritable abîme de pensées philosophiques, autant qu'il m'en souvient!

— Oh! oh! ceci serait peut-être intéressant à connaître.

— Faites-nous partager le fruit de vos réflexions, monsieur Boisrenaud.

Le peintre, qui recevait une tasse de thé des mains de miss Mabel, se contenta de sourire; mais Paul de Gattières renseigna l'auditoire avec une verve railleuse.

— Très subtilement raisonné, laissa tomber le baron d'une voix incisive.

Et son regard pesa sur le peintre qui, soulevant imperceptiblement les épaules, protestait, railleur et énervé :

— Bah! Gattières accorde beaucoup trop d'importance aux impressions d'un instant.



— Mais non, mais non, renchérit l'abbé Anthelme avec énergie : les tournants dangereux existent réellement. Pourtant, combien y a-t-il de personnes qui pensent à eux ?

— En tout cas, pas une parmi nous, riposta légèrement le clubman. N'est-ce pas, mademoiselle Marie-Thérèse ?

La jeune fille sourit du bout des lèvres ; cette conversation ne l'intéressait aucunement. Mais Romée de Bramafan parut un peu frappée par la parabole et écouta avec une secrète anxiété la réponse de l'abbé Anthelme, interrogé par Mabel Cayre.

— Oh ! Monsieur l'abbé, pourriez-vous indiquer à nous les tournants, pour les éviter ?

Les regards du prêtre se posèrent longuement sur chaque membre du petit groupe et son accent se teinta d'un peu de mélancolie.

— Hélas ! ma chère enfant — car pour moi vous êtes tous des enfants, — c'est avec les yeux du cœur, c'est avec toute la clairvoyance de votre esprit qu'il vous appartient de les distinguer. Tôt ou tard, chacun de nous en rencontre un, mais il n'est jamais le même pour tous. Pourtant, Dieu ne refuse jamais de nous prendre par la main pour nous aider à franchir l'obstacle, si nous l'en prions humblement.

Un peu de gravité se répandit sur tous les visages.

Dans les yeux de la jeune Anglaise restait une songerie inquiète.

Peu après, Marie-Thérèse alla s'accouder sur la balustrade, et lorsque sir Murray et Paul de Gattières l'eurent rejointe, on entendit son rire trop aigu.

Romée de Bramafan fronça légèrement ses fins sourcils. Cette indépendante Rithé l'inquiétait décidément beaucoup. Ce séjour dans un climat plus doux, dont s'accommodait merveilleusement sa

santé, n'aurait-il pas une influence néfaste sur son âme?

M^{lle} de Bramafan soupira avec un peu de lassitude.

En cet instant, Marc Boisrenaud se rapprocha d'elle; depuis quelques instants le peintre restait silencieux, et une décision soudaine se lut sur son visage lorsqu'il demanda d'une voix assourdie :

— Et vous, Mademoiselle, envisageriez-vous la possibilité de quitter votre beau pays de lumière?

Malgré le ton très naturel dont la question lui était posée, le cœur de la jeune fille cessa presque de battre, sous la poussée d'émotion trop vive et craintive qui l'envahissait. Un instant, elle ferma les yeux, éblouie devant la vision radieuse qui se levait, cette fois elle n'en doutait plus. Marc Boisrenaud l'observait avec une expression nouvelle, très douce, sur son visage un peu plus pâle que d'habitude.

— Ma montagne m'est bien chère, répondit-elle d'une voix dont elle ne put maîtriser le tremblement, mais en redressant la tête d'un geste très fier d'instinctive dignité... Pourtant, si les circonstances l'exigeaient, peut-être la pourrais-je quitter...

Une seconde, leurs regards se rencontrèrent. Marc Boisrenaud ouvrait la bouche pour prononcer des paroles qui ne se peuvent reprendre, lorsque sir Percival Murray l'interpella.

L'Anglais allait reconduire l'abbé Anthelme au Malvan et proposait à Boisrenaud de les accompagner. Paul de Gattières s'abstenant, le peintre, par déférence envers le prêtre, n'osa refuser et se leva avec un peu de regret, éprouvant l'impression bizarre de se séparer pour toujours de M^{lle} de Bramafan.

Pourtant, il essaya de chasser cette pensée et, sans plus hésiter, suivit ses compagnons.

Alors, à son tour, le baron de Malvan, qui avait également décliné l'invitation, s'approcha de Romée

pour prendre congé et remarqua son air désespéré.

Il resta quelques instants debout devant elle, la chargeant de ses hommages respectueux pour la comtesse de Carros; puis, soudain, baissant un peu la voix, il ajouta d'un ton de bonté fière et grave :

— Les tournants ne sont pas tous dangereux; il faut savoir les adapter avec nos luttes secrètes pour y trouver la paix de l'âme et celle du cœur.

Romée rougit légèrement, car les paroles d'Amaury de Malvan répondaient à ses pensées. Celui-ci, s'inclinant courtoisement dans un profond salut, la laissa seule.

Peu après, Marie-Thérèse revint vers sa cousine avec une expression d'ennui sur son joli visage.

— Complètement délaissée, toi aussi, Romée! s'écria-t-elle, un peu agressive. Que sont devenus tes admirateurs?

— Tu sais bien que ces insinuations me déplaisent, répondit très sérieusement M^{lle} de Bramafan. Que t'arrive-t-il, Rithé?

Hélas! une jalousie nouvelle tenaillait Marie-Thérèse. Paul de Gattières allait montrer à Mabel Cayre, sur un espace propice derrière la villa, les principes élémentaires du jeu de golf.

— C'est elle qui lui a demandé, tu comprends? annonça la jeune fille d'un air pointu; naturellement, ton cousin est trop bien élevé pour refuser.

— Sans doute, acquiesça Romée, et cette pauvre Mabel, si délicate, n'a jamais bien pu se distraire jusqu'à présent.

— Oh! toi, tu cherches toujours des circonstances atténuantes!

Romée de Bramafan sourit avec indulgence.

— Je voudrais surtout pouvoir rendre ma petite Rithé joyeuse et contente.

Les longs cils frisés de Marie-Thérèse battirent légèrement sur ses yeux gris.

— Je crains que ce ne soit très difficile, avoua-t-elle avec un découragement soudain.

XIV

Sur la route du Malvan, l'auto de sir Percival Murray, filant bon train, croisa soudain un rustique équipage qui, tranquillement, montait la côte du pas le plus pacifique.

Des saluts furent échangés, et l'abbé Anthelme remarqua incidemment :

— Je me demande si la baronne de Castellars est allée jusqu'à Nice chercher son neveu dans cette antique calèche? Ah! sir Percival, c'est pour nos longues courses de la montagne à la ville qu'une voiture comme la vôtre est appréciable!

— *Yes, yes*, approuva l'Anglais.

Marc Boisrenaud, en entendant ces paroles, n'avait pu retenir un violent sursaut.

— Un neveu de la baronne de Castellars? répétait-il après un instant employé inutilement à maîtriser sa stupeur. Mais elle-même me disait, je crois, qu'elle n'avait aucun parent!

— Oui, ma vieille amie en était absolument persuadée; puis, un jour, elle vit soudainement ce nom de Castellars dans la colonne de renseignements pour permutation d'officiers, sur un journal de la région. Très émue, elle chargea immédiatement son notaire de recueillir secrètement toutes les preuves pouvant lui permettre de reconnaître un parent de son mari dans ce Castellars surgi si subitement.

— Et ces preuves? interrogea le peintre d'une voix étranglée.

— Oh! tout à fait concluantes. Ce Castellars, très sympathique et très intelligent garçon, paraît-il, est le fils d'un cousin de feu le baron; cousin très éloigné, mais d'une branche absolument directe. Si je vous ai parlé de neveu, c'est qu'en Provence,

comme en Bretagne, la parenté se prolonge jusqu'à des limites impossibles. Quoi qu'il en soit, le jeune homme, qui s'appêtait à permuter pour l'Algérie, renonce maintenant à son projet afin de rester dans le voisinage de sa tante.

— Et à proximité de l'héritage ! lança Boisrenaud d'une voix sifflante.

— Chut ! chut ! Ne chargeons pas autrui des sentiments que nous refuserions peut-être pour nous, observa finement le prêtre. Puis, à quoi bon faire toujours intervenir la question d'intérêt ? L'argent gâte tout ce qu'il effleure, ajouta-t-il, plus grave.

Et, ne voulant pas apercevoir le sourire sceptique de son interlocuteur, l'abbé Anthelme conclut :

— D'ailleurs, en bonne justice, ce jeune homme étant l'héritier légal de la baronne de Castellars, sa venue ne peut désappointer personne.

Un flot de sang envahit brusquement le visage du peintre.

Ah ! si, elle venait d'infliger un terrible désappointement, l'originale vieille dame qu'il invectivait en son for intérieur en la nommant « vieille fée moustachue » !...

Sans elle, sans sa promesse, il se fût efforcé de lutter contre l'attrait que lui inspirait M^{lle} de Bramafan, s'avouait-il égoïstement, au fond de son être complexe tiraillé par l'impulsion de son cœur, sa nature d'honnête homme et sa crainte lâche devant la perspective de mille soucis inévitables, d'une vie assombrie par de mesquins calculs et la privation de la plupart de ses fantaisies.

Epouser une femme pauvre, lui, l'ondoyant et pourtant si pratique Boisrenaud !

Il avait toujours repoussé cette idée comme un écueil, et, néanmoins, les circonstances prenaient un malin plaisir, eût-on dit, à se jouer de ses résolutions...

Maintenant, il était trop tard, bien trop tard. Les paroles qu'il n'avait pu prononcer une heure aupa-

ravant, M^{lle} de Bramafan les avait lues dans son regard, et le silence ému qui s'était glissé entre eux avait eu la valeur d'une promesse.

Le sort en était jeté : il épouserait Romée de Bramafan, entendrait vanter sans sourciller son propre désintéressement, son esprit chevaleresque et peut-être sa chance ! Un plébécien comme lui, s'allier à une des plus nobles familles de Provence !...

Le peintre, maintenant silencieux, fixait devant lui un regard durci. L'abbé Anthelme et sir Murray s'entretenaient par brèves réflexions jetées au hasard de la course, tous les deux un peu intrigués de l'attitude singulière de leur compagnon et, naturellement, très loin d'en soupçonner la cause véritable.

Lorsque le prêtre fut arrivé à destination, il remercia chaleureusement les deux hommes et, voilant une observation sous une gaieté amicale, il s'adressa plus spécialement à Marc Boisrenaud dont le regard se détournait légèrement :

— Merci de m'avoir conduit ici, Messieurs, et Dieu vous le rende !... Que, par la bonne route, Il vous conduise au vrai port !

Marc eut une rapide contraction de sourcils, mais ne releva pas l'allusion. Ah ! ce port de sûreté, envisagé par l'âme limpide et simple du vieux prêtre, avec quel empressement il eût voulu pouvoir le fuir, lui, et retrouver tout l'attrait de l'incertain !

De retour à Venise, il quitta sir Murray avec une sorte de hâte, bien que celui-ci insistât beaucoup pour le retenir, et regagna son hôtel, où il trouva le courrier du soir.

Tout de suite, dans un coin du salon, désert à cette heure, la première, il ouvrit une lettre de sa mère, qui écrivait très souvent.

M^{me} Boisrenaud se plaignait affectueusement de voir son fils prolonger son absence.

Enfin, continuait-elle, je ne veux que ton bien et, puisque tu me dis que ta santé et ton travail se trouvent également satisfaits de cette saison prolongée, je n'ai qu'à me réjouir aussi. Mais tu me manques beaucoup, et ma petite amie Madeleine n'ose plus s'informer de la date de ton retour.

Il est arrivé quelque chose de très heureux à cette dernière : un vieux cousin vient de lui léguer trois cent mille francs ; avec la moitié de cette somme qu'elle avait déjà comme dot, ma jeune amie devient un beau parti... Pourtant, elle refuse toutes les propositions qui, jusque-là, lui ont été faites...

Mais j'oublie, mon cher Marc, que les petites saintes de vitrail ne t'intéressent plus. Le rêve des vieilles mamans, tout comme celui des jeunes cœurs aimants, ne se réalise pas toujours... Mon cher enfant, excuse-moi de te dire cela, mais parfois j'ai peur... Pourvu que tu n'aies pas rencontré une jolie « diablesse » sur ta route ! Je sais combien ces ensorceleuses peuvent être redoutables...

Malgré toutes ses préoccupations, le peintre ne put retenir un sourire furtif à la dernière boutade de sa mère, mais son front s'assombrit de nouveau immédiatement.

Oui, Romée avait été une ensorceleuse, toute de noblesse et de fière réserve. Pourquoi n'avait-il pas avoué catégoriquement la vérité à sa mère, dès qu'il l'avait vue élaborer un autre projet qui lui causait, à lui, d'après les dernières nouvelles annoncées, un secret désappointement dont il avait honte ?

Certes, M^{me} Boisrenaud n'eût pu se défendre d'une profonde déception, car, d'une vie laborieuse, quelquefois très dure, elle avait conservé une certaine âpreté au gain ; Marc connaissait aussi sa probité scrupuleuse, qui avait horreur des faux-fuyants, qu'il s'agisse d'affaires ou de sentiments.

Elle lui eût conseillé d'agir sans retard et de mépriser les calculs, si son cœur était véritablement engagé.

— La pauvre maman ne sait pas combien il est difficile de tout concilier, murmura-t-il involontai-

rement, dans un besoin d'absoudre sa faiblesse.

Son front se contracta de nouveau, et, sombre, désespéré, il remonta chez lui.

.

Un coup vif, frappé à la porte de sa chambre, interrompit le peintre, le lendemain matin, au moment où il terminait ses premières ablutions.

— Quel est l'animal...? maugréa-t-il.

Mais la porte s'ouvrit aussitôt, pendant que se faisait entendre la voix de Paul de Gattières.

— C'est moi; saluez l'animal! répondit celui-ci, sans se formaliser.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Je pense qu'il m'est permis de m'étonner d'une visite aussi matinale! constata Boisrenaud, qui paraissait excessivement nerveux.

— Certes, et je suis peut-être plus surpris que vous de me voir ici, avoua le clubman, avec un léger embarras. Je puis fumer, n'est-ce pas? Cela me donnera du courage pour ce que j'ai à vous dire... D'abord, qu'alliez-vous faire aujourd'hui, avant toute chose?

Une teinte foncée envahit le visage de l'artiste qui lança à son visiteur un regard sans tendresse.

— J'ai horreur des projets formés en avance, vous le savez bien, répondit-il un peu sèchement.

Puis, agacé de sentir sur lui l'œil du clubman, rempli de réticences, il se ravisa et conclut brusquement :

— Eh bien! oui : j'avais l'intention d'aller demander votre cousine en mariage! Vous êtes renseigné, n'est-ce pas?

Paul de Gattières abandonna soudain son cigare et prit un air ennuyé.

— Voilà la gaffe! s'écria-t-il vivement. Mon pauvre vieux, je m'en doutais, et c'est pourquoi je romps ce matin avec mon fidèle principe de ne jamais me mêler des affaires du voisin.

Le regard de Boisrenaud devint très sombre.

— Vous m'obligeriez en vous expliquant d'une façon plus catégorique, reprit-il d'une voix calme, bien qu'on le sentît crispé à l'extrême.

— Eh ! mon cher, je suis ici pour cela, et fameusement embêté, je vous assure ! Dès les premiers jours, je me suis bien aperçu que ma cousine Romée ne vous était pas indifférente... L'aimez-vous réellement ? Je l'ignore ; mais vous l'avez courtisée et, d'honneur, vous vous trouvez engagé.

— Gattières, je ne permettrai pas...

— Pourriez-vous me jurer, mais, là, avec sincérité, que vous n'hésitez pas quelque peu entre votre entraînement actuel et votre appétit d'indépendance ? interrompit le clubman d'un air sceptique.

Une nouvelle rougeur empourpra le front de l'artiste sous les paroles de son compagnon qui, pourtant, n'avait pas pénétré ses plus intimes pensées.

— Vous êtes odieux, Paul, murmura-t-il d'une voix altérée. J'éprouve pour M^{lle} de Bramafan autant d'attachement que de respect. La seule chose qui me faisait hésiter, je l'avoue, c'est mon manque de fortune. Par vous, je sais aussi que votre cousine n'est pas riche...

— Pas riche, mon pauvre ami ! s'exclama Paul, très agité. Hélas ! il faut bien dire que le mal est encore plus grand que je ne pensais, puisque je viens d'apprendre, incidemment, que toutes les propriétés sont hypothéquées !

Quelques gouttes de sueur perlèrent au front de Marc Boisrenaud.

— Hypothéquées ! répéta-t-il machinalement, dans une stupeur incrédule, les paroles de son compagnon lui paraissant vides de sens.

Mais il eut soudain un sursaut de dignité hautaine.

— Alors, nous devons envisager certaines pri-

ventions, si ma demande est acceptée, continua-t-il presque durement.

Paul de Gattières le considérait avec une sorte d'admiration effrayée.

— Vous valez mieux que moi, Marc, avoua-t-il, sincère; mais je me demande si vous n'allez pas commettre une sottise, et Romée également?

— Je ne connais pas les sentiments de M^{lle} de Bramafan.

— Heu! heu! mon vieux Marc, cette question est trop délicate pour la discuter... Tout ce que je sais, c'est que mon oncle et ma tante ont pour ma cousine d'autres projets.

— Le baron de Malvan, n'est-ce pas? laissa échapper Marc, repris par sa jalousie. Naturellement, je ne pourrais lutter avec un de ces princes de la finance dont parlait la baronne de Castellars, continua-t-il dans un regain d'amertume et de rancune en prononçant les deux noms.

— Il est certain que lui en a, de la « bonne galette »! renchérit le clubman, admiratif.

— Enfin, où voulez-vous en venir, Paul? questionna l'artiste d'un ton cassant.

— Le sais-je moi-même? Je voulais vous mettre au courant des faits, tout simplement, parce que c'est par moi que vous avez connu Romée, et qu'entre les deux demandes celle-ci choisira la vôtre; mais sera-ce pour le mieux de tous? Romée est aussi inexpérimentée que ses grands-parents en matière d'argent, mais elle n'en est pas moins habituée à l'existence large, sans faste mais sans parcimonie, que l'on peut avoir à la campagne. Réfléchissez avant de la transplanter, mon cher.

Accoudé à la cheminée et maintenant très pâle, Marc Boisrenaud réfléchissait, en effet, humilié de prêter une oreille trop avide au raisonnement captieux de son compagnon, qui s'accordait trop bien, hélas! avec ses désirs.

Ce dernier continuait, léger, cynique et sincère :

— Oui, réfléchissez au danger d'entreprendre la vie à deux devant les exigences de l'heure actuelle. J'estime qu'il faut pour cela ou suffisamment d'argent, ou suffisamment d'amour...

— De sorte que, selon vous, Paul, jeta l'artiste, les dents serrées, je dois, pour le bonheur de M^{lle} de Bramafan, abandonner toute prétention sur elle?

Le clubman se récria :

— Mais non, mais non, je ne prétends rien. Encore une fois, à vous de juger si vous pouvez compenser ce que vous lui ferez perdre. A vous aussi de réfléchir si certains soucis matériels n'amoindriront pas votre talent, si vous ne regretterez jamais rien...

— Une pareille lâcheté..., murmura Marc qui, déjà, ne se débattait plus que faiblement.

Paul de Gattières eut un geste insouciant, en se levant.

— Il ne faut rien exagérer; j'ai pour principe de ne jamais prendre les choses au tragique, et je m'en suis toujours bien trouvé. A votre place, je serais mon médecin. Je me mettrais en observation pendant quelques jours, pour connaître ce dont je suis capable, et il vous restera toujours la solution de partir. Je vous laisse. Ne m'en veuillez pas : c'était une fichue corvée!

Le peintre resta seul, étourdi, effondré, un spasme d'angoisse au cœur, le front baigné de sueur, mais ayant déjà pris une décision à son insu, tout au moins sans vouloir se l'avouer encore.

Jamais Romée de Bramafan ne lui avait été aussi chère qu'en ce moment où il envisageait de s'éloigner d'elle. Longtemps, il se débattit avec lui-même, entassant de misérables excuses, faisant taire quelques timides impulsions, toujours plus faibles à mesure que le combat se prolongeait.

En sortant de chez son ami, Paul de Gattières marchait soucieusement.

— L'homme est un bizarre animal qui se cherche toujours des histoires, monologuait-il avec humeur. Qu'avais-je besoin de présenter Boisrenaud aux Carros, ce qui me fait aujourd'hui remplir un vilain rôle ! J'ai l'air d'avoir desservi cette pauvre Romée, et pourtant je devais crier casse-cou à cet imprudent de Marc ! A quoi va-t-il se décider ? Je veux bien perdre mon nom si je me mêle encore des affaires des autres !...

« Après tout, qui sait si je n'ai pas travaillé au prestige de la famille ? Romée ne sera pas inconsolable... Et c'est un nabab, ce baron de Malvan !

« *All right !* dirait l'estimable... sir Percival, oublions les affaires ennuyeuses ! »

XV

Trois jours après, ayant employé ce temps à commencer froidement, méthodiquement, ses préparatifs de départ, Marc Boisrenaud débouchait de la pittoresque petite rue Sainte-Luce, lorsqu'il entendit prononcer son nom devant le magasin de la *Vieille Ligurienne*, qu'il allait dépasser.

Un flot de sang lui monta au visage en apercevant le comte de Carros et sa petite-fille.

— Nous ne vous avons pas vu depuis quelques jours, remarqua amicalement le vieillard. Étiez-vous absent ?

Pendant une seconde rapide, le peintre hésita. Avouerait-il brutalement la vérité, son prochain départ de Vence, afin de se sentir complètement libre de ce côté-là ? Mais, sous le regard limpide et souriant de Romée, ses yeux se détournèrent, et il parla vaguement de travail pressé à terminer.

— Venez donc voir ma dernière acquisition, proposa le comte, qui paraissait enchanté. Admirez ce

dont nos vieux artistes provençaux étaient capables.

Et il entraîna le jeune homme devant un curieux petit meuble dont les sculptures délicates saillaient sur le bois bruni.

— C'est une ancienne panetière à claire-voie, expliqua-t-il avec une joie d'enfant; elles sont presque introuvables, maintenant. Jadis, les bergers les emportaient avec eux sur la montagne, au moment de leur exode annuel sur les Alpilles. Celle-ci, par la richesse de ses sculptures, doit avoir appartenu à un pâtre-bay (maître berger), qui fut probablement, lui aussi, un amateur de belles choses artistiques.

— Et qui possédait surtout assez d'argent pour se les procurer, répondit froidement le peintre.

Les fins sourcils de Romée se rapprochèrent imperceptiblement à cette allusion malencontreuse; mais, tout à son sujet, le comte de Carros répondit avec une simplicité candide :

— Ah! très souvent cela ne va pas sans gros sacrifices! Les prix deviennent exorbitants...

Marc Boisrenaud retint un haussement d'épaules.

« Cet homme aurait pu faire un autre sort à sa petite-fille, pensa-t-il. Quel parfait égoïste! » conclut-il avec un grand sang-froid.

Et, écartant de ses pensées le souvenir de son propre égoïsme et des satisfactions personnelles qu'il n'avait pas le courage de sacrifier à son amour, il s'éloigna avec une sorte de hâte.

— M. Boisrenaud m'a paru très absorbé, aujourd'hui, remarqua le comte de Carros, en se retrouvant seul avec sa petite-fille.

— Oui; j'ai fait la même réflexion. Je crois que les artistes sont très capricieux, répondit-elle avec une secrète amertume.

Et ce fut avec un peu d'effort que la jeune fille soutint la conversation jusqu'à l'hôtel.

Sur la terrasse, Marie-Thérèse Montubert, en proie à une vive agitation, attendait sa cousine.

— Oh ! Romée, s'écria-t-elle, lorsque le comte se fut dirigé vers ses appartements, il arrive quelque chose de très désagréable ! J'ai reçu une lettre de maman : elle m'annonce la visite de mon cousin Pierre qui se trouve, paraît-il, à Nice pour affaires.

— Eh bien ! répondit M^{lle} de Bramafan, pourquoi cet air malheureux, Rithé ? Mes grands-parents seront très heureux de le recevoir. Et toi, n'es-tu pas contente de le voir ?

— Méfiez-vous, *Damigelle*, conseilla Marie Dévote, qui avait entendu : un cousin, c'est de la mauvaise graine ! Avant, ça fait autant de besogne que notre *mistraou* fait de bruit en soufflant dans l'*oulivadou* ; mais, après, faut voir si ça devient têtù !

— Après quoi ? demanda la jeune fille sans comprendre.

— *Té !* après le mariage, *péchaire !* Fallait voir Véran s'il gaulait bien les olives avant nos accor-dailles !

Et, riant aux éclats de sa malice, la vieille femme disparut dans le jardin.

Romée aussi n'avait pu s'empêcher de sourire, mais un pli dur barrait le front de Marie-Thérèse.

— Vraiment, s'écria-t-elle avec humeur, je ne comprends pas ce qui t'amuse, car la réflexion de Marie Dévote est parfaitement inepte !

M^{lle} de Bramafan regarda longuement sa cousine.

— Alors, pourquoi t'en offusquer ? demanda-t-elle doucement.

Marie-Thérèse garda quelques instants un front obstiné, puis avoua à contre-cœur :

— Parce que cette idée ridicule est déjà venue à maman ; mais, moi, je ne veux pas. Tu entends ? Je ne veux pas du tout ! Belle perspective d'épouser ce clerc de notaire !

— Comment, tu ne m'avais pas parlé de cela, Rithé ! s'écria Romée, intéressée, en essayant de

rencontrer le regard de l'ambitieuse. As-tu bien réfléchi? Et, pourtant, si le bonheur était dans cette union? S'il t'aime...

— Naturellement, je crois qu'il m'aime, interrompit la jeune fille, avec un demi-sourire de complaisance. Quant à être heureuse à ses côtés, je n'en sais rien... Mon frère me l'a fait prendre en grippe, ce pauvre Pierre, en me disant que je dois inévitablement finir dans le papier timbré.

— Dans le papier timbré? répéta M^{lle} de Bramafan en ouvrant de grands yeux surpris.

— Oui; tu comprends son raisonnement : papa était receveur d'enregistrement; grand-père avait possédé une étude d'avoué; mais, moi, j'ai horreur de tout cela. Et, encore une fois, je ne vois pas que cette chose soit risible, je t'assure.

— Oh! si, laisse-moi savourer cette raison tout à fait spéciale! Voyons, Rithé, ce n'est pas sérieux? Dis-moi plutôt que Pierre t'est indifférent, sans cela les taquineries de ton frère t'apparaîtraient bien secondaires, il me semble!

Cette fois, Marie-Thérèse haussa les épaules sans répondre et, le front rayé par un pli d'obstination, s'éloigna lentement.

Romée resta seule sur la terrasse redevenue silencieuse.

« Quel mauvais vent souffle sur nous depuis quelque temps! » songeait-elle, les yeux fixés au loin sur les pentes couvertes d'orangers en fleurs.

Comme Marc Boisrenaud paraissait soucieux et distant, aujourd'hui! Et pourtant, quelques jours auparavant, il avait prononcé des paroles qui ouvraient devant la jeune fille un horizon nouveau, des mots dont elle croyait sentir encore toute la douceur mystérieuse...

Peut-être les regrettait-il?

Une subite pâleur envahit le visage de la jeune fille; mais la fierté des Bramafan la fit se redresser avec une flamme un peu hautaine dans ses yeux

sombres, et elle s'en fut annoncer à la comtesse de Carros l'arrivée du cousin de Marie-Thérèse.

La comtesse accueillit la nouvelle d'un air bienveillant et interrogea sa petite-fille sur le compte de Pierre Montubert, que cette dernière avait déjà rencontré chez leur commune parente.

— Vous dites que votre tante Isabelle le verrait avec plaisir devenir son gendre? Tant mieux; cette petite Rithé m'a déçue, avec sa nature frivole; je l'aurais crue plus sérieuse.

— C'est une bonne petite, je vous assure, bonne-maman, protesta Romée, mais je crois qu'elle boude un peu son cœur, en ce moment. Je désirerais bien vivement voir son avenir sérieusement fixé.

La comtesse de Carros posa une main sur l'épaule de sa petite-fille et la regarda longuement. Une douceur inaccoutumée se lisait dans ses yeux perçants.

— Et le vôtre, y songez-vous, Romée? demanda-t-elle. Vous avez encore quelques belles années devant vous; prenez-les, mon enfant. Un cœur très noble m'a aidée à réfléchir, et si le bonheur se présente à vous, nous ne le repousserons pas... Les temps sont changés, les parents doivent le comprendre... Allez en paix, ma chère fille; vous avez été la joie de nos vieux ans et nous l'avons égoïstement accepté, mais Dieu vous récompensera.

Profondément troublée et émue jusqu'aux larmes par ces paroles de tendresse et d'humilité dont sa grand'mère n'était pas coutumière, Romée se pencha sur la main de la vieille dame et la baisa avec une douceur frémissante. Mais la vague inquiétude qui lui serrait un peu le cœur ne se dissipa pas.

La comtesse de Carros avait bien dit : « Si le bonheur vient à vous, Romée... »

Mais viendrait-il, ce mystérieux, cet insaisissable bonheur qu'elle avait cru voir un instant à portée de sa main, celui que tous maintenant envisageaient pour elle, même Amaury de Malvan?...

C'était de ce dernier qu'avait voulu parler la vieille dame en faisant allusion au cœur très noble qui lui avait aidé à comprendre le cœur de sa petite-fille; cet indéchiffrable baron de Malvan, si déconcertant dans son désintéressement hautain et silencieux.

Et sur l'âme endolorie de Romée, le souvenir de cette bonté protectrice passa comme un grand souffle apaisant.

*
**

Marie Dévote s'occupait activement, le lendemain matin, dans le jardin qui déjà s'emplissait de soleil et de parfums, lorsque ses yeux perçants découvrirent une haute silhouette masculine qui suivait la route de Saint-Jeannet, en hésitant un peu et jetant de fréquents regards interrogateurs sur les environs.

Curieuse et pressentant la qualité du promeneur, la vieille femme s'avança vivement jusqu'à la barrière simplement fermée par un loquet de bois.

L'inconnu, un grand jeune homme au regard sérieux et franc, arrivait en même temps.

Il considéra un instant Marie Dévote, dont le visage réjoui apparaissait à peine au fond de cet immense chapeau très plat, aux ailes bordées de velours noir, tombant jusqu'aux épaules, qu'affectionnent les vieilles Provençales.

— Suis-je encore loin de l'hôtel de Carros, Madame? demanda-t-il très poliment en saluant.

Le visage ridé de la vieille femme s'éclaira d'une expression satisfaite.

Allons, ses suppositions ne l'avaient pas trompée.

— *Té!* vous y êtes, bien sûr! renseigna-t-elle, accueillante.

« Entrez donc par le jardin, Monsieur le cousin; comme ça vous n'aurez qu'à traverser l'*oulivadou* pour être rendu chez nous, où on vous espère. »

Un peu décontenancé par cette apostrophe fami-

lière, l'inconnu eut d'abord une légère hésitation : puis un franc sourire glissa sur ses lèvres ornées d'une courte moustache brune.

De très bonne grâce il suivit son introductrice qui, après avoir refermé la barrière, avec un large sourire de bienvenue le précédait en trotinant vers l'hôtel, non sans se retourner vers le visiteur avec un regard admiratif, légèrement déconcertant pour ce dernier.

Mais il eut l'explication du mystérieux manège lorsque, introduit dans le petit salon de Romée, la voix de la vieille femme résonna dehors, à peine assourdie :

— Eh ! *Damigelle*, il est là. le cousin. *Bou Diou !* l'est bien bâti !

Ainsi, c'était la haute taille, d'ailleurs remarquable, du visiteur qui intriguait Marie Dévote ?

De nouveau, ses yeux s'éclairèrent, puis une grande émotion l'envahit en entendant une voix claire dont il reconnut les notes joyeuses.

— Comment, déjà arrivé, ce vieux Pierre ! Je suis tout de même bien contente de le revoir !

Et la porte du salon fut vivement poussée, comme sous la pression d'un ouragan, tandis que s'échangeaient de mutuelles exclamations heureuses.

Pourtant, lorsque Romée de Bramafan, prévenue à son tour, arriva quelques instants après, elle resta stupéfaite en voyant l'attitude des jeunes gens.

Très rouge, Marie-Thérèse avait son regard de défi des mauvais jours, et le visiteur la considérait en silence de ses yeux redevenus froids et sérieux.

Quoi ! déjà un malentendu ! Et certainement par la faute de Rithé...

Le jeune homme, quoique intimidé, s'inclina avec beaucoup d'aisance devant M^{lle} de Bramafan, s'excusant de son arrivée, mais n'ayant pu résister au désir de venir voir sa cousine, afin de rapporter de bonnes nouvelles à M^{me} Montubert.

— Je crois que ma tante sera satisfaite : nous lui

rendrons sa fille en très bon état, répondit Romée, essayant de plaisanter pour dissiper la contrainte des deux jeunes gens. Naturellement, nous vous gardons quelques jours?

Mais le jeune homme secoua la tête, exprimant le désir de repartir lorsqu'il aurait présenté ses respects à la comtesse de Carros.

Romée fut abasourdie par cette décision.

— Mais, Pierre — permettez-moi de vous appeler ainsi, — c'est impossible! Voyons, Marie-Thérèse, insiste donc auprès de ton cousin. Tu restes figée!

Les yeux de la jeune fille se détournèrent un peu.

— Pierre est libre, naturellement, de faire ce qui lui plaît, répondit-elle d'un ton froid. Au surplus, Romée, je crois qu'il m'a vue suffisamment; il paraît que mes cheveux coupés offusquent ses regards.

— Oh! Rithé! protesta le jeune homme avec une franchise un peu maladroite: j'ai simplement constaté que cette coiffure ne t'avantageait pas beaucoup.

Une teinte pourpre monta au visage de Marie-Thérèse.

— Vraiment, Monsieur le difficile? Je puis heureusement me passer de votre appréciation; d'autres, plus à même que vous de discuter sur cette question de mode et d'actualité, sont d'un avis tout à fait contraire là-dessus.

Les lèvres du grand garçon tremblèrent un peu.

— Je m'en doute, Rithé, et certainement je ferais tache-au milieu de tes nouvelles connaissances si intelligentes... Il vaut mieux que je parte.

M^{lle} de Bramafan eut un froncement de sourcils mécontent qui se termina par un fugitif sourire.

— Vous n'allez pas continuer à vous disputer comme des enfants, dit-elle avec autorité. Allons retrouver bon-papa dans la bibliothèque; nous verrons grand'mère un peu plus tard.

Et, ne voulant pas voir leur air indécis :

— Rithé ! tu n'es pas du tout accueillante, ajouta-t-elle. Et vous, Pierre, murmura-t-elle plus bas, en désignant la jeune fille qui les précédait, soyez indulgent. Je crois qu'en ce moment tous nos esprits sont un peu à l'envers...

Bien qu'il ne comprît pas le sens des dernières paroles, dites avec un sourire un peu forcé, Pierre Montubert eut pour Romée un regard reconnaissant.

— Oui, Rithé se laisse facilement influencer, et cette vie de désœuvrement et d'amusement, que nous ne pourrions toujours lui assurer, serait pernicieuse en se prolongeant trop. Aussi, qu'elle nous revienne bien vite, cette chère méchante, murmura-t-il avec ferveur. Je me sens assez de patiente tendresse pour la conquérir.

Romée regarda avec sympathie ce visage sérieux où le pli de bonté des lèvres s'alliait à la franchise résolue du regard très droit.

Evidemment, lui savait vouloir.

Un léger soupir lui vint aux lèvres. N'avait-elle pas accordé trop de qualités à Marc Boisrenaud ? Jamais elle n'avait vu cette expression énergique sur son visage spirituel et souriant.

La première atteinte du doute lui glaça soudain le cœur.

Malgré les sollicitations de la comtesse, qui intérieurement s'ébahissait de la belle prestance et de la courtoisie du visiteur, Pierre Montubert ne voulut pas rester plus d'un jour à l'hôtel de Carros, et son départ fut envisagé pour le lendemain matin.

Marie-Thérèse continuait à se maintenir vis-à-vis de lui sur une réserve glaciale qui parfois décontenançait le jeune homme ; mais un sourire confiant de Romée, qui tâchait de secouer sa propre mélancolie, ranimait son courage.

Toutefois, la patience et l'amour-propre du pauvre garçon furent soumis à une dure épreuve

durant l'après-midi, où Marie-Thérèse se dépensa en amabilités provocantes auprès des visiteurs habituels de la comtesse de Carros.

En voyant sa cousine s'isoler avec Paul de Gattières, dont l'expression pleine de fatuité semblait le narguer, plusieurs fois Pierre Montubert crispait ses poings robustes. Et lorsque sir Murray s'installa à son tour auprès de Marie-Thérèse, avec son sangêne habituel, ne pouvant supporter ce spectacle, le jeune homme se retira derrière un des lourds rideaux de velours.

Un autre visiteur le considérait avec une sorte de sympathie : Marc Boisrenaud, dont les lèvres serrées, le regard durci, dissimulaient surtout une âme ravagée de remords impuissant.

Il venait à l'hôtel de Carros pour la dernière fois, épiant un moment propice pour adresser l'adieu banal et correct de n'importe quel hôte de passage. Dans le brouhaha de la réunion, cette nouvelle, jetée à brûle-pourpoint, perdrait tout caractère d'intimité et aiderait à surmonter un moment difficile.

Pourtant, le peintre suivait parfois M^{lle} de Bramafan d'un étrange regard d'angoisse qui imprimait sur son visage un masque presque rigide.

Aurait-il pu agir différemment ? Il se le demanda, une fois encore, dans un éclair de sincérité. Mais un vague effroi chassa ce regret fugitif. Devant lui se dressait la vision plus réaliste dont il exagérait d'ailleurs l'austérité et les sacrifices, et qu'il voulait fuir à tout prix.

Et, le front courbé, avec un peu de honte, puisqu'il fallait faire une fin, il en accueillait une autre : l'image de Madeleine Montcoudiol, embellie par son héritage...

Il se trouva soudain rapproché de Pierre Montubert et jeta sur lui un coup d'œil d'envie et de regret.

« En voici un qui ne transige pas avec ses sentiments, pensa-t-il, plein d'une secrète rancune ; et,

pourtant, la tête de linotte qui le fait souffrir ne mérite pas même un soupir. Après tout, c'est la vie qui est mal faite, conclut-il, dans un besoin de se justifier... Tant pis. Pour moi, il est trop tard... »

D'un long regard, Marc Boisrenaud enveloppa une dernière fois M^{lle} de Bramafan, Romée, sa belle princesse sarrasine, au visage souriant et pur.

La revoir en face, lui apprendre son départ ! Non, c'était impossible ; il écrirait au comte. Peut-être ne le mépriserait-elle pas trop, l'idéal très noble, très grand qu'elle envisageait l'élevant plus haut, au-dessus des misérables contingences dont lui restait l'esclave. Tout au plus le jugerait-elle avec cet étonnement silencieux et très hautain qui lui était habituel ; mais cela il l'ignorerait toujours...

Lorsque, un peu plus tard, Romée de Bramafan porta ses regards dans la direction où elle avait aperçu le peintre, celui-ci s'était éloigné furtivement, comme un coupable, insoucieux des ruines morales qu'il pouvait laisser derrière lui.

XVI

Pierre Montubert partit le lendemain dans la matinée. Les adieux qu'il échangea avec Marie-Thérèse furent tristes et gênés de part et d'autre ; mais il eut auparavant un entretien confidentiel avec M^{lle} de Bramafan.

Ce fut encore Romée qui referma la grille derrière lui, Marie-Thérèse s'étant subitement éclipsée.

Cette dernière resta longtemps invisible, et sa cousine la cherchait avec un commencement d'inquiétude, lorsque Jacobé déclara avoir aperçu la *chatouno* qui se dirigeait vers la pinède.

Romée la trouva, en effet, étendue sur la mousse,

le visage enfoui dans ses deux bras, et se laissa doucement glisser auprès d'elle.

— Pierre est parti, Rithé. Tu n'as pas été bien gentille pour lui, et pourtant son départ te cause du chagrin, il me semble.

Marie-Thérèse conserva la même immobilité.

— Tu rêves, Romée : j'ai simplement un peu de migraine, et ce n'est pas le départ de ce pédant garçon qui peut m'attrister.

— Alors, pourquoi pleures-tu ?

— Moi ! s'écria fougueusement l'autre jeune fille, en montrant cette fois des yeux rougis qu'elle tamponnait rageusement. Moi ! pleurer pour lui ! Je pense à mère qu'il va revoir avant moi, voilà tout.

Romée détourna charitablement ses regards avec un imperceptible sourire, puis attira la main de sa cousine.

— Pierre est très bon, et il est encore temps, chuchota-t-elle affectueusement. Oh ! ma petite, réfléchis bien encore ; prends le bonheur quand il s'offre ! Après, on le cherche, et il se refuse. Tu comptes parmi les favorisées, ajouta-t-elle d'un ton plus mélancolique, ne te laisse pas guider par ton imagination capricieuse, ainsi que te le disait bonne-maman le jour de ton arrivée.

— Oui, je me souviens ; il me semble pourtant qu'il y a longtemps de cela, constata la jeune fille d'un ton résolu. Personne ne peut m'empêcher d'orienter ma vie à ma guise ; mais tranquillise-toi, Romée : je suis de mon siècle et je saurai me débrouiller !

— Très bien, Marie-Thérèse ; mais laisse-moi te dire encore que, « te débrouiller », c'est employer un bien vilain mot pour désigner une chose très grande, conclut M^{lle} de Bramafan, un peu froissée.

Pendant les deux ou trois jours qui suivirent, Marie-Thérèse abandonna souvent l'hôtel de Carros pour la *villa des Cigales*. Romée, très absorbée et perdant peu à peu cette allégresse intime et fré-

missante qu'elle avait acquise, laissait sa cousine plus livrée à elle-même, s'isolant de son côté dans sa tâche quotidienne où elle apportait une application qui ne pouvait tromper Marie Dévote, car sa *quérido* avait du triste dans les yeux.

Un matin, en revenant de la bastide, la jeune fille aperçut son grand-père et l'abbé Anthelme parlant avec animation devant une porte-fenêtre de la bibliothèque.

Le comte de Carros avait une lettre ouverte à la main. Il appela sa petite-fille.

— Je vous annonce le départ très inattendu de M. Boisrenaud, Romée. En me chargeant de toutes ses excuses pour votre grand'mère, car, son départ s'étant décidé du jour au lendemain, il n'a pu nous faire ses adieux de vive voix, il me prie aussi de vous présenter ses hommages très respectueux.

Pétrifiée, les yeux fixés, sans rien voir, très loin devant elle, Romée semblait toujours écouter le message, alors que le comte de Carros s'était tu depuis un instant en la considérant avec un certain étonnement.

— Je vous remercie, bon-papa, dit-elle enfin, d'une voix qui n'était pas la sienne.

Elle fit quelques pas sur la terrasse, mais un désir impérieux, plus fort que sa volonté de s'éloigner, la retint encore.

— Ce jeune homme m'était très sympathique, continuait l'aveugle comte de Carros. Romée et moi avons passé en sa société quelques heures vraiment charmantes. Oui, je regrette sincèrement son départ !

« Lui-même paraît s'éloigner avec beaucoup de regrets ; sa lettre est extrêmement troublée... »

L'abbé Anthelme restait silencieux, suivant d'un long regard compatissant la silhouette de Romée qui s'élevait droite et fière contre le tronc d'un grenadier.

— A mon avis, M. Boisrenaud est resté ici beau-

coup plus de temps qu'il n'était nécessaire, bougonna-t-il soudain.

— Quoi ! s'écria le comte de Carros, surpris, allez-vous lui reprocher un peu de musardise, bien excusable, d'ailleurs, puisque sa santé nécessitait un séjour prolongé dans notre pays ? Ce qui ne l'a d'ailleurs pas empêché de faire de la bonne besogne. Ce jeune homme est intelligent, travailleur, enthousiaste...

— Oui, oui, je vous concède tout cela, mais il est également très ambitieux et, je le crains, passablement égoïste et personnel !

— Mais, l'abbé, l'abbé, qu'est-ce qui vous prend ! s'exclama le comte de Carros, légèrement scandalisé. Je croyais que vous appréciez réellement le caractère très sympathique de M. Boisrenaud ?

L'abbé Anthelme se calma et, machinalement, tira son mouchoir pour éponger son large front où l'animation faisait perler quelques gouttes de sueur.

— Excusez-moi, mon vieil ami ; je vous remercie de me rappeler à un peu plus de charité envers mon prochain. La vérité, c'est que M. Boisrenaud m'a déçu, car je lui avais prêté une mentalité bien supérieure à celle d'un grand nombre, ce qui prouve les piètres observateurs que nous sommes. Mon héros avait des pieds d'argile, voilà tout ! Pourtant, aux yeux du monde, je reconnais qu'il peut mériter l'épithète courante et combien évasive « d'homme charmant ». N'en parlons plus...

— Oui, car je crains de ne pas bien comprendre votre pensée, avoua M. de Carros, un peu perplexe. En tout cas, le souvenir que je me plais à conserver de lui est celui d'un homme chevaleresque, généreux, qui ne se laissera jamais guider par de mesquins calculs.

L'abbé Anthelme toussa plusieurs fois et serra énergiquement la main du vieillard, dont les yeux exprimaient un peu d'inquiétude.

— Comment verriez-vous les hommes autrement

que vous êtes vous-même, mon vieil ami ! répondit-il avec une secrète compassion attendrie.

Et, voulant ménager la sensibilité de son compagnon qui, depuis sa dernière maladie, se tourmentait facilement, il orienta la conversation sur un point d'archéologie qui, bientôt, les passionna tous les deux, non sans que le prêtre eût jeté un regard soucieux dans la direction du jardin.

Là-bas, au tournant d'une allée, Romée de Bramafan s'enfonçait, silencieuse et fière, ses yeux paraissant plus sombres et plus larges dans l'ovale soudain aminci du visage qui révélait la poignante détresse d'un cœur meurtri et farouchement blessé.

« Ah ! pauvres de nous ! pensait le clairvoyant manieur d'âmes, débordant de pitié. Tant de luttes inutiles où nous prenons plaisir à nous meurtrir ! Et pourtant nous allons tous au même but, que ce soit par une route fleurie ou un sentier rocailleux. La chère enfant s'est trompée, elle le reconnaîtra un jour. Erreur ne fait pas compte !... »

Romée disparaissait en ce moment derrière les palmiers, insensible à la splendeur ensoleillée des choses, l'intime épanouissement de son cœur soudain fauché comme une floraison délicate sous un geste brutal et inconscient.

XVII

Ce même jour, très excitée, Marie-Thérèse vint solliciter, auprès de la comtesse de Carros, l'autorisation d'accompagner à Nice Mrs. Cayre et Mabel.

La vieille dame, qui sortait d'une longue conversation avec l'abbé Anthelme, donna distraitement la permission, et la jeune fille partit sans avoir revu sa cousine, devenue à son tour invisible.

L'auto de sir Percival Murray emporta les trois

dames et Paul de Gattières qui les accompagnait.

La journée était radieusement belle; le paysage immense, lumineux. La tête neigeuse des Alpes italiennes, entrevues au-delà de Sospel, étincelait de lumière rose dont les reflets s'en allaient mourir sur les flots d'une mer apaisée, unie comme un immense miroir d'argent enchâssé entre les dentelures de ses caps verdoyants.

— Boisrenaud est déjà bien éloigné de tout cela, remarqua Paul de Gattières en désignant le panorama ensoleillé.

Marie-Thérèse Montubert crut avoir mal entendu.

— Loin, pourquoi? Est-il parti en excursion solitaire? demanda-t-elle à sa voisine Mabel.

— Parti chez lui, *my dear!* répondit la jeune Anglaise d'un ton mécontent.

Et comme Rithé la regardait d'un air incrédule, elle ajouta :

— Parti sans le dire à personne! C'est très mal de sa part! Ce serait même impardonnable, si cette fuite ne dissimulait sans doute une raison très sérieuse.

Marie-Thérèse restait sans voix, presque atterrée, des larmes lui serrant la gorge en pensant à sa cousine.

Romée ne lui avait fait aucune confidence; mais, dans ses yeux au regard plus profond, dans son sourire plus frémissant, la perspicace Marie-Thérèse avait deviné son secret, et, de nouveau, tout le bon cœur de la jeune fille se faisait jour.

Mon Dieu! que devait penser Romée si elle avait appris le départ de Marc Boisrenaud? Sans doute, elle supporterait son chagrin avec cette réserve si fière, si distante, qui lui était habituelle. Mais cela empêcherait-il son cœur de gémir sourdement?

Elle, Marie-Thérèse, était partie à Nice sans lui dire adieu, sans s'inquiéter de son absence. Elle la jalousait tant depuis quelques semaines, une jalousie absurde, mauvaise et sans motif...

Des larmes, de bonnes larmes compatissantes embuaient les yeux de Rithé, et elle dut faire un effort pour écouter Mabel Cayre.

La jeune fille se montra d'un entrain un peu factice pendant la journée, qui, du reste, passa assez rapidement.

Mrs. Cayre, toujours affairée, entraîna ses compagnes dans de multiples achats. Sir Percival Murray et Paul de Gattières allèrent à leurs plaisirs. Puis ils se retrouvèrent tous, à cinq heures, dans le salon luxueux de l'un des immenses palaces de la promenade des Anglais.

Sir Percival avait retenu un petit coin discret, dans l'encadrement d'une baie ouverte sur la mer étincelante dont l'écume se frangeait d'or et de rubis.

Très lasse, sans vouloir l'avouer, Mabel Cayre se laissa tomber devant la table fleurie de roses et d'œILLETS sur la nappe de dentelle.

— Je danserai plus tard, décida-t-elle; et vous, miss Rithé?

— Oh! moi, je ne danserai pas du tout; ces danses ultra-modernes me sont complètement inconnues.

— Qu'importe! insinua Paul de Gattières: on obéit à l'impulsion, on se laisse entraîner, en cela comme en toutes choses! Quoi de plus intéressant que de s'élancer hors des chemins frayés!

Pour la première fois, Marie-Thérèse se sentit agacée par ces phrases creuses, à double entente, dans lesquelles le clubman excellait.

— J'aime assez connaître où je dois me diriger, répondit-elle d'un ton qui coupait court au propos.

— Yes, il faut savoir! approuva sir Percival Murray. Si vos jolis yeux le permettent, nous causerons le one-step nous deux, dans le jardin.

— Mais nous pouvons, comme vous dites, le causer ici, balbutia la jeune fille, embarrassée.

Mrs. Cayre se mit à rire.

— Vous avez toutes les audaces, Percival ! D'ailleurs, nous aurons le temps de tout faire... Ce thé est exquis. Des scones, miss Montubert, des mandarines glacées, des ananas...

Les mains de la jeune femme, étincelantes de pierreries, se jouaient au milieu des friandises délicates. Des femmes en grande toilette, seules ou escortées de leurs cavaliers, se répandaient le long des galeries à arcades, parmi les habits noirs masculins où tranchait la teinte plus vive de quelques uniformes ; tout un monde papillonnant, de haute élégance, visant à produire de l'effet.

Marie-Thérèse Montubert se sentit soudain très loin de l'hôtel de Carros et plus loin encore de la claire maison accueillante, nichée dans un coin du Forez, où la conception de la vie était si différente, où n'en coulaient pas moins de bonnes heures joyeuses, accompagnées de joies très réelles.

Une mélancolie assombrit l'expression rieuse de ses yeux gris. Paul de Gattières, qui l'observait, se pencha vers elle.

— Est-ce la musique qui vous émeut ainsi, mademoiselle Rithé ? demanda-t-il à voix basse. Ah ! c'est un orchestre russe qui s'entend, il est vrai, à fouetter les nerfs, les cœurs et les passions !

De nouveau, les paroles blessèrent Marie-Thérèse. Elle regarda son voisin avec défiance. Une petite lueur presque mauvaise s'allumait dans les yeux du clubman qui semblait dépité de ne pas rencontrer chez la jeune fille l'attention complaisante à laquelle cette dernière l'avait habitué.

— Cette musique est étrange, en effet, répondit-elle un peu froidement ; mais, après tout, c'est, je crois, notre imagination qui lui prête le sens que nous désirons. Aussi est-il bon d'arrêter les fantaisies de cette dernière.

— Est-ce que notre commune et vertueuse cousine déteindrait sur vous ? reprit Paul de Gattières, légèrement railleur. Se contraindre, brider ses

goûts ! Mais c'est un crime, mademoiselle Rithé ! Cette étroite conception morale n'existe heureusement plus ; l'être entier demande à s'épanouir sans frein et sans contrôle...

— Et, à l'occasion, dans toute sa laideur, interrompit Marie-Thérèse avec hauteur. Je ne vous fais pas de compliments sur cet exposé de principes, monsieur de Gattières ! Si nous parlions d'autre chose ?

Le clubman la regarda avec un étonnement déçu.

Sur quelle herbe avait donc marché cette petite Rithé ? Ordinairement, elle était plus amusante, avec ses audaces naïves.

Il ne tarda pas à la quitter, en s'excusant, et Marie-Thérèse resta seule, un peu lasse soudain de cette animation, de ces parfums, des visages trop excités, de quelques attitudes trop familières.

Même la pauvre Mabel, exubérante, grisée, subissait l'ambiance pour un instant. Mrs. Cayre s'était éloignée au bras de Paul de Gattières.

La jeune fille regarda ce dernier avec ressentiment, humiliée en songeant à tous les propos qu'il lui tenait habituellement, sans réfléchir que sa propre attitude l'y avait autorisé.

Et, par une pente insensible, elle arriva à se demander comment elle avait pu se montrer aussi froide et désagréable envers Pierre Montubert.

« Il venait de si loin et nous nous sommes quittés avec tant de rancune ! songea-t-elle, accablée. Jamais il ne pourra l'oublier... »

Une larme trembla au bord de ses cils ; puis, soudain, elle s'aperçut qu'elle n'était plus seule : sir Percival Murray l'entretenait confidentiellement.

— Oh ! pardon, j'étais distraite... Voulez-vous répéter, sir Percival ?

— Yes, approuva l'Anglais, flegmatique : jeunes misses toujours distraites quand on parle mariage. Il faut ainsi.

— Vous parlez mariage? répéta-t-elle, un peu interloquée.

— Oui, pour vous, miss Rithé, car moi j'épouse. Mais, avant, il faut promettre longues promenades dans belle nature, pour apprécier le caractère de vous.

Marie-Thérèse Montubert restait stupéfaite, les lèvres entr'ouvertes, les sourcils relevés très haut, dans l'excès d'incrédulité où la plongeait cette singulière demande. Et soudain, devant l'air sentimental du long visage glabre penché vers elle, ses nerfs, qui durant l'après-midi avaient oscillé de l'excitation à la mélancolie, la trahirent. Elle ne put lutter contre le rire presque maladif qui s'emparait d'elle.

— Oh! pardon, sir Percival...

— *Yes*, rétorqua l'expéditif Anglais : jeunes misses rient toujours avant l'acceptation.

— Mais je n'ai absolument rien dit qui...

— *Yes*, jeune miss Rithé, il faut toujours dormir une nuit sur les projets avant de dire : « Je veux comme vous. »

Alors Marie-Thérèse s'aperçut que son compagnon parlait très sérieusement. Elle cessa de rire, une chaleur intense lui brûlant le visage, tandis qu'un émoi plein de détresse se lisait dans ses yeux agrandis par une surprise intense.

Elle se vit dans ce coin d'hôtel où flottait trop violemment le parfum des roses et des narcisses, où parvenait maintenant en notes plus berceuses le rythme de l'orchestre infatigable, isolée derrière des grosses gerbes de mimosas, placées à dessein comme un écran, aux côtés de sir Percival Murray, un inconnu, après tout, qui eût pu être son père et la considérait d'un air béat, si sûr de la réponse attendue que la jeune fille en ressentit un mouvement de colère et de fierté nuancée de dédain.

Grands dieux! que faisait-elle ici, dans ce salon

où elle n'avait pas même le prétexte de s'amuser en regardant la joie des autres?

— Votre sœur nous oublie, sir Percival, dit-elle froidement. Je tiens absolument à regagner Vence ce soir, comme il a été convenu. Voulez-vous être assez obligeant pour le lui rappeler?

L'Anglais se leva aussitôt. Devant l'air sérieux de la jeune fille, sa sollicitude de brave homme sincère s'émut.

— Je pense que je n'ai pas fâché vous? demandait-il, un peu inquiet. On m'a dit que les jeunes misses françaises faisaient elles-mêmes leur décision, maintenant.

— Non, je ne suis pas fâchée, répondit-elle vaguement. Mais nous reparlerons de... de cela, sir Percival. En ce moment, je me préoccupe surtout de partir.

— *Yes, miss.*

La longue silhouette se perdit au milieu des habits noirs.

Mrs. Cayre, très animée, malgré le pli imperceptible qui rayait son front, arriva bientôt.

— Tenez-vous vraiment à partir ce soir, miss Rithé? demanda-t-elle. J'ai retrouvé des amis; nous pourrions télégraphier à Vence?

— Oh! non, Madame, permettez-moi d'insister, répondit la jeune fille, dont l'impatience devenait fébrile.

Mrs. Cayre réfléchit une seconde, puis se décida.

— Alors, puisqu'il en est ainsi, Mabel, qui a besoin de repos, vous accompagnera, et je vais vous confier toutes les deux à Percival.

Bien que fort contrariée de cette décision qui lui mit aux joues une brûlante rougeur d'embarras, Marie-Thérèse dut s'incliner, et la jeune Anglaise, qui étouffait un petit accès de toux dans son mouchoir de dentelle, ne songea pas à protester davantage.

Cette fois, Paul de Gattières resta à Nice et

vint correctement prendre congé des jeunes filles.

L'auto s'éloigna lentement, le long des grandes avenues déjà ruisselantes de lumière, où la foule se croisait, incessante.

Une fraîcheur marine très pénétrante tombait avec la nuit hâtive. Frissonnante, Mabel se rejeta à l'intérieur de la limousine; mais Marie-Thérèse, pour fuir le regard tranquille et satisfait dont l'enveloppait sir Percival Murray, considéra une fois encore l'aspect de la grande ville cosmopolite.

C'était la sortie des thés selects, et, encore une fois, Marie-Thérèse se sentit envahie par une griserie dangereuse; ses idées tourbillonnèrent follement. Mais cette existence, qui lui paraissait être le lot de tant de privilégiés, elle l'avait à portée de sa main, si elle voulait la saisir!

C'était une chance unique dont elle pouvait disposer à son gré; une occasion de changer de vie qui ne se renouvellerait pas, car elle avait définitivement compris ce que valaient les attentions de Paul de Gattières. Paul n'était qu'un être égoïste, léger et sans cœur; il raillait agréablement et pensait d'abord à lui.

Eh bien! Marie-Thérèse le raillerait à son tour: sir Percival serait sa revanche.

La jeune fille se retourna vers l'intérieur de la limousine, et soudain son excitation tomba. La fraîcheur de la soirée lui sembla glisser jusqu'à son cœur, car elle frissonna devant le sourire béat de sir Percival.

Quoi! c'était pour cet étranger, sympathique, sans doute, mais si indifférent, dont la mentalité ne se fondrait jamais avec la sienne, dont la vraie nature, fruit d'une race différente, lui restait inconnue, qu'elle envisageait de quitter tant d'affections réelles? C'était à la fortune de ce quinquagénaire qui la considérait comme un charmant petit bibelot animé qu'elle sacrifierait sa belle jeunesse en fleur?

Quel démon malfaisant lui soufflait donc aux oreilles?

Dans l'ombre, un long soupir souleva sa poitrine.

Ah! qu'il était difficile de voir clair et de marcher tranquillement tout au long de l'existence! Plus difficile encore de trouver une main forte, loyale et tendre, qui vous soutienne...

Et, insidieusement, une pensée se glissait dans l'esprit de Marie-Thérèse. Elle la connaissait, cette main qui ne se déroberait pas, qui attendait patiemment qu'elle-même y glissât sa propre main confiante.

Les yeux de la jeune fille s'humectèrent, et elle se rejeta sur les coussins.

Avec un léger détour, l'auto traversa la place Masséna, suivit une seconde les allées fleuries du jardin du Prince-Albert, puis longea la baie des Anges et enfin commença à gravir la pente douce de la montagne, entre les bois d'oliviers, les champs de citronniers et les groupes d'eucalyptus dont la nuit tiède favorisait l'exhalaison de l'odeur forte et balsamique.

— Je me demande maintenant si je me suis bien amusée? pensa tout haut Mabel Cayre, d'un ton rêveur. Je suppose que le vrai plaisir, c'est celui dont la pensée nous reste, même quand il est enfui!

— *Yes*, chère petite chose, c'est cela même, approuva Percival Murray. Pour moi, c'est ainsi, aujourd'hui.

— Vraiment, oncle Percy!

Etonnée, la jeune Anglaise le considéra. Puis, remarquant son regard expressif posé sur Marie-Thérèse, elle eut un air ahassé et perplexe.

— Alors, plaisir et bonheur sont peut-être synonymes, reprit-elle en hésitant. Le pensez-vous, Rithé? Comment définissez-vous ces deux impressions?

Marie-Thérèse eut un vague haussement d'épaules.

— On les cherche toujours et on les trouve ra-

rement, mais je ne les compare pas : le plaisir, on en parle; le bonheur, on le ressent, voilà tout...

— *Yes, miss. Aoh! yes!*

Enthousiasmé, sir Percival Murray frappait des mains, et, comme l'auto s'arrêtait devant l'hôtel de Carros, il retint Marie-Thérèse qui s'apprêtait à descendre.

— Tout à fait cela, vos paroles, miss Rithé! s'écria-t-il, sans souci d'être entendu de sa nièce. Moi, je donnerai des plaisirs à vous, qui sont : toilettes, bijoux et voyages! Et vous donnerez du bonheur à moi, qui sera sourires et toutes gentillesses...

Ecarlate, la jeune fille dégagea vivement sa main et, dans la confusion des adieux, entendit la frêle Mabel chuchoter à son oreille :

— Oh! *my dear*, êtes-vous sûre de ne pas vous tromper? Ce n'est pas cela que j'avais cru comprendre... Mais, après tout, oncle Percy est très bon et il est aussi un parfait gentleman.

Sans répondre, Marie-Thérèse pressa fébrilement la main de la jeune Anglaise et, devant Mizoulet, étonné, qui avait ouvert la porte d'entrée, elle traversa la cour en se précipitant.

XVIII

Le dîner fut à peine plus silencieux que de coutume. Marie-Thérèse, qui n'avait eu que le temps de rafraîchir sa toilette, retrouva dans la salle à manger les mêmes visages bienveillants qui l'accueillirent avec bonté.

Le comte l'interrogea aussitôt, avec son urbanité courtoise. Lui semblait très calme; mais on eût dit que la comtesse avait légèrement vieilli en quelques heures.

Craignant que la souffrance muette de Romée ne s'exaspérât par des paroles maladroites, l'abbé Anthelme avait jugé bon de s'ouvrir confidentiellement à la vieille dame sur les sentiments qu'il soupçonnait en sa petite-fille.

Hélas ! depuis quelques semaines, la comtesse de Carros était déjà avertie de cet état de chose, et par celui-là même qui eût pu s'en montrer profondément déçu. Le baron de Malvan, homme d'une grande âme généreuse et d'un cœur profondément délicat sous une apparence sévère, avait peu à peu amené la vieille dame à renoncer à leurs projets, mais non sans révolte.

Que Romée, si raisonnable et si fière, ait pu s'éprendre de celui qu'elle qualifiait de premier venu, la comtesse ne voulut d'abord pas le croire. Puis, insensiblement, elle se soumit, parce qu'elle aimait sa petite-fille et ne voulait pas se laisser vaincre en générosité par celui qui, si loyalement, ne se reconnaissait pas le droit de disputer ce cœur de jeune fille qui ne lui appartiendrait jamais. Marc Boisrenaud se montrait d'ailleurs sous son meilleur jour ; son nom, déjà très honorablement connu, le deviendrait sans doute encore davantage.

Mais que le peintre lui-même se retirât d'une manière si offensante et que Romée en souffrît, la vieille dame en restait anéantie, un âpre ressentiment et une profonde angoisse la bouleversaient à la fois. Pourtant, l'affection dominait, et son regard se posait sur sa petite-fille avec tant d'inquiète sollicitude, une intention si évidente de montrer à celle-ci que sa peine était comprise, que Marie-Thérèse en éprouvait une émotion qui lui serrait la gorge et l'empêchait de manger.

Tantôt, la jeune fille avait essayé de se raccrocher à un espoir. Peut-être Marc Boisrenaud, ayant sollicité la main de Romée, s'était-il vu éconduire par la comtesse de Carros et son mari ? De là cette retraite précipitée...

Mais, hélas ! un seul regard jeté maintenant autour d'elle lui faisait deviner qu'il y avait autre chose. Malgré le beau calme un peu trop voulu de chaque convive, une tension d'esprit, un accablement morne semblaient flotter, impalpables, dans la vieille salle à manger, si accueillante pourtant avec ses beaux vieux meubles provençaux que la lueur des lampes avivait de fauves reflets, tandis que les grosses potiches de cuivre rouge prenaient des tons rutilants et précieux.

Marie-Thérèse respirait à coups précipités. Ses propres pensées et cette journée si fertile en émotions lui mettaient le visage en feu. Un peu plus tard, lorsque Romée, dont le beau visage gardait une extrême pâleur, l'interrogea d'une voix un peu assourdie, en amenant sur ses lèvres, avec un léger effort, un sourire très doux, elle essaya vainement d'arracher un son de sa gorge contractée ! Un flot de larmes roula subitement sur ses joues roses.

Ce fut une consternation générale qui changea le cours des pensées de tout le monde.

Honteuse, la jeune fille se tamponnait les yeux, ses larmes s'échappant toujours plus pressées. Sous les questions inquiètes qui l'assaillaient, elle sollicita enfin la permission de se retirer.

Non, elle n'était certainement pas malade, mais il y avait Romée,... sir Murray...

L'explication était si confuse que tous se regardèrent avec surprise. Puis, comprenant que Marie-Thérèse avait été bouleversée, Romée échangea un léger signe avec ses grands-parents et emmena sa cousine dans la chambre des Saintes-Maries.

Ce ne fut pas sans peine que M^{lle} de Bramafan parvint à démêler ce qui se passait dans le cœur de Rithé. Elle la laissa d'abord se calmer, dans la paix sereine de la grande chambre tranquille où montaient les parfums du jardin, caressant d'un geste doux les fins cheveux frisés.

— Ne veux-tu pas me prendre pour confidente,

comme les premiers jours de ton arrivée, ma petite Rithé? N'as-tu plus confiance en moi? demanda-t-elle d'une voix un peu tremblante, car, malgré tous ses efforts, il lui était dur d'écarter sa propre souffrance pour se pencher sur le chagrin d'une autre.

Marie-Thérèse se laissa glisser sur le parquet pour s'appuyer sur les genoux de sa cousine.

— Oh! si, Romée, mais c'est vrai que, depuis quelque temps, j'étais devenue mauvaise à ton égard. Je ne puis comprendre ce qui se passait en moi; sans doute parce que, silencieusement, tu blâmais mes airs évaporés. Et maintenant...

— Et maintenant? répéta Romée, attentive, en voyant Marie-Thérèse s'arrêter brusquement.

— Maintenant, je te vois toujours bonne et si noble, si grande... Pourtant, j'ai pensé que... que..., enfin, mon Dieu, que tu pouvais avoir tes ennuis, toi aussi...

M^{lle} de Bramafan pâlit subitement, et un silence très lourd se fit un instant entre les deux jeunes filles.

— Tout le monde connaît des heures plus difficiles, répondit-elle enfin d'une voix brève, et je n'aime pas beaucoup parler de moi. Excuse cette faiblesse ou cet orgueil, et sois sûre que je t'écouterai avec tout mon cœur, ajouta-t-elle plus doucement.

Marie-Thérèse pleura de nouveau très bas; puis, après un silence, sur de nouvelles instances, elle commença un récit entrecoupé, où sa cousine devenait peu à peu la vérité.

Lorsqu'elle se tut, Romée la regarda avec une profonde anxiété.

— Je rends grâce au Ciel que Paul ne t'ait pas occasionné une déception plus sérieuse; mais je savais que tu ne pouvais l'aimer. Paul est un esprit inconstant, léger, pas méchant, certainement, ni bon non plus, incapable de ressentir un sentiment désin-

téressé qui l'élève un peu au-dessus de lui... Il m'est dur de le juger aussi sévèrement, mais c'est un médiocre... Ne parlons plus de lui. Reste sir Percival Murray. Que décides-tu?

Marie-Thérèse baissa la tête avec un geste vague,

— D'abord, j'ai ri de sa demande que je ne prenais pas au sérieux, car jamais je n'avais pensé à cela. Il a près de cinquante ans! Je le trouvais même très ridicule quand il m'adressait ses compliments, et pourtant ceux-ci me flattaient, tu comprends? Oh! Romée, je reconnais combien j'ai été légère! s'écria-t-elle avec une humilité sincère.

M^{lle} de Bramafan soupira imperceptiblement.

Oui, cette jolie Rithé s'était montrée bien inconsequente. Grisée par ce changement d'ambiance, sa nature s'était révélée frivole, avide d'hommages; mais elle était d'une franchise si désarmante, et assez intelligente aussi pour savoir qu'il existe un but de vie plus noble, plus sérieux et plus normal que celui de briller uniquement aux yeux du monde.

Pourtant, qu'allait-elle décider en la circonstance? Si disproportionnée que fût cette union, la tentation ne serait-elle pas trop forte pour Marie-Thérèse? Ses vingt ans, volontairement aveuglés par les millions de sir Percival Murray, oublieraient-ils les cinquante ans du riche Anglais?

L'inquiétude de Romée fit taire un instant sa propre souffrance.

— Et maintenant, ma chère petite? demanda-t-elle avec appréhension.

La jeune fille releva la tête et laissa lire franchement dans ses yeux gris.

— Je suppose que Pierre me pardonnera difficilement mon mauvais accueil, avoua-t-elle d'un ton contrit qui, malgré tout, respirait la confiance.

— Ah! coquette incorrigible! menaça Romée, en essayant de paraître gaie; tu sais bien que Pierre est de la race des fidèles. Décidément, c'est lui que tu choisis?

Les yeux gris de Marie-Thérèse avaient repris leur éclat rieur.

— Il le faut bien, car le chagrin de ce sévère garçon empoisonnerait toutes les satisfactions que pourrait me donner la fortune de sir Percival Murray! Par exemple, il faudra qu'il s'accommode de mes cheveux coupés!

— Et tu ne regretteras rien?

Marie-Thérèse Montubert eut un rire joyeux.

— Oh! Romée, quelle prudence est la tienne! Non, non, je ne regretterai pas mon trop mûr soupirant. Un vieux proverbe dit bien qu'il ne faut point tenter le diable, à plus forte raison une pauvre petite femme comme moi; mais je n'aurai pas même un souvenir pour sa fortune, puisque je serai loin de toutes les tentations que j'ai rencontrées ici. C'est l'occasion qui est une terrible ennemie de la sagesse!

Romée sourit, indulgente, à cette intrépide franchise; mais elle avait confiance pour Rithé. Celle-ci recouvrait l'équilibre moral et la saine raison de son heureuse nature. Elle avait tourné l'obstacle et, de nouveau, la route continuait pour elle, libre et belle.

Une contraction douloureuse passa sur le beau visage de M^{lle} de Bramafan qui, elle, n'avait pas su voir l'écueil dressé devant ses pas et demeurerait étourdie et blessée du choc trop brutal.

Marie-Thérèse bavardait maintenant avec allégresse.

— Jamais je ne me suis sentie aussi heureuse! s'écria-t-elle, et puisque tu m'assures que Pierre... D'ailleurs, j'avais bien vu qu'il faisait le cachottier avec toi! Et puis, il n'est pas un médiocre, lui! ajouta-t-elle avec une rougeur de fierté.

— Non : tout est de bonne et solide qualité chez lui, approuva Romée avec une inlassable complaisance qui l'empêchait de se replier sur elle.

Pourtant, elle pâlit de nouveau lorsque sa cousine chuchota à voix plus basse :

— Oh ! Romée, toi aussi, j'aurais voulu te voir heureuse !

Dans l'ombre, ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux trop brillants, mais sa voix s'éleva, à peine frémissante :

— Pourquoi ne le serais-je pas ? L'abbé Anthelme assure que, plus ou moins grande, chacun reçoit une part de bonheur. Peut-être ai-je possédé la mienne sans en avoir une pleine conscience, conclut-elle avec une indifférence affectée.

— On disait aujourd'hui que M. Boisrenaud était reparti dans son pays. Est-ce vrai, Romée ? demanda Marie-Thérèse, qui s'essayait maladroitement à la diplomatie.

Il y eut à peine un silence, mais tout le corps de l'autre jeune fille frissonna sous l'allusion trop précise, et un regard de brûlant reproche se posa sur l'inconsciente Rithé.

— La nouvelle est exacte, répondit M^{lle} de Bramafan en se levant ; bon-papa en a été informé. Puis-je te quitter, Marie-Thérèse ? J'ai quelques comptes à débrouiller, et je voudrais terminer ce soir.

— Je pourrais t'aider, supplia Rithé, désolée de sa maladresse.

— Non, je préfère être seule et, si tu ne veux pas descendre, je te laisse avec de bonnes pensées et de riants projets. Allons, ne prends pas cet air malheureux ; je connais ton affection, ma chère petite, et n'ai jamais douté de ton excellent cœur. Bonne nuit, Rithé.

Avec une hâte fiévreuse, redoutant peut-être de nouvelles questions, Romée de Bramafan se dirigeait vers la porte. Au moment de sortir, elle se retourna pourtant et, devant l'attitude consternée de sa cousine, un mouvement involontaire la ramena près de celle-ci.

— Il ne faudra jamais, jamais parler de ce que tu as deviné, Rithé, murmura-t-elle d'une voix un peu brisée. Ce sujet doit être clos entre nous. Tu me reprochais un jour d'être orgueilleuse, ce qui d'ailleurs est la vérité, mais je crois que ce sentiment est en train de mourir avec celui, plus profond encore, qui en était venu à m'absorber tout entière. Je n'oublierai jamais que la dernière des Bramafan a été dédaignée.

Des lèvres tremblantes et douloureuses se posèrent sur le front de Marie-Thérèse, scellant la confidence de l'altière et silencieuse Romée et mettant une fin à son roman d'amour à peine ébauché.

XIX

Marie-Thérèse Montubert avait tenu à donner elle-même sa réponse à sir Percival Murray.

En l'écoutant, l'Anglais montra d'abord une stupéfaction extrême, qui se changea aussitôt en un vif mécontentement.

— Comment, miss Rithé, c'est « non » que vous dites à moi? Vous avez donné du trouble à ma vie et dans mon cœur; vous faisiez petites gentillesse menteuses à mon égard! *Aoh!* c'était... c'était...

Ne trouvant pas le mot exact pour exprimer son indignation, sir Percival s'arrêta, suffoqué, tandis que la jeune fille devenait pourpre à cet humiliant rappel.

— Je suis désolée, je vous assure. J'aimerais que vous pussiez oublier.

— *Yes*, demain j'aurai oublié; je laisserai chagrin dans une longue excursion. Mais, aujourd'hui, je suis fâché, miss Rithé, je ne puis pas presser les mains à vous.

Très raide, après un regard sévère, l'Anglais se

retira, laissant la jeune fille interloquée, confuse et profondément vexée.

C'est vrai qu'elle avait agi bien coquettement avec lui. Mais sir Percival avait une manière si singulièrement expéditive de prendre son parti de sa déception que l'on pouvait deviner la valeur exacte du sentiment qui l'avait entraîné vers elle : un caprice, un emballement passager qu'il eût sans doute regrettés devant la routine de ses habitudes soudainement rompue.

Des larmes de repentir et d'angoisse montèrent aux yeux de Rithé. Elle avait été si près de faire le malheur de sa vie et de celle d'un autre ! Car Pierre s'était montré, dans sa dernière lettre, d'une bonté à faire pleurer ! Et pourtant, toute sa peine transpirait dans les lignes affectueuses. Ah ! comme elle essaierait de lui faire oublier ce mauvais souvenir...

Le visage empreint d'une gravité nouvelle, elle alla rejoindre sur la terrasse la comtesse de Carros et Romée, qui attendaient le résultat de l'entrevue. Ce fut une minute très désagréable pour son amour-propre. Elle dut avouer que sir Percival s'était montré plus offensé que déçu devant le refus opposé à sa demande ; mais sa franchise l'emporta.

Bien mieux, éprouvant un besoin de s'accuser, puis de s'absoudre, elle mima la scène avec tant de drôlerie involontaire que la comtesse de Carros, qui n'avait pas retrouvé sa liberté d'esprit et conservait un front lourd de soucis depuis les derniers événements ayant troublé son aristocratique décorum, se dérida complètement.

La réserve hautaine de Romée s'égaya même d'un sourire.

— N'en veux pas trop à sir Percival, ma petite Rithé, dit-elle, encourageante. Au fond, ce n'est jamais agréable de penser que l'on a été dupé ! Et songe qu'il a été l'instrument inconscient qui t'a permis de voir clair en toi,

— C'est vrai, avoua Marie-Thérèse, après un instant de réflexion.

Puis, avec un éclair de malice dans ses yeux redevenus rieurs :

— En somme, c'est à sir Percival Murray que devrait logiquement aller toute la reconnaissance de mon vieux Pierre ! Pourtant, je doute qu'il ait la même opinion, là-dessus, que moi-même.

— Ah ! folle enfant ! j'en doute aussi beaucoup ! riposta la vieille dame, qui ne put s'empêcher de rire, en effleurant d'un geste maternel la jeune tête frondeuse et repentante inclinée à portée de sa main.

Mais son regard se reporta presque aussitôt sur sa petite-fille, et elle étouffa un léger soupir.

Romée avait repris son travail, interrompu pendant quelques instants ; un travail vulgaire et sans grâce que ses mains patriciennes accomplissaient pourtant diligemment. Devant elle, sur une table d'osier, s'amoncelaient déjà une quantité de petits sacs de toile grossière, destinés à contenir la récolte de fleurs de lavande que l'on allait expédier un peu partout, jusqu'à l'étranger.

La comtesse de Carros soupira de plus belle ; sans qu'aucune explication eût été donnée, il était maintenant tacitement admis qu'elle n'ignorait plus la situation difficile dans laquelle se trouvait sa famille.

— Une telle déchéance ! s'exclamait-elle parfois avec aversion.

Mais le plus souvent sa tête altière s'inclinait, accablée.

« Un si grand courage chez ma pauvre belle vaillante est un présent du Ciel », pensait-elle alors, très émue.

Romée de Bramafan cousait ses petits sacs de toile avec une application qui pouvait indiquer ou un empire absolu de soi, ou une indifférence morne, presque effrayante dans sa passivité.

Un léger cerne ombrail ses yeux d'Orientale et

le pli de sa bouche s'accusait plus amer. Soudain, une légère rougeur courut sur son visage trop pâle, lorsqu'au fond d'une allée apparut le comte de Carros accompagné de l'abbé Anthelme.

Depuis plusieurs jours, elle fuyait le regard clairvoyant du vieil ami très sûr, redoutant d'entendre de sa bouche les paroles d'apaisement que son cœur en révolte ne pouvait encore accueillir.

Aujourd'hui, elle n'allait pas pouvoir l'éviter. Avec des gestes un peu heurtés, elle se mit en devoir de rassembler les enveloppes de toile sur lesquelles la comtesse attachait à la dérobée un regard navré.

— Romée, venez donc faire les honneurs des massifs d'hortensias à M. l'abbé, appela le comte de Carros. Mon vieil ami ne peut se lasser d'admirer les teintes variées que vous avez obtenues.

La jeune fille se leva aussitôt, mordant ses lèvres pourpres.

— Ne te presse pas : je terminerai ces insipides petits sachets, déclara innocemment Marie-Thérèse.

Vite fatigué par la moindre petite promenade, le comte de Carros cessa le premier de donner son tribut de louanges aux belles fleurs somptueuses et s'en vint rejoindre la comtesse et Marie-Thérèse sur la terrasse.

Le prêtre et la jeune fille s'attardèrent un instant, discutant sur de nouveaux procédés d'horticulture, mais l'esprit évidemment hors du sujet traité.

— Votre grand-père vient de m'annoncer votre prochaine absence, ma chère enfant, dit amicalement l'abbé Anthelme. J'en suis très content, car un séjour dans le Forez ne peut que vous être profitable à tous les points de vue. Le changement d'air est toujours conseillé dans toutes les convalescences...

Une surprise un peu défiante se lut sur le visage de M^{lle} de Bramafan, dont la tête penchée sur les hortensias se releva.

— Mais je n'ai jamais été malade, répondit-elle, hésitante ; à peine un peu anémiée.

— Aussi ne parlais-je que d'une convalescence, ma petite enfant, répondit doucement le vieux prêtre : celle de votre cœur... Je me demande même si ce dernier a bien été en jeu, si ce n'est pas plutôt la convalescence de votre imagination qu'il faut souhaiter ? De cette folle du logis qui se mure orgueilleusement dans sa tour d'ivoire et se meurtrit inutilement au milieu d'un espace trop restreint.

— Mon Père..., murmura Romée d'une voix étouffée, retrouvant instinctivement l'appellation qu'elle donnait au directeur de sa conscience.

— Oui, mon enfant, votre père spirituel qui, d'un œil très affligé et impuissant, suit toutes les phases du combat qui se livre en vous, répondit le bon abbé avec compassion.

La jeune fille inclina de nouveau la tête, gênée, muette, la poitrine soulevée convulsivement.

— Que me reproche-t-on ? demanda-t-elle enfin avec révolte. De trop m'absorber dans mes pensées ? De les garder pour moi ? Je ne puis faire autrement.

— En êtes-vous bien sûre, Romée ? reprit tranquillement le vieux prêtre.

M^{lle} de Bramafan parut légèrement déconcertée.

— Je suis tout au moins très sûre de considérer la vie comme une chose infiniment méprisable, répondit-elle après un instant.

— Ma pauvre enfant, comme les meilleurs d'entre nous peuvent errer quand ils se laissent aveugler par leurs passions ! s'exclama le vieux prêtre, un peu sévère. Quoi, c'est vous, Romée, vous, pourtant très intelligente, qui énoncez cette chose absurde, ridicule ? La vie méprisable ! Cette vie qui nous vient de Dieu, cette vie que nous devons façonner pour la rendre grande, noble et féconde...

— A la condition de posséder les premiers éléments, osa interrompre la jeune fille, toujours cabrée et frémissante.

— Mais nous les portons en nous, insista-t-il

avec force ; le monde n'y ajoutera rien. Songez aux paroles du Maître : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix... » Peut-être pourriez-vous croire que cette sérénité d'âme qui domine toutes les douleurs, toutes les angoisses, les injustices, ne s'acquiert qu'avec les années ? Non, ma petite enfant : elle est de tous les âges. Au vôtre, elle s'appelle soumission : soumission à la destinée qui vous est faite, avec toute la sincérité fervente que comporte ce mot, et non résignation, ou passive ou violente, qui, dans les deux cas, est une très mauvaise conseillère.

Romée de Bramafan détourna un peu les yeux sous le regard d'une bonté grave qui pesait sur elle.

— Il n'est donc plus permis de souffrir ? demanda-t-elle amèrement.

— Si, ma chère enfant ; souvenez-vous que la bonne souffrance est fille du Ciel ! Cette souffrance-là élargit le cœur, elle le rend infiniment miséricordieux, humble et compatissant ; elle lui fait accepter les sacrifices ; elle lui fait aimer le devoir, vous savez, ce devoir qui vous paraît d'autant plus austère qu'il est plus obscur ?...

La jeune fille rougit légèrement.

— Il me semble que vous êtes très dur pour moi, aujourd'hui, Monsieur l'abbé, soupira-t-elle.

Le visage du prêtre s'éclaira de mansuétude, tandis qu'il ripostait avec sa rondeur coutumière :

— Hé ! ma petite enfant, le rôle de chirurgien n'a jamais été facile, et pourtant je voudrais tant vous guérir ! M'est-il permis de débrider la plaie ? Non ? Oui ?... Allons, la protestation n'est pas trop violente, gare au petit coup de bistouri ! Romée, mon enfant, votre mal est déjà ancien ; par conséquent, le passage de M. Boisrenaud dans votre vie a pu l'envenimer, mais non le déclarer...

Avec un gémissement involontaire, la jeune fille se couvrit le visage de ses deux mains.

— Oh ! pourquoi prononcer ce nom ?

— Parce qu'il doit être dit et ne doit rien laisser d'irréparable en votre cœur. Nous serons très bref sur lui, mais permettez-moi une comparaison. D'abord, au point de vue strictement mondain, nous pouvons admettre que M. Boisrenaud a conservé l'attitude la plus irréprochablement correcte?

Très pâle, Romée inclina la tête, sans parler, et son interlocuteur fit un effort pour chasser le souvenir des paroles que la baronne de Castellars lui avait adressées quelques heures auparavant :

— Comment, Monsieur l'abbé, le beau peintre est parti? Après tout, je n'en suis pas fâchée. Figurez-vous que je lui avais promis de doter la petite-fille de mes amis de Carros, à un certain moment où je lui supposais des intentions sur elle. Naturellement, ayant retrouvé un neveu, je ne puis plus parler de cela.

La confidence avait été un trait de lumière pour l'excellent prêtre; mais il gardait le secret de ses réflexions pour lui, et Romée ne connaîtrait pas l'humiliante vérité si décevante.

— Eh bien! mon enfant, nous allons assimiler ce passant à l'une de ces demeures surgies soudain devant nos pas, et dont la façade, extrêmement attrayante et harmonieuse, retient irrésistiblement les yeux. Mais, hélas! un seul regard jeté à l'intérieur détruit cette impression d'harmonie : la demeure est vide, ou l'ameublement est quelconque...

Un grand pli se forma au front de M^{lle} de Bra-mafan.

— Comme vous êtes sévère! prononça-t-elle, de nouveau rougissante.

Et cette exclamation, qui paraissait être un plaidoyer en faveur du peintre, contenait surtout un profond sentiment d'amour-propre vexé d'avoir accordé trop de confiance à qui ne le méritait pas.

— Oui, avoua le prêtre, et je vais l'être encore. Vous vous souvenez, un jour nous parlions des tournants dangereux et des courses à grande vi-

tesse? Mon enfant, vous avez figuré parmi ces imprudents qui filent à toute allure, sans regarder à leurs côtés, les yeux simplement fixés sur le but à atteindre.

— Sur le bonheur! jeta-t-elle amèrement.

— Ou sur ce qui vous semblait l'être, car votre vie actuelle vous a toujours paru incomplète. Hélas! Romée, cette vie semble renfermer beaucoup d'inégalités, et toutes les destinées ne se ressemblent pas. Soyez assurée, pourtant, que tout arrive pour le bien de notre âme et que, dans son infinie sagesse, Dieu a placé le remède à côté du mal.

« Pour vous, fille d'une maison qui fut très grande aux yeux du monde, je reconnais que l'existence est un peu rude. Vous l'avez toujours acceptée en regimbant et vous deviez saisir la première occasion pour vous en évader. Pourtant, vous auriez pu en faire une chose très belle. »

— En vendant des fleurs? riposta-t-elle, railleuse.

— Parfaitement, en accomplissant ce petit labeur avec vaillance et sérénité; en refusant à votre orgueil cette apparence de sacrifice qui le flatte et qui, au fond, n'en est pas un. Oui, oui, je sais : on se croit créé pour de grandes choses; on croit végéter parce que l'on reste ignoré, et pourtant ce sont les infimes détails, les actes les plus modestes, d'humbles petits devoirs gaîment acceptés qui vous grandissent et vous élèvent...

De grosses larmes roulèrent sur les joues de Romée.

— Mon orgueil est bien pantelant, je vous assure, murmura-t-elle.

— Oh! ma petite enfant, j'ai été trop dur; pardonnez à votre vieil ami. Dites-vous que je n'ai en vue que votre bien, celui de vos excellents grands-parents. Oui, je sais : vous vous dévouez à ceux-ci, vous êtes indu'gente aux habitudes un peu tyranniques que la vieillesse nous apporte. Pourtant,

comme ce serait mieux de ne point considérer cela comme un strict devoir, mais comme une tâche bien affectueuse. Quelle joie intime vous en retireriez, et eux...

— Se sont-ils plaints de moi? demanda-t-elle avec un peu d'inquiétude.

— Certes non; ils vous aiment comme vous ne le soupçonnez peut-être pas. A leur âge, ils vivent de vous, par vous, vous êtes tout leur espoir.

Une expression plus douce détendit les traits de la jeune fille.

— Ma pauvre bonne-maman a été si mortifiée d'apprendre que l'on me nomme la marchande de fleurs! dit-elle avec une ombre de sourire.

— On ajoute même : « la jolie marchande », rectifia le vieil abbé avec un bon rire. Ah! ma chère enfant, ces considérations sont bien vaines en regard du devoir accompli et de la grande paix promise aux âmes de bonne volonté. Et puis, vous auriez un moyen tout indiqué pour abandonner ce titre. Mais je vois à votre visage qu'il est un peu prématuré de parler de cela.

— Oh! je vous en prie! protesta-t-elle, frémissante.

— Rassurez-vous, Romée : personne ne vous contraindra, le baron de Malvan moins que les autres. Bon courage, mon enfant.

— Vous me jugez très faible, bien coupable, peut-être?

— De vouloir conserver votre cœur? Certes non; gardez-lui sa belle loyauté. Je sais, nous savons tous qu'il ne se vendra pas pour un peu d'or... Je ne vous demande qu'une chose, mon enfant : c'est de chasser tous les regrets stériles. Si paradoxal que cela puisse vous paraître, certaines âmes ont besoin de l'épreuve pour donner leur valeur. Et maintenant, ma chère petite, excusez la longueur du sermon de votre vieil ami.

La jeune fille hocha la tête.

— Je pense qu'il était nécessaire, avoua-t-elle pensivement; mais vous m'avez bien secouée, Monsieur l'abbé. Il me semble que je ne retrouve plus mes pensées, mes soucis, mes désirs, à la place qu'ils occupaient. Tout cela tourbillonne avec moins de netteté dans mon esprit, ajouta-t-elle avec un demi-sourire furtif.

— Alors, nous pouvons enregistrer une victoire de stratégie! s'écria gaiement l'excellent homme. C'en est une fameuse de dépister l'ennemi! Il faudra veiller à ce qu'il ne reprenne pas ses positions. Allez en paix, Romée. Je pense que vous désirez être seule? Je vais rejoindre les vôtres sur la terrasse.

Elle le remercia d'un regard éloquent où la révolte s'éteignait peu à peu, où glissait en revanche une expression d'incertitude.

La jeune fille avait besoin en effet de réfléchir aux considérations si nouvelles qui venaient de lui être données à envisager. Non qu'elles l'eussent entièrement convaincue; ainsi qu'elle l'avouait un instant auparavant, ce long réquisitoire, qui l'avait durement flagellée, la laissait surtout désorientée, presque inquiète, en voyant l'espèce de stoïcisme dans lequel elle avait cru devoir farouchement se draper glisser autour d'elle comme un vêtement d'emprunt, sans qu'il lui fût possible de le retenir.

Mais l'abbé Anthelme connaissait bien les ressources de cette nature droite, fière, un peu intransigeante, qu'il fallait frapper un peu fort pour retrouver son beau son clair, pur de tout alliage.

Avec une surprise attristée, Romée s'interrogeait scrupuleusement, en venait à se demander si ses grands-parents n'eussent pas désiré un peu plus de confiance de sa part, si son attitude déférente et lointaine ne les décevait pas profondément, et, enfin, si la tranquillité factice et détachée dans laquelle elle s'enveloppait pour faire face aux exi-

gences de leur situation nouvelle n'avait pas pesé très lourdement sur eux?

Elle crut entendre la voix un peu chevrotante de la comtesse :

— Mon enfant, vous avez été la joie de nos vieux ans...

Des larmes de remords lui vinrent aux yeux.

— Ah! comme l'on juge mal! balbutia-t-elle, infiniment découragée.

Elle s'était isolée dans sa solitude morale, simplement parce que la chaude affection qui avait réchauffé son cœur d'orpheline ne lui suffisait plus; parce qu'elle se révoltait sourdement contre la tâche journalière qui lui était demandée, ce travail de ses mains patriciennes, indigne de son rang, de sa caste; parce qu'elle voulait un bonheur personnel, sans admettre qu'il pût lui être refusé. Et c'est sur cette vision chimérique qu'elle gardait les yeux fixés, sans rien voir autour d'elle, volontairement aveugle à ce qui n'était pas son rêve.

Impitoyablement, maintenant, Romée se disséquait tout entière, une pâleur ou une teinte plus chaude envahissant tour à tour son beau visage bouleversé.

Un passant était venu, un étranger dont elle ignorait tout, qu'elle s'était plu à parer du prestige des natures d'élite et qui s'était révélé un être médiocre, oh! si médiocre, esclave de sentiments qu'elle ignorerait sans doute toujours. En réfléchissant à tout cela, elle devait s'avouer que jamais leurs âmes n'avaient vibré à l'unisson des mêmes choses; des dissonances d'idées, de mentalité s'étaient toujours accusées entre eux.

Et pourtant elle eût suivi cet homme... Par dégoût, par lassitude de sa vie actuelle, qu'elle ne voulait pas regarder franchement, elle avait imprudemment engagé son cœur.

Pour cela, seulement pour cela?... Avec une vague épouvante, Romée craignit de se répondre;

mais, d'instant en instant, la vérité se fit plus claire, plus impérieuse. Ce grand chagrin, qu'elle avait essayé de supporter dignement, dans son altière réserve, devenait une chose sans consistance qui l'amoindrissait et l'humiliait. Déjà, il n'avait plus de nom.

Ce fut un regard presque effaré que Romée jeta autour d'elle.

— Je pense que j'ai été folle, murmura-t-elle avec angoisse.

Et, incrédule, stupéfaite, elle se sentit envahie par une intime impression d'allègement et de délivrance qui lui mettait le visage en feu : rougeur de confusion, derniers sursauts d'une révolte mal domptée...

— Que t'arrive-t-il, Romée? s'écria curieusement Marie-Thérèse qui, un peu plus tard, retrouva sa cousine assise face à la Méditerranée étincelante, sur le petit mur de pierres sèches, près de la bastide. Toute la lumière de la Provence semble se refléter dans tes yeux, et on dirait que tu écoutes des voix invisibles.

M^{lle} de Bramafan eut un léger sourire et se recula pour faire place à l'arrivante.

— En effet, Rithé, dit-elle simplement : jamais les miens ne m'ont parlé aussi clairement qu'aujourd'hui.

— Vraiment ! Et peut-on savoir ce qu'ils t'ont dit ?

— Que si vaincre ses ennemis est un fait glorieux, rien n'égale la fierté de se vaincre soi-même !

Marie-Thérèse Montubert resta une seconde interloquée, puis se mit à rire.

— Ah ! que tu es bien la digne fille de nos batailleurs ancêtres ! s'écria-t-elle affectueusement. A côté de toi, je me sens bien peu de chose. Ainsi, aujourd'hui, j'aurais eu beaucoup de plaisir à chercher noise à quelqu'un, à quelqu'une plutôt, pourtant bien innocente.

— Où veux-tu en venir, Rithé ?

— Ah! voilà; tu as manqué la visite de Mabel Cayre. Devines-tu ce qu'elle venait m'annoncer en confidence? s'exclama la jeune fille, très rouge.

— Mon Dieu...

— Qu'elle est fiancée, ou presque, à ton cousin Paul de Gattières!

Romée de Bramafan eut une légère exclamation; puis, regardant le joli visage dépité :

— Eh bien! Rithé, cela ne peut t'affecter? Tu me l'as assuré, et je te crois.

— Oh! certainement; mais j'ai dû faire un effort pour rester calme quand cette pauvre innocente Mabel m'a affirmé qu'il l'a toujours aimée, reprit la jeune fille avec pétulance. Elle oublie sa santé, ses bank-notes! Tiens! le monde n'est que duperie! J'avais cru le conquérir au gré de ma fantaisie et...

— Et ma pauvre Rithé a dû déchanter! Ne te plains pas : la leçon n'a pas été trop forte et ta récompense sera bien belle.

Marie-Thérèse sourit; puis, soudain, ses yeux brillèrent de malice.

— Dis-moi, Romée, si les voix invisibles te soufflaient quelque chose sur ta récompense, à toi, j'espère que tu ne ferais pas la sourde oreille?

M^{lle} de Bramafan resta une minute silencieuse, le front barré d'un pli léger.

— Quelle chère petite fille tu seras toujours! remarqua-t-elle enfin, d'une voix un peu hésitante.

« Qui ne refuse pas tout de suite est bien près d'accepter », pensa la sagace Marie-Thérèse.

Et, gaîment, elle embrassa sa cousine.

XX

Avec peut-être plus d'attraits qu'au printemps, l'automne de Provence déploie son charme enveloppant. Les lointains s'estompent en couleurs plus

douces; le soleil glisse une palette moins flamboyante qui atténue les tons crus; le ciel lui-même se tend d'un azur plus limpide où floconnent de légers nuages rosés, et la mer, aux vagues frémissantes qui viennent baiser le rivage, complète l'harmonieuse splendeur des choses.

Si les jardins ont moins de parfums, ils ont peut-être plus de beauté. Les dahlias et les chrysanthèmes rivalisent de couleurs capricieuses; les géraniums mêlent l'éclat de leurs grappes pourprées à la grâce fragile des roses trémières et aux tons rutilants des grands tournesols.

Ce fut ainsi que Romée de Bramafan revit son pays et ferma un instant ses yeux éblouis.

Sa place était marquée ici; ici où elle avait été pleinement heureuse sans vouloir le comprendre.

La jeune fille avait accompagné Marie-Thérèse et séjourné quelques mois dans le Forez. Elle en revenait transformée, la nature combative et énergique des anciens Bramafan ayant décidément balayé tous ses songes creux. Elle trouva même un intérêt inusité aux multiples occupations jadis tant dédaignées ou accomplies à contre-cœur.

Elle eut de vastes projets pour l'amélioration du domaine, les discuta avec clarté devant l'abbé Anthelme enchanté, tandis que le comte de Carros approuvait pleinement et que sa femme retenait un petit soupir involontaire.

« Comme Romée semblait conquise à cette indépendance, à cette liberté d'agir! » pensait avec appréhension la vieille dame, qui avait toujours gardé un espoir secret de réaliser son grand désir.

En réalité, Romée de Bramafan était parvenue à une période décisive où l'épreuve, qui abat les natures passives, aiguille définitivement les autres sur la bonne voie. Elle découvrait un autre sens de vie plus profond, dégagé de préoccupations personnelles, qui, déjà, était un bonheur très paisible et très sûr. Elle entretint complaisamment l'ambiance

mondaine dans l'antique hôtel, sachant donner un plaisir extrême à la comtesse, et réveilla la passion archéologique de son grand-père en s'associant plus étroitement à ses travaux.

La vieille Marie Dévote branlait la tête et confiait son désappointement à son amie Jacobé :

— On a jeté un sort sur notre *chatouno*, ma mie ; jamais nous ne la verrons partir au bras d'un beau *signadour*.

Et Jacobé admettait que cela pourrait bien arriver, tandis que le vieux Vêran riait sous cape, content comme un roi, lui, en espérant que la *dami-gella* s'intéresserait toujours aux abeilles et aux mandarines.

Par une belle matinée, Romée de Bramafan vint s'accouder au fond du jardin et considéra la vallée de la Lubiane. Derrière elle, les grands « baous » semblaient l'envelopper d'une ombre protectrice. Jadis, ses rêves de jeunesse s'étaient douloureusement débattus dans ce cadre qui lui semblait trop étouffant ; elle s'y blottissait maintenant avec un abandon délicieux, presque craintif, comme en un refuge très cher.

La jeune fille se laissa un moment emporter par ses souvenirs, revoyant surtout ceux qui avaient mêlé leur vie à la sienne pendant quelques mois. Marie-Thérèse et Pierre Montubert lui devaient l'éclaircissement de leurs malentendus ; en avance, elle se réjouissait de posséder les jeunes gens quand ils viendraient à Vence abriter leur jeune bonheur.

Paul de Gattières et Mabel excursionnaient en Ecosse. La jeune Anglaise, minée par la consommation, se déclarait pourtant bien heureuse, et Romée pensa que la légèreté du clubman recevait un choc salutaire devant l'affection si confiante de sa femme. Sur tous, la vie passait, accomplissant son œuvre de modelage.

Mrs. Cayre annonçait déjà son retour à Nice, tout en assurant plaisamment que son frère Per-

cival conservait une vague épouvante de la petite aventure matrimoniale où il avait failli se trouver engagé. Peut-être ne le verrait-on pas à Vence, cette année.

M^{lle} de Bramafan eut un léger sourire; mais, presque aussitôt, une ombre envahit son visage, quoiqu'elle tentât d'éloigner l'image de Marc Boissrenaud. De lui, elle ne voulait rien approfondir, pour ne pas juger sa conduite pitoyablement méprisable. Pendant son séjour dans le Forez, elle avait vaguement entendu parler de riches fiançailles, et cela expliquait sans doute...

Mais, décidément, ce coin de son âme devait rester secret...

Des pas, derrière elle, firent grincer le sable. Elle se retourna et, légèrement saisie, aperçut son grand-père accompagné du baron de Malvan.

C'était la première fois qu'elle revoyait ce dernier depuis son retour. Le baron de Malvan semblait ne plus fréquenter l'hôtel de Carros, et un sentiment de réserve avait empêché la jeune fille de s'informer de ses nouvelles.

Ce ne fut pourtant pas sur lui, mais sur le comte de Carros que se portèrent les yeux de Romée, avec inquiétude.

Amicalement, le vieillard avait pris le bras de son compagnon, mais c'était celui-ci qui, en réalité, soutenait ses pas hésitants.

La jeune fille se sentit le cœur serré. Hélas! ses grands-parents vieillissaient. Serait-elle un appui suffisant pour eux qui ne lui demandaient plus que de se sentir heureuse à leurs côtés?

Le comte s'éloigna un instant, voulant entretenir le vieux Vêran. Alors le baron de Malvan se rapprocha de Romée, qu'il avait courtoisement saluée, et, silencieusement, s'accouda à son tour.

Un peu troublée, elle attendit qu'il parlât le premier.

— Je pensais que, peut-être, vous auriez pu ne pas revenir, dit-il enfin, sans la regarder.

— Mais je ne suis jamais partie dans cette intention, répondit-elle très vite.

Il y eut un nouveau silence, et, soudain, devinant la pensée de son compagnon, Romée de Bramafan rougit profondément.

Ainsi, il avait admis une nouvelle rencontre de la jeune fille et du peintre, là-haut, dans le Forez, où celui-ci avait aussi sa résidence?

Il avait pu se dire que le faible lien, sitôt rompu, pourrait se renouer encore?

Lui, Amaury de Malvan, savait n'avoir aucune raison d'espérer; mais le sort de Romée ne lui serait jamais indifférent, parce que le bonheur de la jeune fille lui était plus précieux que celui qu'il pouvait envisager pour son compte personnel.

Elle resta confondue par cette idée absurde qui venait de lui traverser l'esprit. Cela eût supposé, chez cet homme grave et réservé, une profondeur de sentiment, un désintéressement silencieux presque surhumains...

Mais, après tout, l'idée était-elle vraiment si absurde?

Une nouvelle rougeur de confusion empourpra les joues de M^{lle} de Bramafan.

Elle avait appris à apprécier le baron de Malvan; sa bonté grave et protectrice lui semblait très douce, et elle l'acceptait tout naturellement.

Aujourd'hui, elle eut l'intuition subite que ce dévouement sans phrases n'était que le reflet d'un amour très profond, un peu mélancolique, que le cœur de cet homme qui avait dépassé la première jeunesse n'osait avouer plus clairement.

Pour la première fois, Romée de Bramafan comprit que si Amaury de Malvan avait songé à se créer un nouveau foyer, c'est qu'il l'aimait vraiment, uniquement, et qu'il avait souffert à cause d'elle.

Une oppression la saisit; rien ne l'avait préparée à cette clarté aveuglante. Mais son interlocuteur reprenait lentement, avec un léger sourire :

— Si présomptueuse que soit cette intention, j'aurais essayé de vous remplacer auprès de vos grands-parents. Pourtant, je doute que le résultat eût répondu à ma bonne volonté.

— Je sais qu'ils ont une grande confiance en vous, balbutia-t-elle. Vous vous êtes montré un ami... un parent si dévoué.

— Oui, mais vous êtes la joie de leurs yeux!

Très émue, la jeune fille inclina la tête sans répondre.

— Je pense que ce rôle vous suffit? reprit-il au bout d'un instant. Et, sans doute, la perspective de vous asseoir à un foyer solitaire ne peut avoir pour vous aucun attrait?

— Monsieur...

— Pardonnez-moi; je n'avais pas l'intention de parler, mais je vous aurais voulue heureuse. Je vous ai dit un jour que j'étais votre plus sincère ami... Aux amis, on pardonne beaucoup d'audace. Je ne puis vous offrir ce que vous étiez en droit d'attendre, mais vous pouvez être plus généreuse et me donner beaucoup : votre présence, un peu de confiance...

Bouleversée, Romée restait incapable de dire une parole.

— Peut-être pourrais-je vous rendre la vie assez douce pour que vous ne regrettiez rien, ajouta-t-il d'une voix altérée. Vous ne quitteriez pas les chers vôtres, vous seriez toujours leur beau rayon...

Il s'arrêta un instant, puis ses lèvres frémissantes laissèrent enfin tomber l'aveu, très bas :

— Mais vous pourriez être aussi le mien...

En cet instant, les yeux angoissés de Romée croisèrent les siens où se lisait une tendresse si profonde et si vraie que la grande frayeur de la jeune

filles s'apaisa. Et, soudain, un flux d'émotion très douce monta jusqu'à son cœur.

Elle eut conscience de se trouver au seuil d'une nouvelle route dépourvue de la fantaisie qu'elle s'était plu à y rêver : une route paisible avec de bonnes haltes délicieuses et reposantes.

S'y engagerait-elle, après s'en être éloignée quelques mois plus tôt avec une sorte d'effroi ? N'eût-on pas dit qu'aujourd'hui une force mystérieuse la faisait se retourner pour la ramener à son point de départ ? Elle ne retrouvait plus ses anciennes répugnances.

D'ailleurs, savait-elle bien ce qu'elle avait tant désiré ?

A ce moment, le comte de Carros revenait vers eux, une lueur d'espoir dans ses yeux subitement troublés, et Romée devina sa pensée : « Pourrait-il enfin laisser un protecteur à cette fille si chère ? »

Alors, un peu pâlie et très émue, la jeune fille s'aperçut qu'elle pouvait ratifier en toute loyauté et sans révolte ce désir secret de l'aïeul.

Sa tête fine se rejeta légèrement en arrière, dans un mouvement charmant de fierté et de réserve ; mais, avec un délicieux sourire, elle tendit au même instant sa main confiante, emprisonnée aussitôt dans une étreinte forte et tendre.

Les traits graves d'Amaury de Malvan s'étaient immédiatement revêtus d'une expression de troublante jeunesse.

— Romée, est-ce possible ! Oh ! ne regretterez-vous jamais rien ? demanda-t-il, éperdu, avec son grand air de bonté indulgente.

Avec une légère rougeur, la jeune fille regarda autour d'elle. Mais non, elle ne pouvait rien regretter, pas même l'erreur qui, pendant quelques mois, avait égaré son cœur vers ce qui ne devait pas être.

Celle-ci avait peut-être été nécessaire pour lui aider à comprendre que si le bonheur peut emprun-

ter plusieurs formes, les plus séduisantes sont rarement les plus durables.

Et puis : « Erreur ne fait pas compte », disait l'excellent abbé Anthelme, qui ajoutait aussi en se frottant les mains : « Ah ! les bonnes leçons que la vie prodigue à ses créatures ! Pour leur bien, Romée, pour leur bien ! »

Romée de Bramafan eut un petit sourire confus, comme si le vieux prêtre eût été réellement devant elle.

Mais elle l'acceptait, et avec quelle reconnaissance, cette leçon qui se terminait par un don si magnifique : celui d'un grand amour indulgent et tendre !

Ses yeux sincères, qui, plus que jamais, reflétaient toute la lumière de la Provence, se levèrent alors vers le baron de Malvan un peu anxieux. Il put y lire enfin qu'elle serait complètement heureuse à ses côtés, dans son vieux pays des « baous ».

Une grande lueur d'espérance les enveloppa : le tournant dangereux franchi, une belle route fleurie s'étendait devant eux.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 4 *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 5. *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles, 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 8. *La Décoration de la Maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 39 pages. Grand format.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 13. *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7, 10 et 11 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

ALBUM N° 14. *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75

COLLECTION " AURORE "

TRICOT ET CROCHET (Album n° 5).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 6).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 7).

TRICOT ET CROCHET (Album n° 8).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; fco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes par mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la

Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,

1, rue Gazan, Paris (14^e).